John M Gill
Jan 1778

# ESSAIS
## DE
# MORALE.

ST. STANISLAUS NOVITIATE
HOUSE LIBRARY
GUELPH, ONT.

# ESSAIS
## DE
# MORALE
*CONTENUS*
## EN DIVERS TRAITE'S
sur plusieurs devoirs importans.

*Premier Volume.*

HOUSE LIBRARY

A PARIS,
Chez { GUILLAUME DESPREZ, Imprimeur & Libraire ordinaire du Roi.
ET
JEAN DESESSARTZ, Libraire, rue saint Jacque à Saint Prosper & aux trois Vertus.

M. DCC. XV.
*Avec Approbation & Privilege du Roi.*

# AVERTISSEMENT.

ON ne dira rien ici des vûes que l'Auteur de ces Traités peut avoir eues en les faiſant, ni des raiſons qu'il a eues de les publier, ni à quoi s'étend ce qu'il a eu deſſein de renfermer ſous ce titre qu'il leur a donné. On ſait que la plupart du monde ſe ſoucie peu d'être informé de toutes ces choſes, & que n'ayant interêt qu'à l'Ouvrage même, il en juge par ſon prix interieur & veritable, & non par ces circonſtances étrangeres.

On ſe contentera donc de donner ici quelques avis ſur le livre même : dont le premier ſera ſur ce titre, *Eſſais de Morale*. Ce ſeroit l'entendre mal, que d'en conclure qu'on n'a prétendu y propoſer que des vûes incertaines & confuſes, ou de legeres idées de la perfection chrétienne. Il y a au-contraire des Traités qui en donnent une aſſez grande, & il n'y en a aucun qui ne contienne des veritéſ très-ſolides & très-importantes.

Ce qui a donc porté à choiſir ce titre, eſt que la Morale chrétienne ayant paru d'une étendue trop vaſte pour l'embraſſer toute entiere, & pour entreprendre de reduire en un

même corps tant de divers principes qu'elle contient, & tant de devoirs qui en dépendent, on a mieux aimé essayer de la traiter par parties, en s'appliquant tantôt à un devoir, tantôt à un autre. D'abord on n'avoit distingué ces Traités que par des nombres, comme si c'eussent été des amas de pensées détachées. Mais comme il y avoit néanmoins un veritable ordre entre ces pensées; & que l'on a été averti que cette multitude de nombres produisoit quelque confusion, on a cru depuis les devoir diviser en Chapitres, & réunir ainsi diverses pensées sous un même titre, ce qui fait mieux voir la suite & l'ordre du Traité. Il se pourra faire néanmoins par ce changement, qu'en quelques endroits les Chapitres paroîtront ou trop liés avec ce qui précede, ou trop peu liés dans leurs parties; parcequ'il échappe toujours des défauts de cette sorte, quelque soin qu'on apporte dans ces revûes: néanmoins, outre que cet inconvenient n'est pas grand, il fait plus de tort à l'Auteur qu'au Lecteur: au-lieu que la confusion à laquelle on a remedié, faisoit plus de tort au Lecteur qu'a l'Auteur.

On ajoutera ici que dans cette derniere édition, on a mis en marge la plupart des citations: On a traduit plusieurs passages qui n'étoient qu'en latin, l'on a fait deux Tables; l'une des passages de l'Ecriture sainte qui sont expliqués dans chaque volume, & l'autre des matieres. Enfin elle est augmentée de plusieurs Traités du même Auteur qui n'avoient point encore paru.

# TABLE

## Des Traités & des Chapitres contenus en ce Volume.

### PREMIER TRAITE'.

### De la foibleſſe de l'homme.

CHAP. I. *IDée que l'orgueil nous donne de nous-mêmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueil de tous les peuples eſt de même nature, des grans, des petits, des nations polucées & des ſauvages.* page 1

II. *Qu'il faut humilier l'homme, en lui faiſant connoître ſa foibleſſe: mais non en le réduiſant à la condition des bêtes.*

III. *Deſcription de l'homme, & premierement de la machine de ſon corps. Combien l'idée qu'il a de ſa force eſt mal fondée. L'homme fait de ſe comparer aux autres creatures, de peur de connoître ſa petiteſſe en toutes choſes. Il le faut forcer à faire cette comparaiſon.* 8

IV. *Neant de la vie préſente de l'homme, & de tout ce qui eſt fondé ſur cette vie.* 12

V. *Avertiſſemens continuels que nous avons de la fragilité de notre vie, par les neceſſités auſquelles nous ſommes aſſujettis.* 17

VI. *Examen des qualités ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'eſtime que*

*d'autres hommes en ſont. Vanité & miſere de la ſcience des mots, de celle des faits, & des opinions des hommes.* 19
VII. *Qu'on eſt auſſi heureux d'ignorer que de ſavoir la plupart des choſes. Incertitude de la plupart des ſciences. L'homme ne connoît pas même ſon ignorance.* 23
VIII. *Bornes étroites de la ſcience des hommes : notre eſprit raccourcit tout. La verité même nous aveugle ſouvent.* 27
IX. *Difficulté de connoître des choſes dont on doit juger par la comparaiſon des vraiſemblances. Temerité prodigieuſe de ceux qui ſe croyent capables de choiſir une religion, par l'examen particulier de tous les dogmes conteſtés.* 30
X. *Que le monde n'eſt preſque compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien. Que ceux qui penſent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cauſe à la raiſon. Folie commencée dans la plupart des hommes.* 33
XI. *Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſauroit reſiſter à des impulſions dont nous ſavons la fauſſeté. Les paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'appui.* 37
XII. *Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoutenir.* 41
XIII. *Que tout ce qui paroît de grand dans la diſpoſition de l'ame de ceux qui ne ſont pas veritablement a Dieu, n'eſt que foibleſſe.* 44
XIV. *Foibleſſe de l'homme dans ſes vices, & dans ſes defauts. Nulle force qu'en Dieu.* 48

XV. *La foibleſſe de l'homme paroît encore davantage, en quelque ſorte, dans ceux qui ſont à Dieu.* 51

## SECOND TRAITE'.

De la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

## PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Que la vie payenne, c'eſt de ſuivre ſa propre volonté, & la vie chrétienne, de ſuivre celle de Dieu.* 55

II. *Deux manieres de conſiderer la volonté de Dieu. Comme regle de nos actions; comme cauſe de tous les évenemens. Explication de la premiere maniere. On poſſede quelquefois la charité ſans le ſavoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.*

III. *Combien David étoit touché de l'amour de la loi de Dieu. Excellence du Pſeaume:* Beati immaculati. 61

IV. *Reflexions ſur la priere de Saint Paul:* Seigneur que voulez-vous que je faſſe. 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoître ſes propres devoirs. Comment la connoiſſance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.* 65

V. 2. *Reflexion, Qu'il faut demander des lumieres de pratique, & regler encore plus les mouvemens interieurs que les actions exterieures.* 3. *Reflexion, qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiere.* 68

VI. *Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous*

*faſſe connoître & ſuivre ſa volonté, & de regler par avance ſes actions par ce que l'on en connoîtra. Que l'attention à cette volonté eſt le vrai exercice de la preſence de Dieu.* 72

VII. *Qu'il faut toujours regler les actions exterieures, quoique l'on ſoit troublé au-dedans. Que cette conduite eſt la ſource de l'égalité d'eſprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur. Exemple de ce caractere dans feu Monſeigneur l'Evêque d'Alet.* 75

VIII. *Actions de vertu que la vûe de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions : Qu'il n'y faut pas être attaché. Obéiſſance religieuſe facilite la vie chrétienne.* 78

IX. *Que nous devons principalement avoir en vûe d'obeïr à Dieu dans le moment preſent Que quelque éloigné de Dieu que l'on ſoit, on peut rentrer dans ſon ordre en un inſtant, Que la loi de Dieu decouvre à tous un chemin de paix.* 83

X. *Que la vûe de la volonté de Dieu, comme juſtice, fait le paradis & l'enfer, ſelon les differentes diſpoſitions de ceux qui la regardent.* 85

## SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Que la vûe de la volonté de Dieu, comme juſtice, nous oblige de nous ſoumettre à cette même volonté, conſiderée comme cauſe de tous les évenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces évenemens, juſqu'à la premiere cauſe, ſans s'arrêter aux ſecondes.* 90

II. *Que la vûe de la volonté de Dieu change à*

notre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les histoires, des histoires de Dieu. 93

III. Comment la vûe de la volonté de Dieu nous doit faire considerer le passé & le futur. Et comment la soumission qu'on lui doit, s'accorde avec la penitence, le zele, la compassion, la prévoyance. 96

IV. Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empêcher d'en juger sur des rencontres fortuites. Ce que la vûe de cette volonté retranche ou ne retranche pas dans nos actions. 103

V. Qu'il faut pratiquer la soumission à la volonté de Dieu, à l'égard des petits évenemens. De ses défauts corporels. Des suites de nos pechés. Exemples d'Adam. 106

VI. Quelle est la soumission que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de notre salut éternel. Qu'il est juste d'épargner sa propre foibleße sur ce point. Combien la vûe de la volonté de Dieu facilite la conduite de la vie chrétienne. 110

## TROISIE'ME TRAITE'.

### De la crainte de Dieu.

CHAP. I. Pourquoi le Prophete étant touché de crainte, demande encore de craindre. Que quoique la crainte naisse d'amour-propre, elle est néanmoins utile. 114

II. La sensibilité & l'insensibilité de l'homme, également prodigieuses. Naissent d'un fond

*inconnu. Marquent le déreglement & la grandeur de l'homme. Tems de cette vie, tems de ſtupidité.* 116

III. *Inſenſibilité, un des plus grans maux de l'ame. Naît d'aveuglement. Idée confuſe qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſe & vraie idée d'un bal. Autres preuves de cet aveuglement.* 19

IV. *Que l'inſenſibilité ſe remarque auſſi dans des Chrétiens dont la vie eſt reglée. Diverſes cauſes de cet état. Il eſt inutile de s'en inquieter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.* 126

V. *Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la juſtice de Dieu. Nombre effroyable de reprouvés. Spectacle terrible du carnage ſpirituel que le demon fait dans l'Egliſe même. Fauſſe aſſurance où nous vivons.* 129

VI. *Qu'il eſt utile de détruire dans ſon eſprit les prétextes que l'amour-propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence exterieure, ſigne équivoque de l'état de la grace.* 136

VII. *Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des verités de Dieu. Des occaſions qu'on a eues de s'avancer. Des fêtes & des myſteres que l'Egliſe celebre le long de l'année.* 139

VIII. *Adreſſe de l'amour-propre pour nous empêcher de nous appliquer les reproches que* JESUS-CHRIST *fait à certaines gens. Que* JESUS-CHRIST *n'a gueres repris que les vices ſpirituels.* 143

IX. *Qu'il y en a peu qui puiſſent s'aſſurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.* 145

X.

X. *Quelle eſt la crainte où l'on doit tendre. Avantages que l'on peut tirer de l'eſtat d'inſenſibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement.* 149

## QUATRIE'ME TRAITE'.

### Des moyens de conſerver la paix avec les hommes.

### PREMIERE PARTIE.

CHAP. I. *Hommes citoyens de pluſieurs villes. Ils doivent procurer la paix de toutes ; & s'appliquer en particulier a vivre en paix dans la ſocieté, où ils paſſent leur vie, & dont ils ſont partie.* 151

II. *Union de la raiſon & de la religion à nous inſpirer le ſoin de la paix.* 154

III. *Raiſons des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.* 159

IV. *Regle generale pour conſerver la paix. Ne bleſſer perſonne, & ne ſe bleſſer de rien. Deux manieres de choquer les autres ; Contredire leurs opinions ; s'oppoſer à leurs paſſions.* 164

V. *Cauſe de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui ſont ceux qui y ſont le plus ſujets.* 166

VI. *Quelles ſont les opinions qu'il eſt plus dangereux de choquer.* 193

VII. *L'impatience qui porte à contredire les autres eſt un defaut conſiderable. Qu'on n'eſt pas obligé de contredire toutes les fauſſes opinions. Qu'il faut avoir une retenue generale,*

*& ſe paſſer de conſident, en ce qui eſt difficile à l'amour-propre.* 176
VIII. *Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on eſt dans l'eſprit des autres pour les contredire.* 183
IX. *Qu'il faut éviter certains défauts en contrediſant les autres.* 13;
X. *Qui ſont ceux qui ſont les plus obligés d'éviter les defauts marqués ci deſſus. Qu'il faut regler ſon interieur auſſi-bien que ſon exterieur, pour ne pas choquer ceux avec qui l'on vit.* 188
XI. *Qu'il faut reſpecter les hommes, & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les ménager. Que c'eſt un bien que de n'avoir ni autorité ni creance.* 192
XII. *Que quoique le dépit que les hommes ont quand on s'oppoſe a leurs paſſions ſoit injuſte, il n'eſt pas à propos de s'y oppoſer. Trois ſortes de paſſions, juſtes, indifferentes, injuſtes. Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions injuſtes.* 195
XIII. *Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions indifferentes & juſtes des autres.* 199
XIV. *Que la loi éternelle nous oblige à la gratitude.* 202
XV. *Raiſons fondamentales du devoir de la civilité.* 204

## SECONDE PARTIE.

CHAP. I. *Qu'il ne faut pas établir ſa paix ſur la correction des autres. Utilité de la ſuppreſſion des plaintes. Qu'elles ſont ordinairement plus de mal que de bien.* 207
II *Vanité & injuſtice de la complaiſance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.* 215

III. *Qu'on n'a pas droit de s'offenser du mépris, ni des jugemens desavantageux qu'on fait de nous.* 219
IV. *Que la sensibilité que nous éprouvons à l'égard des discours & des jugemens desavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubli de nos maux. Quelques remedes de cet oubli & de cette sensibilité.* 224
V. *Qu'il est injuste de vouloir être aimé des hommes.* 227
VI. *Qu'il est injuste de ne pouvoir souffrir l'indifference. Que l'indifference des autres envers nous nous est plus utile que leur amour.* 234
VII. *Combien le dépit qu'on ressent contre ceux qui manquent de reconnoissance envers nous est injuste.* 216
VIII. *Qu'il est injuste d'exiger la confiance des autres, & que c'est un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous* 240
IX. *Qu'il faut souffrir sans chagrin l'incivilité des autres. Bassesse de ceux qui l'exigent.* 243
X. *Qu'il faut souffrir les humeurs incommodes* 245.
XI. *Conclusion.* 249

## CINQUIE'ME TRAITE'.

### Des jugemens temeraires.

CHAP. I. *En quoi consiste l'injustice des jugemens témeraires. Ce qui en augmente ou diminue le peché.* 251
II. *Jugemens temeraires, sources de préventions. Mauvais effets de ces preventions. Tout le monde s'imagine en être exempt.* 255

III. *Comme on ſe cache à ſoi-même ces jugemens temeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous eſt pas neceſſaire.* 258
IV. *Autres remedes contre les jugemens temeraires. Corriger la malignité, la précipitation & l'attache à nos ſens.*
V. *Comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.* 264
VI. *Combien il eſt difficile d'éviter les jugemens temeraires, quand on les fonde ſur des rapports.* 268
VII. *Reſolution d'une difficulté qui ſemble obliger les hommes à ne juger jamais ſur des rapports.* 270
VIII. *Qu'il n'eſt pas permis de juger temerairement des morts, ni de nous-mêmes. Qu'il n'eſt pas permis non plus de juger témerairement en bien. Mauvaiſes ſuites de ces jugemens téméraires en bien.* 274
IX. *Jugemens temeraires en matiere de maximes & de regles de conduite, plus inconnus & plus dangereux que les autres.* 278
X. *Retenue qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte a l'égard des choſes indifferentes ou humaines. Utilité du ſilence. Que la connoiſſance de Dieu & de JESUS-CHRIST nous y porte.* 285

Fin de la Table.

## APPROBATION.

NOus soussignés Docteurs en Theologie de la Faculté de Paris, certifions avoir lû un livre qui a pour titre : *Essais de Morale*, contenus en divers Traités sur plusieurs devoirs importans, composé par le Sieur Mombrini, dans lequel nous n'avons rien trouvé que de très-conforme à la Religion Catholique, Apostolique & Romaine. En foi quoi nous avons signé. A Paris le premier Avril 1671. LE VAILLANT.

T. FORTIN.

## PRIVILEGE DU ROI,

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénechaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : Salut. Notre bien amé *Charles Robustel* Libraire à Paris, Nous a fait remontrer qu'il a entrepris l'impression des Oeuvres de S. Jean Chrysostome en Grec & en Latin, & tout en latin, revûes, & corrigées & augmentées de plusieurs pieces de ce Pere qui n'ont jamais été imprimées, par le P. *Dom Bernard de Montfaucon* Religieux Benedictin de la Congregation de S Maur; que cet Ouvrage étant d'une très-grosse dépense, il Nous a fait très-humblement supplier de vouloir bien pour lui donner le moyen de continuer à imprimer de pareils ouvrages qui sont très-utiles au public, lui accorder nos Lettres de Privileges pour l'impres-

tion & debit desdites Oeuvres de S. Jean Chrysostome en Grec & en Latin, & tout Latin, comme aussi pour les Livres ci-après énoncés qui ont été ci-devant imprimés, & dont les Privileges sont prêts à expirer, ou sont expirés. *A ces causes*, voulant favorablement traiter ledit Robustel, & reconnoître son zele, & exciter par son exemple les autres Libraires & Imprimeurs à entreprendre des éditions dont la lecture puisse contribuer à l'avancement des Sciences & au progrès des belles Lettres qui ont toujours fleuri dans notre Royaume, ainsi qu'à soutenir l'Imprimerie & la Librairie, qui a été jusqu'à present cultivée par nos Sujets avec autant de succès que de reputation : Nous avons permis & permettons par ces Presentes audit Robustel de faire imprimer *Sancti Joannis Chrysostomi Opera omnia græcè & latinè, studio & operâ D. Bernardi de Montfaucon Monachi Benedictini è Congregatione sancti Mauri ; Eadem Opera sancti Joannis Chrysostomi latinè tantùm*, & de réimprimer *les Essais de Morale par le sieur Nicole, avec les Continuations ; Cas de Conscience par le sieur de Sainte-Beuve, Pensées Chrétiennes tirées de l'Ecriture sainte & des saints Peres ; Dictionaire ou Tresor du Pere Gaudin, François, Latin & Grec ; l'Abregé du même, Virgilius cum interpretatione, Notis & Tabulis patris Ruæi, Ad usum Serenissimi Delphini ; Horatius, Juvenalis, Martialis cum interpretatione & Notis Patris Juvencii ; Orationes ejusdem Ciceronis ; Orationum Analysis à P. du Signe ; la veritable Sagesse traduite de l'Italien du Pere Seignery* ; en tel volume, forme, marge & caracteres, & autant de fois que bon lui semblera, conjointement ou separément, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de vingt-cinq années consecutives, à compter du jour de la date desdites Presentes:

faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus expliqués, en tout ou en partie, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, traduction en Langue Françoise ou Latine, ou autrement, sans le contentement par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & autres Marchandises qui se trouveront jointes, de dix mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous depens, dommages & interêts: A la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles: que l'impression desdits livres sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie; & qu'avant de les exposer en vente, il en sera mis deux Exemplaires de chacun en nôtre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & feal Chevalier Chancelier de France le sieur *Daguesseau*: le tout à peine de nullité des Presentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites

Preſentes, qui ſera imprimée au commencement ou à la fin deſdits Livres, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires foi ſoit ajoûtée comme à l'original: Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, nonobſtant clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires; Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt deuxiéme jour de Decembre l'an de grace mil ſept cens dix-ſept, & de notre regne le troiſiéme. Signé par le Roi en ſon Conſeil, DE SAINT HILAIRE.

*Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 272. conformément aux Reglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13. Août 1713. A Paris ce 20. Janvier 1718.*

DE LAULNE, Syndic.

Collationné à l'Original par moi Conſeiller du Roi, Maiſon, Couronne de France & de ſes Finances.

Le ſieur Charles Robuſtel a cedé à Meſſieurs Deſprez & Deſeſſartz le Privilege des œuvres de ſaint Jean Chryſoſtome, de l'Edition du R. P. D. Bernard de Montfaucon, ſuivant la la part & portion deſdits ſieurs. Plus a cedé auſdits ſieurs le Privilege entier des Livres ſuivans; ſavoir, Les Eſſais de Morale par le ſieur Nicole, avec les Continuations; Cas de Conſcience par le ſieur de Sainte-Beuve; Penſées Chrétiennes, tirées de l'Ecriture & des ſaints Peres.

ESSAIS

# ESSAIS DE MORALE.

## PREMIER TRAITE'.

## De la foibleſſe de l'homme.

*Miſerere mei, Domine, quoniam infirmus ſum.*
Pſal. 6. v. 3.

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je ſuis foible.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Idée que l'orgueil nous donne de nous-mêmes. On ne travaille dans le monde que pour embellir cette idée. Que l'orgueil de tous les peuples eſt de même nature, des grans, des petits, des nations policées & des ſauvages.*

L'ORGUEIL eſt une enflure du cœur par laquelle l'homme s'étend & ſe groſſit en quelque ſorte en lui-même, & rehauſſe ſon idée par celle de force, de grandeur & d'excellence. C'eſt pourquoi les richeſſes nous élevent, parce qu'elles nous

CHAP. I.

donnent lieu de nous considerer nous-mêmes comme plus forts & plus grans. Nous les regardons, selon l'expression du Sage, comme une ville forte qui nous met à couvert des injures de la fortune, & nous donne moyen de dominer sur les autres : *Les richesses du riche sont comme une ville qui le fortifie.* SUBSTANTIA *divitis urbs roboris ejus :* & c'est ce qui cause cette élevation interieure qui est le ver des richesses, comme dit saint Augustin.

*Prov.* 18. 11.

*Serm.* 5. *de verb. Dom. n. edit.* 61. *n.* 10.

L'orgueil des Grans est de même nature que celui des riches, & il consiste de même dans cette idée qu'ils ont de leur force. Mais comme en se considerant seuls, ils ne pourroient pas trouver en eux-mêmes dequoi la former, ils ont accoutumé de joindre à leur être, l'image de tout ce qui leur appartient & qui est lié à eux. Un Grand dans son idée n'est pas un seul homme, c'est un homme environné de tous ceux qui sont à lui, & qui s'imagine avoir autant de bras qu'ils en ont tous ensemble, parce qu'il en dispose & qu'il les remue. Un General d'armée se represente toujours à lui-même au milieu de tous ses soldats. Ainsi chacun tâche d'occuper le plus de place qu'il peut dans son imagination, & l'on ne se pousse & ne s'agrandit dans le monde que pour augmenter l'idée que chacun se forme de soi-même. Voilà le but de tous les desseins ambitieux des hommes. Alexandre & Cesar n'ont point eu d'autre vûe dans toutes leurs batailles que celle-là. Et si l'on demande pourquoi le Grand seigneur a fait depuis peu perir cent mille hom-

mes devant Candie, on peut répondre ſûrement, que ce n'eſt que pour attacher encore à cette image interieure qu'il a de lui-même, le titre de Conquerant. CHAP. I.

C'eſt ce qui nous a produit tous ces titres faſtueux qui ſe multiplient à meſure que l'orgueil interieur eſt plus grand ou moins déguiſé. Je m'imagine que celui qui s'eſt le premier appellé, *haut & puiſſant Seigneur*, ſe regardoit comme élevé ſur la tête de ſes vaſſaux, & que c'eſt ce qu'il a voulu dire par cette épithete de *haut*, ſi peu convenable à la baſſeſſe des hommes. Les nations orientales ſurpaſſent de beaucoup celles de l'Europe dans cet amas de titres, parce qu'elles ſont plus ſottement vaines. Il faut une page entiere pour expliquer les qualités du plus petit Roi des Indes, parce qu'ils y comprennent le dénombrement de leurs revenus, de leurs élephans & de leurs pierreries, & que tout cela fait partie de cet être imaginaire, qui eſt l'objet de leur vanité.

Peut-être même que ce qui fait deſirer aux hommes avec tant de paſſion, l'approbation des autres, eſt qu'elle les affermit & les fortifie dans l'idée qu'ils ont de leur excellence propre: car ce ſentiment public les en aſſûre, & leurs approbateurs ſont comme autant de témoins qui les perſuadent qu'ils ne ſe trompent pas dans le jugement qu'ils font d'eux-mêmes.

L'orgueil qui naît des qualités ſpirituelles, eſt de même genre que celui qui eſt fondé ſur des avantages exterieurs; & il conſiſte de même dans une idée qui nous repreſente grans à nos yeux, & qui fait que nous nous

CHAP. I.

jugeons dignes d'eſtime & de préference, ſoit que cette idée ſoit formée ſur quelque qualité que l'on connoiſſe diſtinctement en ſoi ; ſoit que ce ne ſoit qu'une image confuſe d'une excellence & d'une grandeur que l'on s'attribue.

C'eſt auſſi cette idée qui cauſe le plaiſir ou le dégoût que l'on trouve dans quantité de petites choſes qui nous flattent ou qui nous bleſſent, ſans que l'on en voie d'abord la raiſon. On prend plaiſir à gagner à toutes ſortes de jeux, même ſans avarice, & l'on n'aime point à perdre. C'eſt que quand on perd, on ſe regarde comme malheureux, ce qui renferme l'idée de foibleſſe & de miſere ; & quand on gagne, on ſe regarde comme heureux, ce qui preſente à l'eſprit celle de force, parce qu'on ſuppoſe qu'on eſt favoriſé de la fortune. On parle de même fort volontiers de ſes maladies, ou des dangers que l'on a courus, parce qu'on ſe regarde en cela, ou comme étant protegé particulierement de Dieu, ou comme ayant beaucoup de force ou beaucoup d'adreſſe pour reſiſter aux maux de la vie.

## CHAPITRE II.

*Qu'il faut humilier l'homme, en lui faiſant connoître ſa foibleſſe : mais non en le réduiſant à la condition des bêtes.*

SI donc l'orgueil vient de l'idée que l'homme a de ſa propre force & de ſa propre excellence, il ſemble que le meilleur moyen de l'humilier, ſoit de le convaincre de ſa foibleſſe. Il faut piquer cette enflure pour en faire ſortir le vent qui la cauſe. Il faut le détromper de l'illuſion par laquelle il ſe repreſente grand à ſoi-même, en lui montrant ſa petiteſſe & ſes infirmités, non afin de le réduire par-là à l'abattement & au deſeſpoir; mais afin de le porter à chercher en Dieu, le ſoutien, l'appui, la grandeur & la force qu'il ne peut trouver en ſon être, ni dans tout ce qu'il y joint.

Mais il faut bien ſe donner de garde de le faire en la maniere de certains auteurs, qui ſous prétexte d'humilier l'orgueil de l'homme, l'ont voulu réduire à la condition des bêtes, & ſe ſont portés juſqu'à ſoûtenir qu'il n'avoit aucun avantage ſur les autres animaux. Ces diſcours font un effet tout contraire à celui qu'ils ont prétendu, & ils paſſent juſtement plutôt pour des jeux d'eſprit, que pour des diſcours ſerieux. Il y a dans l'homme un ſentiment ſi vif & ſi clair de ſon excellence au-deſſus des bêtes, que c'eſt en vain que l'on prétend l'obſcurcir par de petits raiſonnemens & de petites hiſtoi-

CHAP. II.

les vaines ou fausses. Tout ce que la verité peut faire est de nous humilier, & souvent même on ne trouve que trop de moyens de rendre toutes ses lumieres inutiles, quelque vives qu'elles soient. Que peut-on donc esperer de ces petites raisons, dont on sent la fausseté par un témoignage interieur qu'on ne sauroit étouffer ?

Qu'il est à craindre que ces discours, au lieu de naître d'une reconnoissance sincere de la bassesse de l'homme, & d'un desir d'abattre son orgueil, ne viennent au contraire d'une secrete vanité, ou d'une corruption encore plus grande ! Car il y a des gens qui voulant vivre comme des bêtes, ne trouvent rien de fort humiliant dans les opinions qui les rendent semblables aux bêtes ; ils y trouvent au contraire un secret soulagement, parce que leurs déreglemens leur deviennent moins honteux, en paroissant plus conformes à la nature. Ils sont d'ailleurs bien-aises de rabaisser avec eux ceux dont l'éclat & la grandeur les incommode, & ils ne se soucient gueres de n'être pas differens des bêtes, pourvû qu'ils mettent au même rang les Rois & les Princes, les Savans & les Philosophes.

Ne nous amusons donc point à chercher dans ces vaines fantaisies des preuves de notre foiblesse, nous en avons assez de veritables & de réelles dans nous-mêmes. Il ne faut que considerer pour cela notre corps & notre esprit, non de cette vûe superficielle & trompeuse, par laquelle on se cache ce que l'on ne veut pas voir, & l'on n'y voit que ce qui plaît, mais d'une vûe plus distincte,

plus étendue & plus ſincere, qui nous découvre à nous-mêmes tels que nous ſommes, & qui nous montre ce que nous avons veritablement de foibleſſe, de force, de baſſeſſe & de grandeur.

---

## CHAPITRE III.

*Deſcription de l'homme, & premierement de la machine de ſon corps. Combien l'idée qu'il a de ſa force eſt mal fondée. L'homme fuit de ſe comparer aux autres creatures, depeur de reconnoître ſa petiteſſe en toutes choſes. Il le faut forcer à faire cette comparaiſon.*

EN regardant l'homme comme de loin, nous y appercevons d'abord une ame & un corps attachés & liés enſemble par un nœud inconnu & incomprehenſible, qui fait que les impreſſions du corps paſſent à l'ame, & que les impreſſions de l'ame paſſent au corps, ſans que perſonne puiſſe concevoir la raiſon & le moyen de cette communication entre des natures ſi differentes. Enſuite, en s'en approchant comme de plus près, pour connoître plus diſtinctement ces differentes parties, on voit que ce corps eſt une machine compoſée d'une infinité de tuyaux & reſſorts propres à produire une diverſité infinie d'actions & de mouvemens, ſoit pour la conſervation même de cette machine, ſoit pour d'autres uſages auſquels on l'emploie, & que l'ame eſt une nature intelligente, capable de bien & de mal, de bonheur & de miſere : qu'il y a certaines actions de la ma-

CHAP. III. chine du corps, qui se font indépendamment de l'ame : qu'il y en a d'autres où il faut qu'elle contribue par sa volonté, & qui ne se feroient pas sans elle : & que de ces actions, les unes sont nécessaires à la conservation même de la machine, comme le boire & le manger, les autres sont destinées à d'autres fins.

Cette machine, quoiqu'unie si étroitement a un esprit, n'est ni immortelle, ni incapable d'être troublée & dereglée : au contraire elle est d'une telle nature, qu'elle ne peut durer qu'un certain nombre d'années, & qu'elle renferme en soi des causes de sa destruction & de sa ruine. Souvent même elle se rompt & se défait en fort peu de tems. Elle est sujette, lors même qu'elle subsiste, à une infinité de déreglemens pénibles qu'on appelle des maladies. Les Medecins ont en vain essayé d'en faire le dénombrement. Il y en a plus qu'ils n'en sauroient connoître, parce que cette multitude innombrable de ressorts & de tuyaux déliés qui doivent donner passage à des humeurs & à des esprits, ne peut presque subsister, sans qu'il y arrive du désordre : & ce qu'il y a de plus fâcheux, est que ce désordre ne demeure pas dans le corps ; il passe à l'esprit, il l'afflige, il l'inquiéte, il le travaille, & il lui cause de la douleur & de la tristesse.

L'homme a le pouvoir de remuer certaines parties de sa machine qui obéissent à sa volonté ; & par le mouvement de cette machine, il remue aussi quelques corps étrangers, selon le degré de sa force. Cette force est un peu plus grande dans les uns que dans

CHAP. III.

les autres ; mais elle eſt fort petite en tous : de ſorte que pour ſes ouvrages un peu plus conſiderables, il eſt obligé de ſe ſervir des grans mouvemens qu'il trouve dans la nature, qui ſont ceux de l'eau, de l'air & du feu. C'eſt par-là qu'il ſupplée à ſa foibleſſe, & qu'il fait beaucoup plus qu'il ne pourroit faire par lui-même. Mais avec tout cela, tout ce qu'il fait eſt fort peu de choſe : & c'eſt en le conſiderant avec tous les ſecours qu'il peut emprunter des corps étrangers par ſon induſtrie, que nous ferons voir que la vanité qu'il tire de ſa puiſſance & de ſa force eſt très-mal fondée.

Mais ce qui fait naître ou qui entretient dans l'homme cette idée préſomptueuſe, c'eſt que l'amour-propre le reſſerre & le renferme tellement en lui-même, que de toutes les choſes du monde il ne s'applique qu'à celles qui ont rapport à lui, & qui ſont liées avec lui. Il ſe fait en quelque ſorte une éternité de ſa vie, parce qu'il ne s'occupe point de tout ce qui eſt au-deça & au-dela ; & un monde du petit cercle de créatures qui l'environnent, ſur leſquelles il agit, ou qui agiſſent ſur lui ; & c'eſt par la place qu'il ſe donne dans ce petit monde, qu'il ſe forme cette idée avantageuſe de ſa grandeur.

Il ſemble que ce ſoit pour diſſiper cette illuſion naturelle, que Dieu ayant deſſein d'humilier Job ſous ſa majeſté ſouveraine, le fait comme ſortir de lui-même pour lui faire contempler ce grand monde, & toutes les créatures qui le rempliſſent, afin de le convaincre par-là de ſon impuiſſance & de ſa foibleſſe, en lui faiſant voir combien il y *Job. ch. 38. & 39.*

CHAP. III.

a de causes & d'effets dans la nature qui surpassent non-seulement sa force, mais aussi son intelligence. Et en effet, qu'y a-t-il de plus capable de détruire cette fausse idée que l'homme se forme de la grandeur de son être, en ne se comparant qu'avec lui-même, ou avec des hommes semblables à lui, que de l'obliger à considerer toutes les autres creatures, & ce qu'elles nous découvrent de la grandeur infinie de Dieu ? Plus Dieu sera grand & puissant à nos yeux, plus nous nous trouverons petits & foibles, & ce n'est qu'en perdant de vûe cette grandeur infinie que nous nous estimons quelque chose.

Pour suivre donc cette ouverture que l'Ecriture nous donne, que chacun contemple cette durée infinie qui le précede & qui le suit, & qu'y voyant sa vie renfermée, il regarde ce qu'elle en occupe. Qu'il se demande à lui-même, pourquoi il a commencé de paroître plutôt en ce point qu'en un autre de cette éternité, & s'il sent en soi la force ou de se donner l'être, ou de se le conserver. Qu'il en fasse de même de l'espace. Qu'il porte la vûe de son esprit dans cette immensité, où son imagination ne sauroit trouver de bornes. Qu'il regarde cette vaste étendue de matiere que ses sens découvrent. Qu'il considere, dans cette comparaison, ce qui lui en est échu en partage, c'est-à-dire, cette portion de matiere qui fait son corps. Qu'il voie ce qu'elle est, & ce qu'elle remplit dans l'univers. Qu'il tâche de découvrir pourquoi elle se trouve en ce lieu plutôt qu'en un autre de cet infini où il est comme abîmé. Il est impossible que dans cette vûe il ne con-

ſidere la terre toute entiere comme un ca- CHAP.
chot où il ſe trouve confiné. Que ſera-ce III.
donc de l'eſpace qu'il occupe ſur la terre ? Il eſt vrai qu'il a quelque pouvoir d'en changer ; mais il n'en change point qu'il n'en perde autant qu'il en acquiert, & il ſe voit toujours englouti comme un atome imperceptible dans l'immenſité de l'univers.

Qu'il joigne à cette conſideration celle de tous ces grans mouvemens, qui agitent toute la matiere du monde, & qui emportent tous ces grans corps qui roulent ſur nos têtes. Qu'il y joigne celle de tout ce qui ſe fait dans le monde corporel indépendamment de lui. Qu'il y joigne celle du monde ſpirituel, de cette infinité d'Anges & de démons, de ce nombre prodigieux de morts, qui ne ſont morts qu'à notre égard, & qui ſont plus vivans & plus agiſſans qu'ils n'étoient. Qu'il y joigne celle de tous les hommes vivans, qui ne penſent point à lui, qui ne le connoiſſent point, & ſur leſquels il n'a aucun pouvoir ; & que dans cette contemplation il ſe demande à lui-même ce qu'il eſt dans ce double monde, quel eſt ſon rang, ſa force, ſa grandeur, ſa puiſſance, en comparaiſon de celles de toutes les creatures.

## Chapitre IV.

*Néant de la vie présente de l'homme, & de tout ce qui est fondé sur cette vie.*

CEtte comparaison de l'homme avec toutes les autres creatures, tend principalement à humilier l'homme en la présence de Dieu, & à lui faire reconnoître sa propre foiblesse, en la comparant à la puissance infinie de son Auteur. Et ce n'est pas peu que de l'humilier en cette sorte, puisqu'il ne s'éleve en lui-même qu'en oubliant ce qu'il est à l'égard de Dieu. Et c'est pourquoi l'Apôtre saint Pierre nous recommande de nous humilier sous la puissante main de Dieu : *Humiliamini sub potenti manu Dei.* Elle tend aussi à détruire la vaine complaisance que l'homme ressent, en considerant le rang qu'il tient dans ce petit monde où il se renferme, parce qu'en lui donnant un plus grand theatre, & l'obligeant de se joindre à tous les autres êtres, on lui fait perdre l'idée de cette grandeur fantastique qu'il ne se donne à lui-même qu'en se separant de toutes les autres créatures. Mais il faut aller plus avant, & lui faire voir que toute cette force même qu'il s'attribue dans son petit monde, n'est qu'une pure foiblesse, & que sa vanité est mal fondée en toutes manieres. Et c'est ce qui est bien facile.

1. Petr. 5. 6.

Car la force & la grandeur prétendue

CHAP. IV.

que l'homme s'attribue dans ſon idée, n'eſt fondée que ſur ſa vie, puiſqu'il ne ſe regarde que dans cette vie, & qu'il conſidere en quelque ſorte tous ceux qui ſont morts, comme s'ils étoient anéantis. Mais qu'eſt-ce que cette vie ſur laquelle il ſe fonde, & quelle force a-t-il pour ſe la conſerver? Elle dépend d'une machine ſi délicate & compoſée de tant de reſſorts, qu'au-lieu d'admirer comment elle ſe détruit, il y a lieu de s'étonner comment elle peut ſeulement ſubſiſter un peu de tems. Le moindre vaiſſeau qui ſe rompt, ou qui ſe boûche, interrompant le cours du ſang & des humeurs, ruine l'œconomie de tout le corps. Un petit épanchement de ſang dans le cerveau, ſuffit pour boûcher les pores par où les eſprits entrent dans les nerfs, & pour arrêter tous les mouvemens. Si nous voyons ce qui nous fait mourir, nous en ſerions ſurpris. Ce n'eſt quelquefois qu'une goute d'humeur étrangere, qu'un grain de matiere mal placée, & cette goute & ce grain ſuffit pour renverſer tous les deſſeins ambitieux de ces Conquerans & de ces Maîtres du monde.

Je me ſouviens, ſur ce ſujet, qu'un jour on montra à une perſonne de grande qualité & de grand eſprit, un ouvrage d'ivoire d'une extraordinaire délicateſſe. C'étoit un petit homme monté ſur une colonne ſi déliée, que le moindre vent étoit capable de briſer tout cet ouvrage, & l'on ne pouvoit aſſez admirer l'adreſſe avec laquelle l'ouvrier avoit ſû le tailler. Cependant au lieu d'en être ſurpriſe, comme les autres, elle

CHAP. IV.

témoigna qu'elle étoit tellement frappée de l'inutilité de cet ouvrage, & de la perte du tems de celui qui s'y étoit occupé, qu'elle ne pouvoit appliquer son esprit à cette industrie que les autres y admiroient. Je trouvai ce sentiment fort juste; mais je pensai en même-tems qu'on le pouvoit appliquer à bien des choses de plus grande consequence. Toutes ces grandes fortunes, par lesquelles les ambitieux s'élevent comme par differens degrés, sur la tête des peuples & des Grans, ne sont soûtenues que par des appuis aussi délicats & aussi fragiles, en leur genre, que l'étoient ceux de cet ouvrage d'ivoire. Il ne faut qu'un tour d'imagination dans l'esprit d'un Prince, une vapeur maligne qui s'élevera dans ceux qui l'environnent, pour ruiner tout cet édifice d'ambition : Et après tout, il est bâti sur la vie de cet ambitieux. Lui mort, voilà sa fortune renversée & anéantie. Et qu'y a-t-il de plus fragile & de plus foible que la vie d'un homme? Encore en conservant avec quelque soin ce petit ouvrage d'ivoire, on le peut garder autant que l'on veut; mais quelque soin que l'on prenne à conserver sa vie, il n'y a aucun moyen d'empêcher qu'elle ne finisse bien-tôt.

Si les hommes faisoient réflexion sur cela, ils seroient infiniment plus retenus à s'engager en tant de desseins & d'entreprises, qui demanderoient des hommes immortels, & des corps autrement faits que les nôtres. Croit-on que qui auroit dit bien précisément à tous ceux que nous avons vû de notre tems faire des fortunes immenses

qui ſe ſont diſſipées après leur mort, ce qui devoit arriver & à eux, & à leurs maiſons, & qu'on leur eût marqué expreſſément qu'en s'engageant dans la voie qu'ils ont priſe, ils ſeroient dans l'éclat un certain nombre d'années avec mille ſoins, mille inquiétudes & mille traverſes; qu'ils feroient tout leur poſſible pour élever leur famille & pour la laiſſer puiſſante en biens & en charges; qu'ils mourroient en un tel tems; qu'enſuite toutes les langues & tous les écrivains ſe déchaîneroient contr'eux: que leur famille s'éteindroit; que tous leurs grans biens ſe diſſiperoient; croit-on, dis-je, qu'ils euſſent voulu prendre toutes les peines qu'ils ont priſes pour ſi peu de choſe? Pour moi, je ne le croi pas. Si les hommes ne ſe promettent pas poſitivement l'immortalité & l'éternité, parce que ce ſeroit une illuſion trop groſſiere, au moins n'enviſagent-ils jamais expreſſément les bornes de leur vie & de leur fortune. Ils ſont bien-aiſes de les oublier & de n'y penſer pas. Et c'eſt pourquoi il eſt bon de les en avertir, en leur montrant, que tous ces biens & toutes ces grandeurs qu'ils entaſſent, n'ont pour baze qu'une vie que tout eſt capable de détruire. CHAP. IV.

Car ce n'eſt encore que l'oubli de la fragilité de la vie, & une confiance ſans raiſon d'échapper de tous les dangers, qui fait réſoudre les hommes à entreprendre des voyages au bout du monde, & à porter à la Chine leur corps, c'eſt-à-dire, tout leur être, ſelon leur penſée, pour en rapporter des drogues & des vernis. En verité, s'ils y pen-

CHAP. IV.

soient bien, & s'ils comptoient bien ce qu'ils hazardent, & ce qu'ils desirent acquerir, ils concluroient sans doute qu'un peu de bien ne vaut pas la peine d'exposer une machine aussi foible que la leur, à tant de perils & à tant d'incommodités; mais ils s'aveuglent volontairement eux-mêmes contre leur propre interêt; ils n'aiment que la vie, ils la hazardent pour toutes choses; & ils ont même établi entre eux, qu'il étoit honteux de craindre de la hazarder.

Si un homme disoit pour s'excuser d'aller à la guerre, quand il n'y est pas engagé par son devoir, que ce qui l'en empêche, c'est que sa tête n'est pas à l'épreuve du canon, ni son corps impenetrable aux épées & aux piques, il me semble qu'il parleroit très-judicieusement & très-conformément à la disposition commune des hommes, qui n'estime que les biens de la vie presente. Car puisqu'on n'en sauroit jouir sans vivre, on ne sauroit faire de plus grande folie que de hazarder inutilement la vie, qui en est le fondement. Cependant les hommes sont convenus, contre leurs propres principes, de traiter ce langage de ridicule. C'est qu'ils ont la raison encore plus foible que le corps, comme nous le verrons tantôt.

Mais comme ce n'est qu'en détournant son esprit de la fragilité de la vie, que l'homme tombe dans ces égaremens, & ensuite dans la présomption de sa propre force, il est bon de lui mettre continuellement devant les yeux, que toutes les grandeurs ou d'esprit ou de corps, qu'il s'attribue, sont toutes

attachées à cette vie miſerable, qui ne tient elle-même à rien, & qui eſt continuellement expoſée à mille accidens. Sans même qu'il nous en arrive aucun, la machine entiere du monde travaille ſans ceſſe avec une force invincible à détruire notre corps. Le mouvement de toute la nature en emporte tous les jours quelque partie. C'eſt un édifice dont on ſappe ſans ceſſe les fondemens, & qui s'écroûlera quand les ſoutiens en ſeront ruinés, ſans qu'aucun ſache préciſément s'il eſt proche, ou s'il eſt éloigné de cet état. CHAP. IV.

---

## CHAPITRE V.

*Avertiſſemens continuels que nous avons de la fragilité de notre vie, par les neceſſités auſquelles nous ſommes aſſujettis.*

IL eſt étrange que les hommes puiſſent s'appuyer ſur leur vie, comme ſur quelque choſe de ſolide, eux qui ont des avertiſſemens ſi ſenſibles & ſi continuels de ſon inſtabilité. Je ne parle pas de la mort de leurs ſemblables, qu'ils voient à tous momens diſparoître à leurs yeux, & qui ſont autant de voix qui leur crient, qu'ils ſont mortels, & qu'il en faudra bien-tôt faire autant. Je ne parle pas non plus des maladies extraordinaires, qui ſont comme des coups de fouet pour les tirer de leur aſſoupiſſement, & pour les avertir de

CHAP. V.

penſer à mourir. Je parle de la neceſſité où ils ſont de ſoûtenir tous les jours la défaillance de leurs corps, par le boire & par le manger. Qu'y a-t-il de plus capable de leur faire ſentir leur foibleſſe, que de les convaincre par ce beſoin continuel, de la deſtruction continuelle de leur corps, qu'ils tachent de reparer, & de ſoûtenir contre l'impetuoſité du torrent du monde, qui les entraîne à la mort? Car la faim & la ſoif ſont proprement des maladies mortelles. Les cauſes en ſont incurables, & ſi l'on en arrête l'effet pour quelque tems, elles l'emportent enfin ſur tous les remedes.

Qu'on laiſſe le plus grand eſprit du monde deux jours ſans manger, le voilà languiſſant, & preſque ſans action & ſans penſees, & uniquement occupé du ſentiment de ſa foibleſſe & de ſa défaillance. Il lui faut neceſſairement de la nourriture pour faire agir les reſſorts de ſon cerveau, ſans quoi l'ame ne peut rien. Qu'y a-t-il de plus humiliant que cette neceſſité? Et encore n'eſt-ce pas la plus fâcheuſe, parce qu'elle n'eſt pas la plus difficile à ſatisfaire; celle du dormir l'eſt bien autrement. Pour vivre il faut mourir tous les jours, en ceſſant de penſer & d'agir raiſonnablement, & en ſe laiſſant tomber dans un état où l'homme n'eſt preſque plus diſtingué des bêtes; & cet état où nous ne vivons point, emporte une grande partie de notre vie.

Il faut ſouffrir ces neceſſités, puiſque Dieu nous y aſſujettit. Mais il ſeroit bien

raiſonnable au-moins de les regarder comme des marques de notre foibleſſe, puiſque c'eſt en partie pour avertir l'homme de ſa baſſeſſe, qu'il plaît à Dieu de le reduire ainſi tous les jours à l'état & à la condition des bêtes. Cependant le déreglement des hommes eſt tel, qu'ils changent en ſujets de vanité ce qui les devroit le plus humilier. Il n'y a rien où ils faſſent paroître, quand ils le peuvent, plus de faſte & de magnificence que dans les feſtins. On ſe fait honneur de cette honteuſe neceſſité : & bien loin de s'en humilier, on s'en ſert à ſe diſtinguer des autres, quand on eſt en état d'y apporter plus d'appareil & d'oſtentation. CHAP. V.

---

## CHAPITRE VI.

*Examen des qualités ſpirituelles des hommes. Foibleſſe qui les porte à en juger, non par ce qu'elles ont de réel, mais par l'eſtime que d'autres hommes en font. Vanité & miſere de la ſcience des mots, de celle des faits, & des opinions des hommes.*

IL eſt aſſez aiſé de perſuader ſpeculativement les hommes de la foibleſſe de leurs corps, & des miſeres de leur nature, quoiqu'il ſoit très-difficile de les porter à en tirer cette conſequence naturelle, qu'ils ne doivent faire aucun état de tout ce qui eſt appuyé ſur un fondement auſſi branlant & auſſi fragile que leur vie. Mais ils ont d'autres foibleſſes auſquelles non-ſeule-

CHAP. VI.

ment ils ne s'appliquent point, mais dont ils ne ſont point du tout convaincus. Ils eſtiment leur ſcience, leur lumiere, leur vertu, la force & l'étendue de leur eſprit. Ils croient être capables de grandes choſes. Les diſcours ordinaires des hommes ſont tout pleins des éloges qu'ils ſe donnent les uns aux autres pour ces qualités d'eſprit. Et la pente qu'on a à recevoir ſans examen tout ce qui eſt à ſon avantage, fait que ſi l'on en a quelqu'une, on n'en juge pas par ce qu'elle a de réel, mais par cette idée commune que l'on en apperçoit dans les autres.

*Voyez la 2. partie du Traité du Danger des Entretiens des hommes. tom. 2.*

Mais on doit d'abord conſiderer comme une très-grande foibleſſe, cette inclination que l'on a à juger des choſes, non ſur la verité, mais ſur l'opinion d'autrui. Car il eſt clair qu'un jugement faux ne peut donner de réalité à ce qui n'en a point. Si nous ne ſommes donc pas aſſez humbles pour n'avoir pas de complaiſance en ce que nous avons veritablement, au moins ne ſoyons pas aſſez ſottement vains pour nous attribuer ſur le témoignage d'autrui, ce que nous pouvons reconnoître nous-mêmes que nous n'avons pas. Examinons ce qui nous éleve, voyons ce qu'il y a de réel & de ſolide dans la ſcience des hommes, & dans les vertus humaines, & retranchons-en au moins tout ce que nous découvrirons être vain & faux.

La ſcience eſt, ou des mots, ou des faits, ou des choſes. Je demeure d'accord que les hommes ſont capables d'aller aſſez loin dans la ſcience des mots & des ſignes, c'eſt-

à-dire, dans la connoiſſance de la liaiſon arbitraire qu'ils ont faite de certains ſons avec de certaines idées. Je veux bien admirer la capacité de leur memoire, qui peut recevoir ſans confuſion tant d'images differentes, pourvû que l'on m'accorde que cette ſorte de ſcience eſt une grande preuve non ſeulement qu'ils ſont très-ignorans, mais même qu'ils ſont preſque incapables de rien ſçavoir. Car elle n'eſt de ſoi d'aucun prix ni d'aucune utilité. Nous n'apprenons le ſens des mots, qu'afin de parvenir à la connoiſſance des choſes. Elle tient lieu de moyen, & non de fin. Cependant ce moyen eſt ſi difficile & ſi long, qu'il y faut conſumer une partie de notre vie. Pluſieurs l'y employent toute entiere, & tout le fruit qu'ils tirent de cette étude, eſt d'avoir appris que de certains ſons ſont deſtinés par les hommes à ſignifier de certaines choſes, ſans que cela les avance en rien pour en connoître la nature. Cependant les hommes ſont ſi vains, qu'ils ne laiſſent pas de ſe glorifier de cette ſorte de ſcience; & c'eſt celle-même dont ils tirent plus de vanité, parcequ'ils n'ont pas la force de reſiſter à l'approbation des ignorans, qui admirent d'ordinaire ceux qui la poſſedent. CHAP. VI.

Il n'y a guere plus de ſolidité dans la ſcience des faits ou des évenemens hiſtoriques. Combien y en a-t-il peu d'exactement rapportés dans les hiſtoires? Nous en pouvons juger par ceux dont nous avons une connoiſſance particuliere, lorſqu'ils ſont écrits par d'autres. Le moyen donc de diſtinguer les vrais des faux, & les

CHAP. VI.

certains des incertains ? On peut bien ſavoir en general que tout hiſtorien ment, ou de bonne foi, s'il eſt ſincere ; ou de mauvaiſe foi, s'il ne l'eſt pas ; mais comme il ne nous avertit pas quand il ment, nous ne ſaurions empêcher qu'il ne nous trompe qu'en ne le croyant preſqu'en rien.

Lors même que l'on ne peut pas dire que les hiſtoires ſoient fauſſes, combien ſont-elles differentes des choſes mêmes ? Combien les faits y ſont-ils décharnés ? c'eſt-à-dire, ſeparés, tant des mouvemens ſecrets qui les ont produits, que des circonſtances qui ont contribué à les faire réuſſir ? Elles ne nous preſentent proprement que des ſquellettes, c'eſt-à-dire, des actions toutes nues, ou qui paroiſſent dépendre de peu de reſſorts, quoiqu'elles n'ayent été faites que dépendamment d'une infinité de cauſes auſquelles elles étoient attachées, & qui leur ſervoient de ſoutien & de corps. C'eſt donc bien peu de choſe que cette ſcience ; & bien loin de fournir aux hommes un ſujet d'une vaine complaiſance, elle ne leur devroit donner qu'un ſujet de s'humilier dans la vûe de leur foibleſſe ; puiſqu'au même tems qu'ils ſe trouvent l'eſprit rempli de cette infinité d'idées qu'ils ont tirées des hiſtoires, ils ſe trouvent auſſi dans l'impuiſſance de diſtinguer celles qui ſont vraies de celles qui ne le ſont pas.

On peut mettre au même rang la connoiſſance des opinions des hommes ſur les matieres qui ont fait le ſujet de leurs meditations, puiſqu'elles ſont auſſi une partie conſiderable de leur ſcience. Car comme

s'ils avoient une infinité de tems à perdre, il ne leur suffit pas de s'informer de ce que les choses sont en effet ; mais ils tiennent aussi regitre de toutes les fantaisies que les autres ont eues sur ces mêmes choses, ou plutôt ne pouvant réussir à trouver la verité, ils se contentent de savoir les opinions de ceux qui l'ont cherchée, & ils se croient, par exemple, grans Philosophes ou grans Medecins, parcequ'ils savent les sentimens de divers Philosophes, ou de divers Medecins sur chaque matiere. Mais comme on n'en est pas plus riche pour savoir toutes les visions de ceux qui ont cherché l'art de faire de l'or ; de même on n'en est pas plus savant pour avoir dans sa memoire toutes les imaginations de ceux qui ont cherché la verité sans la trouver.



---

## CHAPITRE VII.

*Qu'on est aussi heureux d'ignorer que de savoir la plupart des choses. Incertitude de la plupart des sciences. L'homme ne connoît pas même son ignorance.*

IL n'y a que la science des choses, c'est-à-dire, celle qui a pour but de satisfaire notre esprit par la connoissance du vrai, qui puisse avoir quelque solidité. Mais quand les hommes y auroient fait de grans progrès, ils ne s'en devroient gueres plus estimer, puisque ces connoissances steriles sont si peu capables de leur apporter quelque fruit & quelque contentement solide,

CHAP. VII.

qu'on eſt tout auſſi heureux en y renonçant d'abord, qu'en les portant par de longs travaux au plus haut point où l'on puiſſe les porter. Qu'un grand Mathematicien ſe travaille tant qu'il voudra l'eſprit pour découvrir de nouveaux aſtres dans le ciel, ou pour marquer le chemin des cometes, il n'y a qu'a conſiderer combien aiſement on ſe paſſe de ces connoiſſances pour ne lui point porter d'envie, & pour être tout auſſi heureux que lui. Auſſi le plaiſir que l'on prend dans ces ſortes de connoiſſances ne conſiſte pas dans la poſſeſſion même, mais dans l'acquiſition. Si-tôt que l'on y eſt arrivé, on n'y penſe plus. L'eſprit ne ſe divertit que par la recherche même, parce-qu'il s'y nourrit de la vaine eſperance d'un bien imaginaire qu'il ſe propoſe dans la découverte. Si-tôt qu'il n'eſt plus ſoutenu & animé par cette eſperance, il faut qu'il cherche une autre occupation pour éviter la langueur.

Mais il ne ſuffit pas que l'homme s'humilie par l'inutilité de ces ſciences, il faut qu'il reconnoiſſe de plus que ce qu'il en peut acquerir n'eſt preſque rien, & que la plus grande partie de la Philoſophie humaine n'eſt qu'un amas d'obſcurités & d'incertitudes, ou même de fauſſetés. Il n'en faut point d'autres preuves que ce que nous avons vu arriver de notre tems. On avoit philoſophé trois mille ans durant ſur divers principes, & il s'éleve dans un coin de la terre un homme * qui change toute la face de la Philoſophie, & qui prétend faire voir que tous ceux qui ſont venus avant lui, n'ont rien

* *M. Deſcartes.*

rien entendu dans les principes de la nature. Et ce ne ſont pas ſeulement de vaines promeſſes ; car il faut avouer que ce nouveau venu donne plus de lumiere ſur la connoiſſance des choſes naturelles, que tous les autres enſemble n'en avoient donné. Cependant, quelque bonheur qu'il ait eu à faire voir le peu de ſolidité des principes de la Philoſophie commune, il laiſſe encore dans les ſiens beaucoup d'obſcurités impenetrables à l'eſprit humain. Ce qu'il nous dit, par exemple, de l'eſpace & de la nature de la matiere, eſt ſujet à d'étranges difficultés, & j'ai bien peur qu'il n'y ait plus de paſſion que de lumiere dans ceux qui paroiſſent n'en être pas effrayés. Quel plus grand exemple peut-on avoir de la foibleſſe de l'eſprit humain, que de voir que pendant trois mille ans ceux d'entre les hommes qui ſemblent avoir eu le plus de pénetration, ſe ſoient occupés à raiſonner ſur la nature, & qu'après tant de travaux, & malgré ce nombre innombrable d'écrits qu'ils ont faits ſur cette matiere, il ſe trouve qu'on en eſt à recommencer, & que le plus grand fruit qu'on puiſſe tirer de leurs ouvrages, eſt d'y apprendre que la Philoſophie eſt un vain amuſement, & que ce que les hommes en ſavent n'eſt preſque rien ? Ce qui eſt étrange eſt que l'homme ne connoît pas même ſon ignorance, & que cette ſcience eſt la plus rare de toutes. CHAP. VII.

Et c'eſt pourquoi quand le commun du monde voit ces grandes Bibliotheques, que l'on peut appeler, à quelque choſe près,

CHAP. VII.

le magasin des fantaisies des hommes, il s'imagine que l'on seroit très-heureux, ou du moins bien habile, si on savoit tout ce qui est contenu dans ces amas de volumes, & ne les regardent pas autrement que comme des trésors de lumieres & de verité. Mais ils en jugent bien mal. Quand tout cela seroit réuni dans une tête, cette tête n'en seroit ni mieux reglée, ni plus sage, ni plus heureuse. Tout cela ne feroit qu'augmenter sa confusion, & obscurcir sa lumiere. Et après tout elle ne seroit guere differente d'une bibliotheque exterieure. Car comme on ne peut lire qu'un livre à la fois, & qu'une page dans ce livre; de même celui qui auroit tous les livres dans sa memoire, ne seroit capable de s'appliquer à chaque heure qu'à certain livre, & à une certaine partie de ce livre. Tout le reste seroit en quelque sorte autant hors de sa pensée, que s'il ne le savoit point du tout: & tout l'avantage qu'il en tireroit, est qu'il pourroit quelquefois suppléer à l'absence des livres en cherchant avec peine dans sa memoire ce qu'elle auroit retenu, encore n'en seroit-il pas si assuré, que s'il prenoit la peine de s'en instruire à l'heure même dans un livre.

## CHAPITRE VIII.

*Bornes étroites de la ſcience des hommes : notre eſprit racourcit tout. La verité même nous aveugle ſouvent.*

POur comprendre donc ce que c'eſt que la ſcience des hommes, il faut deſcendre comme par divers degrés juſques aux bornes où elle eſt réduite. Elle ſeroit peu de choſe quand notre eſprit ſeroit capable de s'appliquer tout à la fois à tout ce que nous avons dans la memoire, parceque nous ne connoîtrions toujours que peu de verités. Cependant, comme je le viens de dire, nous ne ſommes capables de connoître qu'un ſeul objet, & une ſeule verité à la fois. Le reſte demeure enſeveli dans notre memoire comme s'il n'y étoit point. Voilà donc déja notre ſcience réduite à un ſeul objet. Mais de quelle maniere encore le connoît-on ? S'il renferme diverſes qualités, nous n'en regardons qu'une à la fois. Nous diviſons les choſes les plus ſimples en diverſes idées, parceque notre eſprit eſt encore trop étroit pour les pouvoir comprendre toutes enſemble. Tout eſt trop grand pour lui. Il faut qu'il racourciſſe tout ce qu'il conſidere, ou qu'il en retranche la plus grande partie pour les proportionner à la petiteſſe.

La vûe de notre eſprit eſt à peu près ſemblable à celle de notre corps ; je veux dire qu'elle eſt auſſi ſuperficielle & auſſi bornée.

CHAP. VIII.

Nos yeux ne penetrent point la profondeur des corps, ils s'arrêtent à la ſurface. Plus ils étendent leur vûe, plus elle eſt confuſe : & pour voir quelque objet exactement, il faut qu'ils perdent de vûe tous les autres. Que ſi les objets ſont éloignés, ils les reduiſent par la foibleſſe de l'organe qui en reçoit l'image, à la petiteſſe des moindres corps que nous avons auprès de nous. Ces maſſes prodigieuſes qu'on appelle des étoiles, ne ſont qu'un point à nos yeux, & ne nous paroiſſent preſque que des étincelles. C'eſt-là l'image de la vûe de notre eſprit. Nous ne connoiſſons de-même que la ſurface, & l'écorce de la plupart des choſes. Nous en détachons comme une feuille délicate pour en faire l'objet de notre penſée. Si les objets ſont un peu étendus, ils nous confondent. Il faut neceſſairement que nous les conſiderions par parties, & ſouvent la multiplicité de ces parties nous rejette dans la confuſion que nous voulions éviter. *Confuſum eſt quidquid in pulverem ſectum eſt.* S'ils ne ſont pas préſens a nos ſens, nous ne les atteignons ſouvent qu'en un point, & nous nous formons des idées ſi foibles & ſi petites des plus grandes & des plus terribles choſes, qu'elles ſont moins d'impreſſion ſur nous, que la moindre de celles qui agiſſent ſur nos ſens.

Ce n'eſt pas encore tout. Quoique ce que notre eſprit peut comprendre de verité ſoit ſi peu de choſe, la poſſeſſion ne lui en eſt pas néanmoins ferme ni aſſurée. Il y eſt ſouvent troublé par la défiance & l'incertitude : & le faux lui paroit revêtu de cou-

leurs ſi ſemblables à celle du vrai, qu'il ne ſait où il en eſt. Ainſi il n'embraſſe ſon objet que foiblement & comme en tremblant, & il ne ſe défend contre cette incertitude que par un certain inſtinct, & un certain ſentiment qui le fait attacher aux verités qu'il connoît, malgré les raiſons qui ſemblent y être contraires. CHAP. VIII.

Voilà donc à quoi ſe réduit cette ſcience des hommes que l'on vante tant, à connoître une à une un petit nombre de verités d'une maniere foible & tremblante. Mais de ces verités combien y en a-t-il peu d'utiles? & de celles qui ſont utiles en elles-mêmes, combien y en a-t-il peu qui le ſoient à notre égard, & qui ne puiſſent devenir des principes d'erreur? Car c'eſt encore un effet de la foibleſſe des hommes, que la lumiere les aveugle ſouvent auſſi-bien que les tenebres, & que la verité les trompe auſſi-bien que l'erreur. Et la raiſon en eſt que les concluſions dépendant ordinairement de l'union des verités, & non d'une verité toute ſeule; il arrive ſouvent qu'une verité imparfaitement connue, étant priſe par erreur comme ſuffiſante pour nous conduire, nous jette dans l'égarement. Combien y en a-t-il, par exemple, qui ſe précipitent dans des indiſcretions par la connoiſſance qu'ils ont de cette verité particuliere, que nous devons la correction au prochain? Combien y en a-t-il qui autoriſent leur lâcheté par des maximes très-veritables touchant la condeſcendance chrétienne?

Si l'on ne voit point de chemin, on s'é-

CHAP. VIII.

gare. Si l'on en voit plusieurs, on se confond : & la lumiere de l'esprit qui fait découvrir plusieurs raisons, est aussi capable de nous tromper, que la stupidité qui ne voit rien. Nous nous trompons souvent par l'impression des autres qui nous communiquent leurs erreurs, & nous nous trompons même quelquefois lorsque nous découvrons les erreurs des autres, parceque nous sommes portés à croire qu'ils ont tort en tout, au-lieu qu'ils n'ont souvent tort qu'en partie.

---

## CHAPITRE IX.

*Difficulté de connoître des choses dont on doit juger par la comparaison des vraisemblances. Temerité prodigieuse de ceux qui se croyent capables de choisir une religion, par l'examen particulier de tous les dogmes contestés.*

VOici encore un autre inconvenient qui est la source d'un grand nombre d'erreurs. La découverte du vrai dans la plupart des choses dépend de la comparaison des vraisemblances. Mais qu'y a-t-il de plus trompeur que cette comparaison? car ce qui est de soi-même moins vraisemblable étant mis plus en vûe par la maniere dont on l'exprime, & étant consideré avec plus d'application ou de passion, est capable de faire beaucoup plus d'impression sur l'esprit que d'autres choses, qui quoiqu'appuyées sur des raisons beaucoup plus soli-

des, ſeroient propoſées d'une maniere obſcure, & écoutées avec negligence, & ſans paſſion. Ainſi l'inégalité de la clarté, l'inégalité de l'application, l'inégalité de la paſſion contrepeſe ſouvent, ou anéantit même entierement l'avantage que les raiſons ont les unes ſur les autres en ſolidité, ou en vraiſemblance. CHAP. IX.

Cependant l'eſprit de l'homme étant ſi foible, ſi borné, ſi étroit, ſi ſujet à s'égarer, eſt en même-tems ſi préſomtueux, qu'il n'y a rien dont il ne ſe puiſſe croire capable, pourvu qu'il ſe trouve des gens qui l'en flattent. Qu'y a-t-il qui ſoit plus viſiblement au-deſſus de l'eſprit, & de la lumiere du commun du monde, & particulierement des ſimples & des ignorans, que de diſcerner entre tant de dogmes conteſtés parmi les Chrétiens, ceux qu'il faut rejetter, de ceux qu'il faut ſuivre? Pour decider raiſonnablement une ſeule de ces queſtions, il faut une étendue d'eſprit très-grande & très-rare. Que ſera-ce donc quand il s'agit de les décider toutes, & de faire le choix d'une Religion ſur la comparaiſon des raiſons de toutes les ſocietés Chrétiennes? Cependant les Auteurs des nouvelles hereſies ont perſuadé à cent millions d'hommes qu'il n'y avoit rien en cela qui ſurpaſſât la force de l'eſprit des plus ſimples. C'eſt même par là qu'ils les ont attirés d'entre le peuple. Ceux qui les ont ſuivis ont trouvé qu'il étoit beau de diſcerner eux-mêmes la veritable Religion par la diſcuſſion des dogmes, & ils ont con-

CHAP. IX.

ſideré ce droit d'en juger qu'on leur attribuoit, comme un avantage conſiderable que l'Egliſe Romaine leur avoit injuſtement ravi.

On ne doit pas néanmoins chercher ailleurs que dans la foibleſſe même de l'homme la cauſe cette préſomtion. Elle vient uniquement de ce que l'homme eſt ſi éloigné de connoître la verité, qu'il en ignore même les marques & les caracteres. Il ne ſe forme ſouvent que des idées confuſes des termes d'évidence & de certitude. Et c'eſt ce qui fait qu'il les applique au hazard à toutes les vaines lueurs dont il eſt frappé. Tout ce qui lui plaît devient évident. Ainſi après qu'un heretique a comme conſacré ſes fantaiſies par ce titre qu'il leur donne de verités certaines & contenues clairement dans l'Ecriture, il étouffe enſuite tous les doutes qui pourroient s'élever contre, & ne ſe permet pas de les regarder; ou s'il les regarde, c'eſt en ne les conſiderant que comme des difficultés, & en leur ôtant par-la la force de faire impreſſion ſur ſon eſprit.

## CHAPITRE X.

*Que le monde n'eſt preſque compoſé que de gens ſtupides qui ne penſent à rien. Que ceux qui penſent un peu davantage ne valent pas mieux. Trouble que l'imagination cauſe à la raiſon. Folie commencée dans la plupart des hommes.*

SI l'eſprit humain eſt ſi peu de choſe, même lorſqu'il s'agite & qu'il cherche la verité, que ſera-ce lorſqu'il s'abandonne au poids de ſon corps, & qu'il n'agit preſque que par les ſens? Or il n'agit preſque que de cette ſorte dans la plupart des hommes, comme l'Ecriture nous l'enſeigne quand elle nous dit, *que l'habitation terreſtre abaiſſe l'eſprit qui penſe à pluſieurs choſes.* Sap. 9. 15. Car en nous découvrant par ces paroles l'activité naturelle de l'eſprit, qui le rend de lui-même capable de former une grande diverſité de penſées, & de comprendre une infinité de divers objets; elle nous fait voir auſſi l'état où cet eſprit eſt réduit par l'union avec un corps corrompu, & par les neceſſités de la vie preſente, qui l'appeſantiſſent tellement, quelque actif, penetrant & étendu qu'il ſoit de lui-même, qu'elles le reſſerrent en un très-petit cercle d'objets groſſiers, autour deſquels il ne fait que tourner continuellement d'un mouvement lent & foible, & qui n'a rien de la nobleſſe & de la grandeur de ſa nature. En effet, ſi l'on fait reflexion ſur tous les hommes du monde, on trouvera qu'ils ſont preſque

CHAP. X.

tous plongés dans une telle ſtupidité, que ſi elle n'éteint pas entierement leur raiſon, elle leur en laiſſe ſi peu l'uſage, que c'eſt une choſe étonnante comme une ame peut être réduite à une telle brutalité. A quoi penſe un Canibale, un Yroquois, un Breſilien, un Négre, un Cafre, un Groënlandien, un Lapon, tout le tems de ſa vie? A chaſſer, à pêcher, à danſer, à ſe venger de ſes ennemis.

Mais ſans aller chercher ſi loin des exemples de la ſtupidité des hommes: à quoi penſent la plupart des gens de travail? A leur ouvrage, a manger, à boire, a dormir, à tirer ce qui leur eſt dû, à payer la taille, & à un petit nombre d'autres objets. Ils ſont comme inſenſibles à tous les autres, & l'accoutumance qu'ils ont de tourner dans ce petit cercle, les rend incapables de rien concevoir au-delà. Si on leur parle de Dieu, de l'Enfer, du Paradis, de la Religion, des Regles de la Morale, ou ils n'entendent point, ou ils oublient en un moment ce qu'on leur dit, & leur eſprit rentre auſſi-tôt dans ce cercle d'objets groſſiers auſquels il eſt accoutumé. S'ils ſont infiniment éloignés par leur nature, de celle des bêtes, telle qu'elle eſt en effet, ils ſont très-peu differens de l'idée que nous en avons. Car ce que nous concevons par une bête, eſt un certain animal qui penſe, mais qui penſe peu, & qui n'a que des idées confuſes & groſſieres, & qui n'eſt capable de concevoir qu'un fort petit nombre d'objets. Ainſi nous concevons, un cheval comme un animal qui penſe à manger, à dor-

nir, à courir, à retourner à ſon écurie. Cette idée n'eſt pourtant pas celle d'un cheval ; car une machine ne penſe point : mais c'eſt proprement celle d'un homme ſtupide. Et certainement il ne faudroit pas y ajoûter encore beaucoup de penſées pour en former celle d'un Tartare.

Cependant ce nombre de gens qui ne penſent preſque point, & qui ne ſont occupés que des neceſſités de la vie preſente, eſt ſi grande, que celui des gens dont l'eſprit a un peu plus d'agitation & de mouvement, n'eſt preſque rien en comparaiſon. Car ce nombre de ſtupides comprend dans le Chriſtianiſme même, preſque tous les gens de travail, preſque tous les pauvres, la plupart des femmes de baſſe condition, tous les enfans. Tous ces gens ne penſent preſque à rien durant leur vie, qu'à ſatisfaire aux neceſſités de leurs corps, à trouver moyen de vivre, à vendre, a acheter ; & encore ils ne forment ſur tous ces objets que des penſées aſſez confuſes. Mais dans les autres nations, principalement entre celles qui ſont plus barbares, il comprend les peuples entiers ſans aucune diſtinction.

Il eſt certain que les gens qui travaillent du corps, comme tous les pauvres du monde, penſent moins que les autres, & le travail rend leur ame plus peſante : les richeſſes au-contraire qui donnent un peu plus de loiſir & de liberté aux hommes, & qui leur permettent de s'entretenir les uns avec les autres ; les emplois d'eſprit qui les obligent de traiter enſemble, les réveillent un

CHAP. X.

peu, & empêchent que leur ame ne tombe dans une si grande stupidité. L'esprit d'une femme de la Cour est plus remué & plus actif que celui d'une payſanne ; & celui d'un Magistrat, que celui d'un artisan. Mais s'il y a plus d'action & de mouvement, il y a aussi pour l'ordinaire plus de malice & plus de vanité : de sorte qu'il y a encore plus de bien réel dans une stupidité simple, que dans cette activité pleine de déguisement & d'artifice.

Enfin pour achever la peinture de la foiblesse de notre esprit, il faut encore considerer, que quelque vraies que soient ses pensées, il en est souvent séparé avec violence, par le déreglement naturel de son imagination. Une mouche qui passera devant ses yeux est capable de le distraire de la contemplation la plus serieuse. Cent idées inutiles qui viennent a la traverse, le troublent & le confondent malgré qu'il en ait. Et il est si peu maitre de lui-même, qu'il ne sauroit s'empêcher de jetter au moins la vûe sur ces vains fantômes, en quittant les objets les plus importans. Ne peut-on pas appeller avec raison cet état un commencement de folie ? Car comme la folie achevée consiste dans le déreglement entier de l'imagination, qui vient de ce que les images qu'elle presente sont si vives, que l'esprit ne distingue plus les fausses des veritables ; de meme la force qu'elle a de presenter ses images a l'esprit, sans le congé & sans l'aveu de la volonté, est une folie commencée ; & pour la rendre entiere, il ne faut qu'augmenter de quelques degrès la chaleur du

du cerveau, & rendre des images un peu plus vives. De ſorte qu'entre l'état du plus ſage homme du monde, & celui d'un fou achevé, il n'y a de difference que de quelques degrés de chaleur & d'agitation d'eſprit. Et nous ne ſommes pas ſeulement obligés de reconnoître que nous ſommes capables de la folie; mais il faut avouer de plus, que nous la ſentons, & que nous la voyons toute formée dans nous-mêmes, ſans que nous ſachions à quoi il tient qu'elle ne s'acheve par un entier renverſement de notre eſprit.

CHAP. XI.

---

## CHAPITRE XI.

*Foibleſſe de la volonté de l'homme plus grande que celle de la raiſon. Peu de gens vivent par raiſon. La volonté ne ſauroit reſiſter à des impulſions dont nous ſavons la fauſſeté. Les paſſions viennent de foibleſſe. Beſoin que l'ame a d'appui.*

MAIS quoique la raiſon ſoit foible au point où nous l'avons repreſentée, ce n'eſt encore rien au prix de la foibleſſe de l'autre partie de l'homme, qui eſt ſa volonté; & l'on peut dire, en les comparant enſemble, que ſa raiſon fait ſa force, & que ſa foibleſſe conſiſte dans l'impuiſſance où ſa volonté ſe trouve, de ſe conduire par la raiſon.

Il n'y a perſonne qui ne demeure d'accord, que la raiſon nous eſt donnée, pour nous ſervir de guide dans la vie: pour nous faire diſcerner les biens & les maux, & pour

CHAP. XI.

nous regler dans nos desirs & dans nos actions. Mais combien y en a-t-il peu qui l'emploient à cet usage, & qui vivent, je ne dis pas selon la verité & la justice, mais selon leur propre raison, toute aveugle & toute corrompue qu'elle est? Nous flottons dans la mer de ce monde au gré de nos passions, qui nous emportent, tantôt d'un côté &, tantôt d'un autre, comme un vaisseau sans voile & sans pilote : & ce n'est pas la raison qui se sert des passions ; mais ce sont les passions qui se servent de la raison pour arriver à leur fin. C'est tout l'usage que l'on en fait ordinairement.

Souvent même la raison n'est pas corrompue. Elle voit ce qu'il faudroit faire, & elle est convaincue du néant des choses qui nous agitent ; mais elle ne sauroit empêcher l'impression violente qu'elles font sur nous. Combien de gens s'alloient autrefois battre en duel, en déplorant & en condamnant cette miserable coutume, & se blâmant eux-mêmes de la suivre ? Mais ils n'avoient pas pour cela la force de mépriser les jugemens de ces fous qui les eussent traités de laches s'ils eussent obéi à la raison. Combien de gens se ruinent en folles dépenses, & se reduisent à des miseres extremes, parce qu'ils ne sauroient résister à la fausse honte de ne faire pas comme les autres ?

Qu'y a-t-il de plus aisé que de convaincre les hommes du peu de solidité de tout ce qui les attire dans le monde ? Cependant avec tous ces raisonnemens, le fantôme de la réputation, la chimere des hon-

neurs du rang, & mille autres choſes auſſi vaines les emportent & les renverſent, parce que leur ame n'a point de force, de ſolidité, ni de fermeté. CHAP. XL

Que diroit-on d'un ſoldat qui étant averti que dans un ſpectacle où l'on repréſenteroit un combat, les canons & les mouſquets ne ſont point chargés à balle, ne laiſſeroit pas de baiſſer la tête & de s'enfuir au premier coup de mouſquet? Ne diroit-on pas que ſa lacheté approcheroit de la folie? Et n'eſt-ce pas cependant ce que nous faiſons tous les jours? On nous avertit que les diſcours & les jugemens des hommes ſont incapables de nous nuire, comme ils ne nous peuvent ſervir de rien, qu'ils ne peuvent nous ravir aucun de nos biens, ni ſoulager aucun de nos maux. Et néanmoins ces diſcours & ces jugemens ne laiſſent pas de nous renverſer, & de faire ſortir notre ame de ſon aſſiete. Une grimace, une parole de chagrin, nous mettent en colere, & nous nous préparons à les repouſſer comme ſi c'étoit quelque choſe de bien redoutable. Il faut nous flatter & nous careſſer comme des enfans, pour nous tenir en bonne humeur, autrement nous jettons des cris à notre mode, comme les enfans à la leur.

Il eſt certain, que l'impatience que les hommes témoignent dans toutes ces occaſions, vient de quelque paſſion qui les poſſede. Mais les paſſions mêmes viennent de foibleſſe & du peu d'attache que leur ame a aux biens veritables & ſolides. Et pour le comprendre, il faut conſiderer, que comme ce n'eſt pas une foibleſſe à notre corps d'a-

CHAP. XI.

voir besoin de la terre pour se soutenir, parce que c'est la condition naturelle de tous les corps ; mais que l'on ne dit, qu'il est foible, que lorsqu'il a besoin d'appuis étrangers, qu'il le faut porter, ou qu'il lui faut un baton, & que le moindre vent est capable de le renverser ; de même ce n'est pas une foiblesse à l'ame d'avoir besoin de s'appuyer sur quelque chose de veritable & de solide, & de ne pouvoir pas subsister comme suspendue en l'air sans être attachée à aucun objet : ou si c'est une foiblesse, elle est essencielle à la créature, qui ne suffisant pas à elle-même, a besoin de chercher ailleurs le soutien qu'elle ne trouve pas en soi.

Mais la foiblesse veritable de l'ame consiste en ce qu'elle s'appuye sur le néant, comme dit l'Ecriture, & non sur des choses réelles & solides ; ou que si elle s'appuye sur la verité, cette verité ne lui suffit pas, & n'empêche pas qu'elle n'ait encore besoin de mille autres soutiens, par la soustraction desquels elle tombe incontinent dans l'abbattement. Elle consiste, en ce que le moindre souffle est capable de la faire sortir de l'état de son repos, que les moindres bagatelles l'ébranlent, l'agitent, la tourmentent, & qu'elle ne peut resister a l'impression de mille choses, dont elle reconnoit elle-même la fausseté & le néant.

*Isai. 59. 4.*

## CHAPITRE XII.

### *Conſideration particuliere ſur la vanité des appuis que l'ame ſe fait pour ſe ſoutenir.*

CE que nous venons de dire eſt une image racourcie de la foibleſſe de l'homme : & il eſt bon de la conſiderer plus en détail pour en remarquer les differens traits.

Quoique l'homme ne puiſſe trouver en cette vie de veritable repos ; il eſt certain qu'il n'eſt pas auſſi toujours dans l'abattement & dans le deſeſpoir. Son ame prend par neceſſité une certaine conſiſtance, parce qu'il eſt ſi foible, & ſi inconſtant, qu'il ne peut pas même demeurer dans une agitation continuelle. Les plus grans maux s'adouciſſent par le tems. Le ſentiment s'en perd & s'en évanouit. La pauvreté, la honte, la maladie, l'abandonnement, la perte des amis, des parens, des enfans, ne produiſent que des ſecouſſes paſſageres, dont le mouvement ſe rallentit peu à peu juſqu'à ce qu'il ceſſe entierement.

L'ame trouve donc enfin quelque ſorte de repos ; & c'eſt une choſe commune à tous les hommes, d'avoir en quelque tems de leur vie une aſſiette tranquille. Mais cette aſſiette eſt ſi peu ferme, qu'il ne faut preſque rien pour la troubler.

La raiſon en eſt, que l'homme ne s'y ſoutient pas par l'attache à quelque verité ſolide qu'il connoiſſe clairement ; mais qu'il s'appuye ſur quantité de petits ſouliens ; &

CHAP. XII.

qu'il eſt comme ſuſpendu par une infinité de fils foibles & déliés, à un grand nombre de choſes vaines, & qui ne dépendent pas de lui : de ſorte que comme il y a toujours quelqu'un de ces fils qui ſe rompt, il tombe auſſi en partie & reçoit une ſecouſſe qui le trouble. On eſt porté par le petit cercle d'amis & d'approbateurs, dont on eſt environné ; car chacun tâche de s'en faire un, & l'on y réuſſit ordinairement. On eſt porté par l'obéiſſance & l'affection de ſes domeſtiques, par la protection des Grans, par de petits ſuccès, par des louanges, par des divertiſſemens, par des plaiſirs. On eſt porté par les occupations qui amuſent, par les eſperances que l'on nourrit, par ſes deſſeins que l'on forme, par les ouvrages que l'on entreprend. On eſt porté par les curioſités d'un cabinet, par un jardin, par une maiſon des champs. Enfin il eſt étrange à combien de choſes l'ame s'attache, & combien il lui faut de petits appuis pour la retenir en repos.

On ne s'apperçoit pas pendant que l'on poſſede toutes ces choſes combien on en eſt dépendant. Mais comme elles viennent ſouvent à manquer, l'on reconnoît par le trouble que l'on en reſſent, que l'on y avoit une attache effective. Un verre caſſé nous impatiente ; notre repos en dépendoit donc. Un jugement faux & ridicule qu'un impertinent aura fait de nous, nous penetre juſqu'au vif ; l'eſtime de cet impertinent, ou au moins l'ignorance de ce jugement faux, qu'il fait de nous, contribuoit donc à no-

tre tranquilité : Elle nous portoit & nous ſoutenoit ſans que nous y penſaſſions. CHAP. XII.

Non ſeulement nous avons beſoin continuellement de ces vains ſoutiens, mais notre foibleſſe eſt ſi grande, qu'ils ne ſont pas capables de nous ſoutenir long-tems. Il en faut changer. Nous les écraſerions par notre poids. Nous ſommes comme des oiſeaux qui ſont en l'air, mais qui n'y peuvent demeurer ſans mouvement, ni preſque en un même lieu, parce que leur appui n'eſt pas ſolide, & que d'ailleurs ils n'ont pas aſſez de force & de vigueur en eux pour réſiſter à ce qui les porte en bas : de ſorte qu'il faut qu'ils ſe remuent continuellement, & par de nouveaux battemens de l'air, ils ſe font ſans ceſſe un nouvel appui. Autrement, s'ils ceſſoient d'uſer de cet artifice, que la nature leur apprend, ils tomberoient comme les autres choſes peſantes. Notre foibleſſe ſpirituelle a des effets tout ſemblables. Nous nous appuyons ſur les jugemens des hommes, ſur les plaiſirs des ſens, ſur les conſolations humaines, comme ſur un air qui nous ſoutient pour un tems. Mais parce que toutes ces choſes n'ont point de ſolidité, ſi nous ceſſons de nous remuer & de changer d'objet, nous tombons dans l'abattement & dans la triſteſſe. Chaque objet en particulier n'eſt pas capable de nous ſoutenir. C'eſt par des changemens continuels que l'ame ſe maintient dans un état ſupportable, & qu'elle s'empêche d'être accablée par l'ennui & le chagrin. Ainſi ce n'eſt que par artifice qu'elle ſubſiſte. Elle tend par ſon propre poids au

CHAP. XII.

découragement & au deſeſpoir. Le centre de la nature corrompuë eſt la rage & l'enfer. On le porte en quelque ſorte en ſoi-même dès cette vie ; & ce n'eſt que pour s'empêcher de le ſentir que l'ame s'agite tant, & qu'elle cherche à s'occuper hors d'elle-même de tant d'objets exterieurs. Pour l'y enfoncer tout-à-fait, il ne faut que la ſéparer de tous ces objets, & la réduire a ne penſer qu'a elle-même ; & comme c'eſt proprement ce qui fait la mort, elle precipiteroit tous les hommes dans le centre malheureux, ſi Dieu par ſa grace toute-puiſſante, n'avoit donné a quelques-uns d'eux un autre poids qui les éleve vers le ciel.

---

## CHAPITRE XIII.

*Que tout ce qui paroît de grand dans la diſpoſition de l'ame de ceux qui ne ſont pas veritablement à Dieu, n'eſt que foibleſſe.*

IL n'eſt n'eſt pas moins vrai de la volonté de l'homme conſiderée en elle-même & ſans le ſecours de Dieu, que de ſon eſprit & de ſon intelligence, que ce qui y paroît de plus grand n'eſt que foibleſſe, & que les noms de force & de courage, par leſquels on releve certaines actions & certaines diſpoſitions de l'ame, nous cachent les plus grandes lâchetés & les plus grandes baſſeſſes. Ce que nous prenons pour courſe, eſt une fuite ; pour élevation, eſt une chute ; pour fermeté, eſt legereté. Cette

immobilité & cette roideur inflexible qui paroît en quelques actions, n'eſt qu'une dureté produite par le vent des paſſions qui enfle comme des balons ceux qu'elles poſſedent. Quelquefois ce vent les éleve en haut, quelquefois il les précipite en bas. Mais en haut & en bas ils ſont également legers & foibles. CHAP. XIII.

Qu'eſt-ce qui porte tant de gens à ſuivre la profeſſion des armes dans laquelle il faut par neceſſité s'expoſer à tant de hazards & ſouffrir tant de fatigues? Eſt ce le deſir de ſervir leur Prince, ou leur pays? Ils n'en ont pas ſouvent la moindre penſée. C'eſt l'impuiſſance de mener une vie reglée. C'eſt la fuite du travail où leur condition les engage. C'eſt l'amour de ce qu'il y a de licencieux dans la vie des ſoldats. C'eſt la foibleſſe de leur eſprit, & l'illuſion de leur imagination qui les flatte par de fauſſes eſperances, & qui leur repreſentant d'une maniere vive les maux qu'ils veulent éviter, & leur cache ceux auſquels ils s'expoſent.

Ne vous imaginez pas que ce brave qui marche à l'aſſaut avec tant de fierté, mépriſe ſerieuſement la mort, & qu'il conſidere fort la juſtice de la cauſe qu'il ſoutient. Il eſt tout poſſedé de la crainte des jugemens qu'on feroit de lui s'il reculoit; & ces jugemens le preſſent comme un ennemi, & ne lui permettent pas de penſer à autre choſe. Voila la ſource de ce grand courage.

Pour en être convaincu, on n'a qu'à conſiderer ces gens que l'on fait paſſer pour des

CHAP. XIII.

exemples de la force & de la generosité humaine dans les endroits de leur vie où ils ont été dépourvûs de ce vent qui les portoit dans leurs actions pompeuses & éclatantes. On y voit ces prétendus Heros qui sembloient braver la mort, & se mocquer des choses les plus terribles, renversés par le moindre accident, & réduits à témoigner honteusement leur foiblesse. Qu'on regarde cet Alexandre qui avoit fait trembler toute la terre, & qui dans les combats avoit si souvent affronté la mort, attaqué d'une maladie mortelle dans Babylone : A peine la mort lui paroît-elle à découvert, qu'il remplit tout son palais de devins, de devineresses & de sacrificateurs. Il n'y a point de sorte de superstition où il n'ait recours pour se défendre de cette mort qui le menace, & qui l'emporte enfin après l'avoir auparavant terrassé de son seul aspect, & l'avoir réduit aux plus grandes bassesses. Pouvoit-il mieux faire voir, que quand il sembloit la mépriser, c'est qu'il s'en croyoit bien éloigné, & que les passions dont il étoit transporté lui mettoient comme un voile devant les yeux qui l'empêchoit de la voir ?

Et que l'on ne croye pas qu'il y ait plus de veritable force dans ceux d'entre les Payens qui ne semblent pas s'être démentis, & qui sont morts en apparence avec autant de courage qu'ils avoient vécu. De quelques pompeux éloges que les Philosophes relevent à l'envi la mort de Caton, ce n'est qu'une foiblesse effective qui l'a porté à cette brutalité, dont ils ont fait le comble de

la generoſité humaine. C'eſt ce que Ciceron découvre aſſez, lorſqu'il dit, *qu'il falloit que Caton mourût plutôt que de voir le viſage du Tyran.* C'eſt donc la crainte de voir le viſage de Ceſar qui lui a inſpiré cette réſolution deſeſperée. Il n'a pu ſouffrir de ſe voir ſoumis à celui qu'il avoit tâché de ruiner, ni de le voir triompher de ſa vaine réſiſtance. Et ce n'a été que pour chercher dans la mort un vain aſyle contre ce phantôme de Ceſar victorieux, qu'il s'eſt porté à violer toutes les loix de la nature. Seneque qui en fait ſon idole, ne lui attribue pas un autre mouvement, quand il lui fait dire: *Puiſque les affaires du genre humain ſont deſeſperées, mettons Caton en ſureté.* Il ne penſoit donc qu'à ſa ſureté. Il ne penſoit qu'à s'ôter de devant les yeux un objet que ſa foibleſſe ne pouvoit ſouffrir. Ainſi au lieu de dire comme Seneque, qu'il mit en liberté avec violence *cet eſprit genereux, qui mépriſoit toute la puiſſance des hommes:* GENEROSUM *illum contemtoremque omnis potentiæ ſpiritum ejecit.* Il faut dire, que par une foibleſſe pitoyable il ſuccomba à un objet, que toutes les femmes & tous les enfans de Rome ſouffrirent ſans peine: & que la terreur qu'il en eut fut ſi violente, qu'elle le porta à ſortir de la vie par le plus grand de tous les crimes. CHAP. XIII. *Lib.* I. *Offic.*

Ces morts tranquiles & où il ne paroît aucune fureur comme celle de Socrate, pourroient paroître plus genereuſes. Mais toute cette tranquilité étoit pourtant bien peu de choſe, puiſqu'elle ne venoit que d'ignorance & d'aveugiement. Socrate ne

CHAP. XIII.

croyoit pas ſe devoir effrayer de la mort, parce, diſoit-il, qu'il ne ſavoit ſi c'étoit un bien ou un mal ; mais il faiſoit voir par là qu'il avoit bien peu de lumiere. Car n'eſt ce pas un malheur terrible de ne ſavoir pas en entrant dans un état éternel, s'il doit être heureux ou malheureux ? Et ne faut-il pas avoir une inſenſibilité monſtrueuſe pour n'être point touché de cette effroyable incertitude, & pour être capable, lorſque l'on eſt ſur le point d'en faire l'eſſai, de prendre encore plaiſir à diſcourir avec ſes amis, & à jouir de la vaine ſatisfaction que donnent les ſentimens d'affection & d'eſtime qu'ils nous font paroître. Voila neanmoins ce qui a occupé l'eſprit de Socrate dans le plus beau jour de ſa vie, au jugement des Philoſophes, qui eſt celui de ſa mort.

---

## CHAPITRE XIV.

*Foibleſſe de l'homme dans ſes vices, & dans ſes défauts. Nulle force qu'en Dieu.*

SI les vertus purement humaines ne ſont que foibleſſes, que doit-on juger des vices ? Quelle plus grande foibleſſe que celle d'un ambitieux ? Il néglige tous les biens réels & ſolides de la vie, il s'engage à mille dangers & à mille traverſes, parce qu'il ne peut ſouffrir qu'un autre ait ſur lui quelque vaine prééminence.

Quelle foibleſſe que de regarder, comme nous faiſons avec complaiſance, mille choſes ridicules, lors même que nous ſommes

perſuadés qu'elles le ſont ? Qui eſt-ce qui n'eſt pas convaincu, que c'eſt une baſſeſſe de ſe croire digne d'eſtime, parce qu'on eſt bien vêtu, qu'on eſt bien à cheval, qu'on eſt juſte à placer une balle, qu'on marche de bonne grace ? Cependant combien y en a-t-il peu qui ſoient au-deſſus de ces choſes-là, & qui ne ſoient pas flattés quand on les en loue ?

Peut-on s'imaginer une plus grande foibleſſe que celle qui fait trouver tant de goût dans les divertiſſemens du monde ? Car eſt-il poſſible de réduire une ame à un état plus bas, & plus indigne d'elle, que de lui interdire toute autre penſée pour ne l'occuper que du ſoin de conduire le corps qu'elle anime ſelon la cadence d'un inſtrument de muſique, ou de ſuivre des bêtes qui courent après d'autres bêtes ? Cependant c'eſt preſque là tout ce qui fait le divertiſſement des Princes & des Grans. Cette privation de toutes penſées raiſonnables, & cette application totale de l'ame à un objet groſſier, vain & inutile, eſt ce qui fait le plaiſir de tous les jeux. Moins l'homme agit en homme, plus il eſt content. Les actions, où la raiſon a beaucoup de part, le laſſent & l'incommodent, & ſa pente eſt de ſe réduire, autant qu'il peut, à la condition des bêtes.

L'homme fait ce qu'il peut pour ſe diſſimuler ſa propre foibleſſe ; mais quoi qu'il faſſe, il ne laiſſe pas de la ſentir, toute ſon application eſt à y chercher des remedes ; mais il ſe conduit avec ſi peu de lumiere dans cette recherche, qu'au lieu de la di-

CHAP. XIV.

minuer, il l'augmente. Le but des ambitieux & des voluptueux n'eſt en effet que de ſoutenir leur propre foibleſſe, par des appuis étrangers. Les ambitieux tachent de le faire par l'éclat & par l'autorité; les voluptueux par les plaiſirs. Les uns & les autres cherchent à ſatisfaire à leur indigence; mais ils y réuſſiſſent également mal, parce qu'ils ne font qu'augmenter leurs beſoins & leurs néceſſités, & leur foibleſſe par conſequent. Qu'eſt-ce qui diſtingue, dit ſaint Chryſoſtome, les Anges de nous, ſinon qu'ils ne ſont pas preſſés de beſoins comme nous? Ainſi ceux qui en ont moins, approchent plus de leur état, & ceux qui en ont plus en ſont les plus éloignés: *Celui qui a beſoin de beaucoup de choſes*, dit encore ce même Pere, *eſt eſclave de beaucoup de choſes, il eſt lui-même ſerviteur de ſes ſerviteurs, & il en dépend plus qu'ils ne dépendent de lui.* De ſorte que l'augmentation des biens & des honneurs de ce monde ne faiſant qu'augmenter les ſervitudes & les dépendances, nous réduit ainſi à une miſere plus effective.

*Chryſ. hom. 79. in Joan. p. 413.*

Ne cherchons donc point de force dans la nature de l'homme. De quelque côté que nous la regardions, nous n'y trouverons que foibleſſe & qu'impuiſſance. C'eſt en Dieu ſeul & dans ſa grace qu'il la faut chercher. C'eſt lui ſeul qui peut éclairer ſes tenebres, affermir ſa volonté, ſoutenir ſa vie temporelle autant de tems qu'il veut, & changer enfin les infirmités de ſon ame & de ſon corps en un état éternel de gloire & de force. Tout ce que nous avons dit

de la foiblesse de l'homme ne sert qu'à relever le pouvoir de cette grace qui le soutient. Car quelle force ne faut-il point qu'elle ait, pour rendre victorieuse d'elle-même & du démon, une créature si corrompue, si foible & si miserable; pour l'élever au-dessus de toutes choses, & pour lui faire surmonter le monde avec tout ce qu'il a de trompeur, d'attirant & de terrible: *Magnâ gratiâ opus est, ut cum omnibus amoribus, terroribus, erroribus suis vincatur hic mundus.* CHAP. XIV. *Aug de corrept. & grat. cap. 12. n. 35.*

## CHAPITRE XV.

*La foiblesse de l'homme paroît encore davantage, en quelque sorte, dans ceux qui sont à Dieu.*

MAIS, s'il est vrai que rien ne fait mieux voir la puissance de la grace, que la foiblesse de l'homme, on peut dire aussi, que rien ne découvre tant la foiblesse de l'homme que la grace même; & que les infirmités de la nature sont en quelque sortes plus visibles dans ceux que Dieu a le plus favorisés de ses graces. Il n'est pas si étrange que des gens environnés de tenebres, qui ne savent ce qu'ils sont, ni ce qu'ils font, & qui ne suivent que les impressions de leurs sens, ou les caprices de leur imagination, paroissent legers, inconstans & foibles dans leurs actions. Mais qui ne croiroit que ceux que Dieu a éclairés par de si pures lumieres, à qui il a dé-

CHAP. XV,

couvert la double fin & la double éternité de bonheur ou de misere qui les attend; qui ont l'esprit rempli de ces grans & effroyables objets, d'un enfer, des démons, des Anges, des Saints, d'un Dieu mort pour eux, qui ont preferé Dieu à toutes choses; qui ne croiroit, dis-je, qu'ils seroient incapables d'être touchés des bagatelles du monde? Cependant il n'en est pas ainsi. Leur cœur ne laisse pas d'être encore souvent très-sensible aux moindres choses. Une reception un peu froide, une parole incivile les ébranlent. Ils succombent quelquefois à des tentations très-legeres, au même-tems que Dieu leur fait la grace de surmonter les plus grandes. Ils se voient encore sujets à mille passions, à mille pensées, à mille mouvemens déraisonnables. Les niaiseries du monde les viennent troubler dans leurs meditations les plus serieuses. S'ils ne tombent pas tout-à-fait dans le précipice des crimes, ils sentent en eux-mêmes un poids & une pente qui les y porte; & ils sentent en même-tems qu'ils n'ont aucune force pour s'empêcher d'y tomber, & que si Dieu les abandonnoit à eux-mêmes, ils y seroient en un moment entraînés.

Ainsi ce sont ceux proprement qui voient leur pauvreté, & qui peuvent dire avec le Prophete: *Je suis un homme qui vois quelle est ma misere.* EGO *vir videns paupertatem meam.* Les gens du monde sont pauvres & foibles sans le savoir. Un malade ne sent bien la perte de ses forces, que quand il les veut éprouver. Ce n'est qu'en faisant effort

*Jerem. Thren. c. 3 v. 34.*

pour réſiſter à un torrent qui nous emporte, que l'on en connoît la violence. Il n'y a donc que les gens de bien qui puiſſent bien connoître leur foibleſſe, parce qu'il n'y a qu'eux qui s'efforcent de la ſurmonter. Et quoiqu'ils la ſurmontent en effet dans les choſes les plus importantes, c'eſt néanmoins avec tant d'imperfections & tant de défauts; & ils voient en même-tems tant d'autres choſes où ils ne la ſurmontent pas, qu'ils n'en ont que plus de ſujet d'être convaincus de leur miſère. CHAP. XV.

Ce ne ſont donc pas ſeulement les moins éclairés, & les plus imparfaits, & ceux à qui on donne le nom de foibles, qui doivent dire à Dieu, *Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je ſuis foible.* Ce ſont les plus forts & les plus parfaits, & ceux qui ont reçu de Dieu plus de graces & plus de lumiere. Car le propre effet de cette lumiere eſt de les penetrer davantage du ſentiment de leur baſſeſſe & de leur miſere, de leur faire reconnoître devant Dieu, qu'ils ne ſont que tenebres dans leur eſprit, que foibleſſe & inconſtance dans leur volonté; que leur vie n'eſt qu'une image qui paſſe & une vapeur qui ſe diſſipe. C'eſt cette lumiere qui leur fait crier à Dieu avec le Prophete: *Mon être n'eſt qu'un neant devant vous.* SUBSTANTIA *mea tanquam nihilum ante te*, & qui leur ôtant ainſi toute confiance en leurs propres forces, & les rendant vils & aneantis devant leurs propres yeux, les remplit en même-tems d'admiration de la puiſſance infinie de Dieu, & de l'abyſme incomprehenſible de ſa ſageſſe, & les portent ainſi à ſe *Pſ.* 6. 3. *Pſ.* 38. 6.

CHAP. XV.

jetter entre ſes bras par une humble confiance, en reconnoiſſant qu'il n'y a que lui qui les puiſſe ſoutenir parmi tant de langueurs & de foibleſſes; qui les puiſſe délivrer de tant de maux, qui les puiſſe rendre victorieux de tant d'ennemis; & enfin que c'eſt en lui ſeul qu'ils peuvent trouver la force, la ſanté, & la lumiere qu'ils ne trouvent point en eux-mêmes, ni dans toutes les autres créatures.

## SECOND TRAITÉ.

# DE LA SOUMISSION à la volonté de Dieu.

## PREMIERE PARTIE.

*Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.* Pſ. 142. v. 10.

Enſeignez-moi à faire votre volonté, parceque vous êtes mon Dieu.

---

## CHAPITRE PREMIER.

### *Que la vie payenne, c'eſt de ſuivre ſa propre volonté, & la vie chrétienne de ſuivre celle de Dieu.*

LA difference la plus generale que l'Ecriture mette entre les juſtes & les pecheurs, eſt que les uns marchent dans les voies de Dieu, & que les autres marchent dans leurs propres voies. C'eſt pourquoi elle renferme tous les deſordres auſquels les payens on été abandonnés par la juſtice de Dieu, dans ce ſeul mot qui les

CHAP. I.

comprend tous : *Dimisit omnes gentes ingredi vias suas.* IL A LAISSÉ toutes les nations *marcher dans leurs voies.* Et le Prophete au contraire renferme toutes les instructions que Jesus-Christ devoit donner au monde dans cette seule parole, Qu'il nous enseigneroit ses voies : *Et docebit nos vias suas.*

*Act.* 14. *v.* 15.

*Isaie* 2. *v.* 3.

Or pour savoir ce que c'est que marcher dans ses propres voies, il ne faut que considerer ce que dit S. Paul en un autre lieu, où parlant de l'état des hommes avant la foi, il dit qu'ils marchoient dans la vanité de leurs sens, & qu'ils suivoient les volontés de la chair & de leurs pensées : *Ambulantes in vanitate sensus sui, facientes voluntatem carnis & cogitationum.* Et pour savoir au-contraire ce que c'est que de marcher dans les voies de Dieu, il ne faut que considerer ce passage de saint Pierre, où parlant de ce que se doivent proposer les fidelles convertis, il dit qu'ils doivent se résoudre de passer tout le reste de leur vie à suivre la volonté de Dieu, & non les desirs des hommes : *ut jam non desideriis hominum, sed voluntati Dei quod reliquum est in carne, vivat temporis.* Ainsi suivre sa volonté propre, c'est marcher dans sa voie, & vivre en payen ; & suivre la volonté de Dieu, c'est marcher dans la voie de Dieu, & vivre en Chrétien.

*Ephes.* 4. 17. *Ibid.* 2. *v.* 3.

1. *Petr.* 4. *v.* 2.

C'est pourquoi le premier mouvement que la grace inspira à S. Paul parfaitement converti, fut de lui faire dire a Jesus Christ : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* DOMINE *quid vis me facere?* Et ce mou-

*Act.* 9. 6.

vement renferma un renoncement à toute sa vie passée, dans laquelle il n'avoit suivi que ses inclinations, une résolution ferme de suivre la volonté de Dieu dans le reste de toute sa vie, & un desir sincere de la connoître. De sorte qu'elle comprenoit en quelque maniere toutes les vertus que saint Paul a depuis pratiquées, comme la semence & la racine contiennent les fruits que l'arbre doit produire en son tems. CHAP. I.

Or ce que l'Esprit de Dieu fit dire à saint Paul, doit être dit par chaque Chrétien, & il n'y en a aucun qui ne soit obligé d'imiter l'Apôtre, en disant à Dieu : *Seigneur, que vous plaît-il que je fasse?* Il ne suffit pas de le dire, au commencement de sa conversion ; il faut même renouveller sans cesse cette protestation dans la suite de sa vie, parceque la volonté propre qui n'est pas morte en nous, tâche toujours de reprendre son empire, & de bannir le regne de celle de Dieu.

Il faut toujours desirer de connoître la volonté de Dieu, parceque notre ignorance nous la cache à tout moment. Il faut toujours desirer de la suivre, parceque notre concupiscence ne cesse point de nous en éloigner pour nous porter à ce qu'elle aime. Mais afin que ce desir & cette protestation de vouloir obéir à Dieu, ne soient pas steriles, & ne demeurent pas dans une simple idée sans effet, il est utile de mediter serieusement ce que c'est que de suivre la volonté de Dieu, & de quelle sorte il faut pratiquer ce devoir essentiel de la vie chrétienne dans toutes les rencontres de la vie.

Et pour cela il faut premierement savoir ce que c'est que la volonté de Dieu, que nous voulons suivre.

## Chapitre II.

*Deux manieres de considerer la volonté de Dieu. Comme regle de nos actions ; comme cause de tous les évenemens. Explication de la premiere maniere. On posséde quelquefois la charité sans le savoir, & l'on ne l'a pas quand on le croit.*

L'Ecriture sainte, & la doctrine de l'Eglise nous obligent de regarder la volonté de Dieu en deux manieres. Premierement, comme la regle de nos devoirs, qui nous prescrit ce que nous devons faire, qui nous montre les dispositions où nous devons être ; qui nous découvre ce que nous devons desirer, ce que nous devons fuir, où nous devons tendre, qui condamne tout le mal, & commande tout le bien. Secondement, comme la cause de tout ce qui se fait dans le monde, à l'exception du peché; qui produit efficacement tout ce qui est bon ; & ne permet le mal que pour en tirer du bien.

Selon la premiere maniere, l'Ecriture lui donne divers noms qui ne marquent tous que la même chose. C'est cette *loi éternelle* dont parle si souvent saint Augustin, qui défend de troubler l'ordre de la nature, qui commande de le conserver, & qui plaçant l'homme entre Dieu & les creatures corpo-

relles & inanimées, qui lui défend d'attacher son amour à aucune autre chose qu'au souverain Etre ; puisqu'il ne le peut faire sans sortir de son ordre, & sans s'abaisser au-dessous des choses qui lui sont inférieures ou inégales. C'est cette *justice divine* qui brille dans nos esprits, comme dit le même saint Augustin, qui nous rend aimable tout ce qui y est conforme, quand même nous n'y trouverions rien d'ailleurs qui attirât notre amour. Ce n'est qu'en aimant & en suivant cette justice, que les hommes sont justes ; & qu'en s'en éloignant, qu'ils sont injustes & pecheurs. CHAP. II.

Ce sont ces *jugemens* & ces *justifications* dont David parle si souvent, c'est-à-dire les regles & les ordonnances justes & saintes qui instruisent l'homme de ce qu'il doit faire, & qui sont écrites dans Dieu même, parcequ'elles ne sont autre chose que sa volonté toute juste & toute équitable. C'est cette *sagesse* dont parle le Sage dans tous ses livres, qu'il faut sans cesse désirer, qu'il faut chercher *comme l'argent*, qui nous sert de guide dans notre chemin, & qui habite en Dieu & avec Dieu. *Omnis sapientia à Domino Deo est, & cum illo fuit semper, & est ante ævum.* *Eccli.* I. *v.* 1.

Ce sont ces *préceptes* que l'Ecriture appelle éternels, & qu'elle nous commande d'avoir toujours devant les yeux, & de conserver dans notre cœur ; qui doivent marcher avec nous ; qui ne nous doivent point quitter dans le sommeil même, & qui doivent être le premier objet de nos pensées à notre réveil. *Liga ea in corde tuo jugiter, cùm ambu-* *Prov.* 6. *v.* 21. & 22.

CHAP. II.

*laveris, gradiantur tecum, cùm dormieris custodiant te, & evigilans loquere cum eis.*

Prov. 6. 23. C'est cette lumiere qui fait que nous sommes *enfans de lumiere*; & qui fait que les uns marchent dans les tenebres, & les autres dans la lumiere, selon qu'ils l'abandonnent, ou qu'ils la suivent. *Quia mandatum lucerna est, & lex lux.*

C'est cette *verité*, selon laquelle il est dit des justes, qu'ils *marchent dans la verité*, qu'ils *sont dans la verité*; & qu'ils *font la verité*. Enfin c'est Dieu même, puisque tous ces noms ne signifient que la volonté de Dieu, & que la volonté de Dieu est Dieu même.

Cette justice, cette loi, cette verité divine nous est manifestée par l'Ecriture sainte, & principalement par l'Evangile. Et

Rom. 1. 17. c'est un des sens de ce verset de saint Paul: *La justice de Dieu nous y est revelée, la justice qui vient de la foi, & se perfectionne dans la foi.* JUSTITIA enim Dei in eo revelatur ex fide in fidem. Mais la revelation exterieure ne sert de rien, si Dieu n'éclaire interieurement nos esprits, s'il ne luit en eux comme verité & comme lumiere, & s'il ne leur découvre la beauté de sa justice. Et c'est pourquoi il est dit, *qu'il y a une veritable*

Jean. 1. 9. *lumiere qui éclaire tout homme qui vient au monde*: ERAT *lux vera quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum.* C'est-à-dire, que les hommes ne sont eclairés qu'autant qu'il plaît à cette lumiere divine & increée de luire dans leurs esprits.

C'est en suivant cette justice, en s'y conformant, en l'aimant, & en la desirant;

que

que les hommes juſtes croiſſent en juſtice. C'eſt en s'en éloignant qu'ils ſont injuſtes, méchans, corrompus, déreglés, parceque cette juſtice eſt l'ordre eſſenciel, la vertu eſſencielle, la ſainteté eſſencielle. Et comme cette juſtice eſt Dieu même, il eſt clair que l'amour de cette juſtice eſt l'amour de Dieu; que c'eſt la même choſe que la charité; & qu'agir par l'amour de la juſtice, c'eſt agir par charité, & par principe d'amour de Dieu. CHAP. II.

Et par là on peut voir qu'on poſſede quelquefois la charité, & qu'on agit par principe de charité ſans le ſavoir; & qu'on eſt quelquefois ſans charité, & que l'on agit ſans charité, quand on croit en être vivement touché. Car il y a des perſonnes qui ne ſentant point de devotion ſenſible envers l'humanité de J. C. en liſant quelquefois ſa Paſſion ſans attendriſſement & ſans ferveur, s'imaginent qu'elles n'aiment pas Jeſus-Chriſt, parce que leur amour n'eſt pas accompagné de cette devotion ſenſible. Mais ſi ces perſonnes ont une grande horreur de l'injuſtice & du peché, ſi elles aiment la juſtice & la loi de Dieu, ſi elles la trouvent juſte & ſainte, ſi elles y obéiſſent avec amour, & qu'elles ne vouluſſent pas même pecher, quand Dieu leur promettroit l'impunité, elles aiment veritablement Jeſus Chriſt comme Dieu, parcequ'il eſt cette juſtice, cette ſageſſe, cette loi éternelle qu'elles aiment. Il y en a au contraire qui reſſentent quelquefois des mouvemens ſenſibles pour Jeſus-Chriſt, qui verſent des larmes en liſant ce qu'il a ſouffert pour nous, & qui néanmoins n'ont aucun veritable

amour pour Dieu, parcequ'ils n'aiment point *la justice & le jugement*, comme parle l'Ecriture, qu'ils ne sont point penetrés d'un certain sentiment qui fait trouver la loi de Dieu toute aimable, & toute juste, & qui nous y soumet avec amour.

---

## Chapitre III.

*Combien David étoit touché de l'amour de la loi de Dieu. Excellence du Pseaume :* Beati immaculati.

C'Est de l'amour de la loi de Dieu que David étoit vivement touché lorsqu'il s'écrie dans ses Pseaumes : La loi de Dieu est toute pure, elle attire les ames par sa
*Ps. 18. 8.* beauté : *Lex Domini immaculata convertens animas.* Les ordonnances de Dieu sont fidelles, on n'est jamais trompé en les suivant. Elles donnent la sagesse, non aux orgueilleux qui y résistent, mais aux humbles
*Ibid.* qui s'y soumettent : *Testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis.* Les justices, c'est-a-dire, les volontés toutes justes du Seigneur sont la droiture même, & elles
*ibid. v. 9.* comblent les ames de joie : *Justitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* Ses commandemens sont pleins de lumiere, & ils éclairent les
*ibid.* yeux de l'ame : *Præceptum Domini lucidum, illuminans oculos.* La crainte du Seigneur est sainte, elle ne passe pas comme celle des hommes, elle demeure éternellement : *Ti-*
*ib. v. 10.* *mor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi.* Les jugemens de Dieu sont la verité

même, & ils ſont juſtes par eux-mêmes : *Judicia Domini vera, juſtificata in ſemetipſa.* Ils ſont plus deſirables que toutes les richeſſes du monde, & plus doux que le miel le plus délicieux : *Deſiderabilia ſuper aurum & lapidem pretioſum multum, & dulciora ſuper mel & favum.* Toutes ces expreſſions viennent d'une ame tranſportée de la beauté de la loi de Dieu, de ſa juſtice, de ſa droiture, de ſa douceur, & qui s'efforce d'exprimer les mouvemens qu'elle reſſent, & que Dieu forme en elle, au même-tems qu'il fait briller cette loi divine dans ſon eſprit. CHAP. III. *ib. v.* 10. *ib. v.* 11.

Auſſi l'Egliſe eſt ſi perſuadée que cet amour de la loi de Dieu, eſt le fondement de la pieté chrétienne, que c'eſt en quoi conſiſte la vraie charité, & que la méditation de cette loi doit être notre entretien continuel, qu'au-lieu qu'elle partage en des jours differens les autres inſtructions de l'Ecriture & les autres Pſeaumes, & qu'elle ne nous oblige pas de nous y appliquer chaque jour ; elle nous donne pour notre nourriture de tous les jours, ce Pſeaume * admirable où David demande à Dieu par tant d'expreſſions differentes la connoiſſance & l'amour de ſa loi. Et cela, afin qu'en le recitant à toutes les heures de jour, ce nous ſoit un avertiſſement continuel de ne perdre point de vûe cette divine lumiere, qui nous peut ſeule conduire dans les tenebres de cette vie, & ſans laquelle nous ſommes toujours dans l'égarement. * *Le Pſ.* 118.

Tout ce que contient ce Pſeaume, ſe reduit à cette priere de ſaint Paul : *Domine,*

CHAP. III.

*quid me vis facere?* ou à ce verset d'un autre Pseaume : *Doce me facere voluntatem tuam, quia Deus meus es tu.* APPRENEZ-moi à faire votre volonté, parceque vous êtes mon Dieu. Tous les versets de ce Pseaume merveilleux ne disent que la même chose, quoiqu'en une infinité de manieres differentes. Par exemple, quand le Prophete dit dès le commencement : *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini;* HEUREUX *ceux qui se conservent sans tache dans la voie, qui marchent dans la loi du Seigneur.* Il témoigne a Dieu qu'il admire le bonheur de ceux qui observent sa loi, & par-là il fait voir le desir qu'il a de leur être semblable. Or ce desir exposé aux yeux de Dieu, est une priere par laquelle on lui demande qu'il nous fasse la grace de connoître cette loi, & qu'il nous donne la force de l'accomplir. Quand il dit de même que ceux qui commettent des crimes, ne marchent point dans les voies de Dieu : *Non enim qui operantur iniquitatem, in vis eius ambulaverunt;* c'est comme s'il jettoit un regard d'indignation contre la vie des personnes déreglées, & un regard d'amour, & d'une sainte jalousie vers la vie des gens-de-bien : & ce double regard enfermant l'amour de la justice, & la haine de l'injustice, est une double priere par laquelle il demande à Dieu la connoissance & l'amour de sa loi. Il me seroit aisé de parcourir ainsi tous les autres versets, pour montrer qu'ils se rapportent tous au même but.

*Ps.* 142. *v.* 10.

*Ps.* 118. *v.* 1.

*ib. v.* 3.

## CHAPITRE IV.

*Reflexion sur la priere de saint Paul : Seigneur*, que voulez-vous que je fasse ? 1. *Qu'il faut demander à Dieu de connoître ses propres devoirs. Comment la connoissance des devoirs d'autrui nous peut devenir propre.*

LA répetition si frequente que l'Eglise fait de la même priere, par laquelle on demande de connoître la volonté de Dieu, fait voir qu'il n'y en a point de plus importante. C'est pourquoi il est bon d'en bien penetrer le sens, & de savoir à quoi elle s'étend ; & c'est ce que nous pouvons apprendre de la maniere dont saint Paul l'a exprimée, en disant : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* DOMINE, *quid me vis facere ?* On y doit remarquer, 1. qu'il ne demande pas seulement à Dieu en géneral ce qu'il faut faire ; c'est ce qu'un Cnrétien est obligé de faire ; mais qu'il lui demande ce qu'il devoit faire en particulier. Il ne desire pas seulement d'être instruit des devoirs communs, mais aussi de ses devoirs particuliers. Car il y a des loix de Dieu qui sont en quelque sorte generales, parcequ'elles doivent être observées par tout le monde, & il y en a de particulieres qui dépendent de nos differentes dispositions. Chacun a son don de Dieu, & il faut prendre garde de ne pas vouloir le servir dans le don d'un autre. Dieu ne demande pas les mêmes cho-

CHAP. IV.

ſes à tous. Ce qui eſt vertu a l'un, peut être un vice à un autre. Nous avons en quelque ſorte chacun notre voie differente pour aller à Dieu, & il lui faut demander qu'il nous faſſe connoître, non-ſeulement la voie commune, mais auſſi cette voie qui nous eſt propre. *Domine, quid me vis facere?*

Ainſi ces paroles priſes en ce ſens peuvent ſervir à nous préſerver d'une illuſion ordinaire aux perſonnes de pieté, qui eſt de méditer peu ſur leurs propres obligations, & de s'appliquer beaucoup a celles des autres. Il y en a qui ſavent fort bien ce que doivent faire les Rois, les Grans, les maîtres & les ſerviteurs, les Confeſſeurs, les penitens, les riches, les pauvres, & qui ne ſavent pas ce qu'ils doivent faire eux-mêmes. Ils appliquent tout aux autres, & rien à eux. Ils ſont pleins de diſcours d'édification pour l'inſtruction d'autrui, & ils ſont pauvres & ſteriles pour eux-mêmes. C'eſt qu'ils ne demandent pas à Dieu ſincerement qu'il leur faſſe connoître ce qu'il veut qu'ils faſſent. Car une des premieres lumieres que Dieu leur donneroit, ce ſeroit qu'il veut qu'ils s'appliquent beaucoup à eux, & peu aux autres : *Quæ præcepit tibi Deus, cogita illa ſemper* : PENSEZ *toujours à ce que Dieu vous commande*, dit le Sage. Il ne nous reſte donc point de tems pour penſer a ce qu'il commande aux autres, à moins qu'il ne nous commande lui-même d'y penſer, & que ces penſées mêmes ne faſſent une partie de nos devoirs, & ne nous ſervent à nous en acquitter plus fidellement. Car il n'eſt pas abſolument mauvais de méditer ſur les

*Zach. 3. 22.*

obligations des differentes conditions ; mais il n'en faut pas demeurer là, & il faut s'appliquer à soi même ce que l'on aura découvert des devoirs des autres. CHAP. IV.

Pourvu que l'on ait cette vûe, il n'y a presque point de réflexion sur les devoirs d'autrui qui nous soit interdite : car il n'y a presque point de connoissance qui se rapporte tellement aux autres, qu'elle ne produise en nous quelque devoir & quelque obligation particuliere, & que l'on ne pût reduire en pratique pour sa propre édification, si l'on avoit le même soin de tirer du profit des richesses spirituelles qui passent par notre esprit, que les avares en ont de profiter des richesses temporelles qui leur passent par les mains.

Nous connoissons, par exemple, les dangers de l'état des Grans, la multitude des devoirs dont ils sont chargés, les difficultés qu'ils ont à s'en acquiter. Remercions Dieu de ne nous avoir pas fait naître Grans ; prions pour ceux qui le sont ; rendons graces à Dieu pour ceux qui s'acquitent de leurs devoirs ; admirons leur vertu ; édifions-nous de leur exemple ; humilions-nous en nous comparant à eux. Nous connoissons la difficulté de la vie des Prêtres : Que cette pensée é eigne en nous tout desir d'un état si haut & si dangereux ; qu'elle nous porte à demander a Dieu qu'il donne des Pretres saints a son Eglise, & qu'il sanctifie ceux qui le sont. Nous avons quelque lumiere pour reconnoître le relâchement de plusieurs Monasteres ? Que cela nous porte à en gemir devant Dieu, & à entrer dans

des sentimens de crainte ; puisque ce sont autant de marques de la colere de Dieu sur l'Eglise, dont nous devons craindre de ressentir les effets, si nous n'avons soin de les prévenir par l'humiliation & la penitence. Ainsi nous saurons pour nous-mêmes tout ce que nous saurons pour les autres : & ces connoissances au-lieu de nous tirer hors de nous, serviront au-contraire à nous y rappeller.

## CHAPITRE V.

*2. Reflexion. Qu'il faut demander des lumieres de pratique ; & regler encore plus les mouvemens interieurs, que les actions exterieures. 3. Reflexion. Qu'il faut demander à connoître la volonté de Dieu toute entiere.*

LA seconde réflexion qu'on peut faire sur ces paroles de saint Paul, est qu'en demandant a Dieu ce qu'il vouloit qu'il fit, il ne lui demande pas des lumieres speculatives qui lui eussent été inutiles pour sa conduite, mais il lui demande celles qui lui étoient necessaires pour agir. *Domine, quid me vis facere?* Et cela nous apprend que les lumieres qu'il nous est permis de rechercher, & de demander a Dieu, sont celles d'actions. Ce sont celles qui nous sont necessaires pour conduire nos pas. *Votre parole est une lampe qui éclaire mes piés, & une lumiere qui me fait voir les sentiers où je dois marcher.* LUCERNA *pedibus meis verbum tuum, & lumen semitis meis.* Nous ne devons pas de-

Ps. 118. 10. 5.

mander à Dieu de voir bien loin autour de nous, il suffit de voir où il faut mettre nos piés, & que Dieu nous découvre sa volonté à mesure qu'il est besoin de l'executer. CHAP. V.

Plus nous étendons notre vûe, moins nous voyons clair dans le chemin où nous marchons. Et c'est pourquoi le Sage nous avertit que la vraie finesse est de bien connoître, non la voie des autres, mais sa voie propre. *Sapientia calidi est intelligere viam suam*, & que *le fin* est toujours occupé du soin de considerer où il placera ses pas : *Astutus considerat gressus suos.* Prov. 14. 8. *ibid.* v. 15.

Mais cette voie que l'on doit connoître, ces pas que l'on doit conduire, ne marquent pas seulement les actions exterieures qu'il faut regler selon la loi de Dieu ; mais aussi les mouvemens interieurs de notre ame. Car le cœur a ses pas, & sa voie ; & tout cela n'est autre chose que ses affections, c'est-à-dire, ses desirs, ses craintes, ses esperances, qu'il doit tâcher de rendre conformes à la loi de Dieu, en n'aimant rien que ce qu'elle approuve, & en rejettant tout ce qu'elle condanne.

Enfin saint Paul demande generalement à Dieu qu'il lui fasse connoître sa volonté : *Domine, quid me vis facere ?* Il n'excepte rien. Il presente à Dieu un cœur préparé à l'execution de tous ses ordres. Et il nous apprend par-là que lorsqu'on demande à Dieu de connoître sa volonté, il faut avoir un desir sincere de la connoître toute entiere, & qu'il ne faut pas avoir dans le cœur des réserves volontaires, par lesquelles nous souhaitions de ne la pas connoître en quel-

CHAP. V.

que point, de peur de nous croire obligés de l'accomplir. Car un des plus grans & des plus ordinaires défauts des hommes, c'est de ne vouloir pas connoître la volonté de Dieu, lors même qu'il semble qu'ils lui demandent avec plus d'ardeur la grace de la connoître. Nous avons presque tous de certains défauts auxquels nous ne voulons pas toucher, & que nous cachons autant qu'il nous est possible à Dieu & a nous-mêmes. Et c'est pourquoi saint Paul ne souhaite pas seulement aux Colossiens qu'ils connoissent la volonté de Dieu; mais il leur souhaite encore qu'ils soient remplis de cette connoissance: *ut impleamini agnitione voluntatis eius*; c'est-à-dire, qu'il n'y ait point de replis secrets dans leur esprit, & dans leur cœur où cette divine lumiere ne penetre, & qu'ils n'ayent point d'attaches volontaires qui empêchent que Dieu ne les remplisse de sa lumiere & de sa grace.

*Coloss.* 1. 9.

Mais il y a bien des gens, ou qui ne font point cette priere, ou que ne la font pas comme il faut. Car combien en voit-on qui font des heures entieres de méditation par jour, & qui néanmoins ne pensent jamais à des défauts que tout le monde connoît en eux, & qu'ils ignorent seuls toute leur vie? C'est qu'ils les ont mis d'abord en réserve. Ils exposent à Dieu tout le reste de leur cœur: mais pour ce repli où ils ont mis ces imperfections qu'ils cherissent, ils se donnent bien de garde de le découvrir. Cependant ils font des protestations générales qu'ils ne desirent rien tant que de connoître la volonté de Dieu. Ils recitent tous les jours ce Pseaume

qui ne contient que cette unique priere, & il leur ſemble qu'ils le font de tout leur cœur. CHAP. V.

Mais c'eſt qu'outre ce cœur qui prononce ces prieres, ils en ont encore un autre qui les déſavoue. Ils en ont un pour Dieu, & un pour eux-mêmes. Ils en ont un qui deſire d'obéir à Dieu dans quelques actions qui ne leur ſont pas fort penibles, & ils en ont un autre, qui voulant demeurer attaché à certaines choſes, ne veut pas connoître qu'elles ſoient mauvaiſes. Et ainſi ils ſont du nombre de ceux que le Sage menace par ces paroles : *Væ duplici corde*, MALHEUR *à ceux qui ont un cœur double ;* & dont il dit qu'ils ne réuſſiront pas, parcequ'ils marchent par une double voie. *Cor ingrediens duabus viis, non habebit ſucceſſus.* LE *cœur qui marche par deux voies ne reuſſira point.* *Eccli.* 2. 14. *ibid.* 3. 28.

C'eſt ce qui nous fait voir qu'il ne ſuffit pas de demander à Dieu la connoiſſance de ſa volonté ; ſi l'on ne lui demande encore ce cœur ſimple qui n'ait point d'autre deſir que de l'accomplir. C'eſt pourquoi le Prophete n'appelle pas heureux ſimplement ceux qui témoignent à Dieu de vouloir connoître ſa loi ; mais ceux qui la ſondent juſques dans le fond, & qui la cherchent de tout leur cœur, *Beati qui ſcrutantur teſtimonia ejus, in toto corde exquirunt eum :* qui ne ſe bornent point dans le deſir de ſervir Dieu, & qui lui peuvent dire avec le même Prophete : *Je vous ai cherché de toute l'etendue de mon cœur, ne me rejettez pas de la voie de vos preceptes.* IN *toto corde meo exquiſivi te, ne repellas me à mandatis tuis.* Ce ſont ces juſtes que leur ſimplicité conduit dans le *Pſ.* 118. 2. *ib. v.* 10.

droit chemin : *Simplicitas justorum dirigit eos*, parceque Dieu ne manque jamais d'éclairer ceux qui n'ont point d'autre desir que de le suivre. Prov. 11. 3.

## Chapitre VI.

*Qu'il n'y a point d'exercice du matin plus naturel que de demander à Dieu qu'il nous fasse connoître, & suivre sa volonté, & de regler par avance ses actions, parce que l'on en connoîtra. Que l'attention à cette volonté est le vrai exercice de la presence de Dieu.*

PLusieurs personnes demandent des exercices de pieté pour le matin, & plusieurs personnes en prescrivent, chacun suivant en cela ses lumieres & les mouvemens de sa pieté. Mais il semble qu'il n'y en ait point de plus naturel ni de plus utile que de s'offrir a Dieu, comme S. Paul, pour accomplir sa volonté pendant le jour ; de lui demander la grace de la connoitre ; de prévoir ses actions ; de les regler suivant les lumieres qu'il nous donne, & de le prier de nous donner la force d'accomplir ce qu'ils nous fait connoître de sa volonté. Car il ne se faut pas contenter de demander a Dieu en général qu'il nous éclaire sur nos devoirs, il se faut consulter sur chaque action particuliere, & non seulement sur l'exterieur des actions, mais aussi sur les dispositions interieures, afin de tacher dans la suite du jour de les pratiquer avec cet esprit, & dans

dans ces dispositions. C'est en cette manière que l'on observeroit cet avis du Sage, de s'entretenir avec les préceptes de Dieu dès son réveil : *Et evigilans loquere cum eis.* CHAP. VI. *Prov. 6. 22.*

C'est proprement là l'idée que saint Augustin avoit de la veritable pieté. Et c'est pourquoi nous voulant former celle d'un sage, c'est-à-dire, d'un vrai Chrétien, il le représente par ces paroles: *Concevons*, dit-il, *dans nôtre esprit un homme sage, dont l'esprit est éclairé par la verité éternelle & immuable*, QUI LA CONSULTE SUR TOUTES SES ACTIONS, ET QUI N'EN FAIT AUCUNE QU'IL NE VOIE DANS CETTE VERITE' QU'IL LA DOIT FAIRE, *afin qu'en lui obéissant, & s'y soumettant, il agisse justement.* Mais il ne faut pas s'imaginer que ceux qui ne sont pas sages, c'est-à-dire, ceux qui ne sont pas dans ce dégré de perfection, soient dispensés par là de consulter cette loi ; ils y sont aussi obligés que les plus sages : & ce qui fait même qu'ils ne le sont pas, est qu'ils ne la consultent point, & qu'ainsi il est impossible qu'ils agissent bien, puisque bien agir n'est autre chose qu'aimer cette loi, s'y soumettre & la suivre dans ses actions. *lib. 3. de Trin. c. 3. n. 8.*

Mais il ne faut pas se contenter de consulter seulement la loi de Dieu & sa justice au commencement du jour, il faut autant qu'il est possible, ne la point perdre de vûe : & sur-tout dans toutes les nouvelles actions qui n'entrent pas dans l'ordre que l'on s'est prescrit, il est necessaire de jetter un regard vers Dieu pour lui demander ce qu'il

CHAP. VI.

veut que nous fassions, & pour consulter sa loi sur la conduite qu'il nous oblige d'y garder. C'est pourquoi, il semble qu'on ne se puisse former une meilleure idée de la vie & de la pieté chrétienne, qu'en la considerant comme une vie d'attention continuelle à ce que Dieu demande de nous dans chaque état & dans chaque action, & exterieure & interieure, & que c'est cette disposition que le Prophete exprime, lorsqu'il dit : *Je regardois le Seigneur, & l'avois toujours present devant mes yeux.* PROVIDEBAM *Dominum in conspectu meo semper.* Car ce regard vers Dieu, est le regard d'un esclave vers son maître, & d'un fils vers son pere, qui enferme un desir sincere de connoître tous ses ordres, & une préparation de cœur à les suivre. C'est proprement cet exercice, que l'on peut appeller, *l'exercice de la présence de Dieu*, si recommandé dans les livres de dévotion. Enfin, c'est ce que Dieu même recommanda à Abraham en lui ordonnant de marcher en sa présence : *Ambula coram me, & esto perfectus.* Car marcher devant Dieu, & avoir Dieu present, c'est consulter continuellement sa loi, & se conduire par sa lumiere ; cette lumiere & cette loi n'étant qu'une même chose.

Ps. 15. 8.

Genes. 17. 1.

## CHAPITRE VII.

*Qu'il faut toujours regler les actions exterieures, quoique l'on soit troublé au-dedans. Que cette conduite est la source de l'égalité d'esprit. Qu'un homme de bien n'a point d'humeur. Exemple de ce caractere dans feu Monseigneur l'Evêque d'Alet.*

IL y a cette difference entre les actions exterieures & les interieures, que l'on connoît beaucoup mieux si les actions exterieures sont conformes ou contraires à la loi de Dieu, que l'on ne le fait des interieures, qui sont couvertes souvent par les nuages, que la concupiscence y répand; en sorte que nous ne saurions assûrer si nous avons le fond du cœur dans l'état où Dieu veut que nous l'ayons. Mais comme nous ne saurions sortir de cette obscurité, il ne faut pas laisser de regler l'exterieur, parce que la reformation de notre conduite exterieure est un moyen pour parvenir à la reformation interieure de l'ame. C'est pourquoi si l'on n'a pas encore les sentimens que l'on doit, il ne faut pas laisser de faire ce que l'on doit. Si l'on sent des mouvemens d'orgueil au-dedans, il faut d'autant plus tacher d'agir humblement au-dehors. De même, quand on se sent le cœur aigri contre quelqu'un, la volonté de Dieu est, que l'on n'ait aucun égard à ce sentiment, & que l'on agisse envers lui comme si l'on avoit le cœur plein d'a-

CHAP. VII.

mour & de tendresse. Et cette conduite n'est nullement une hypocrisie, puisqu'elle est reglée sur la verité, & que si les mouvemens qui occupent la surface de l'ame n'y sont pas conformes, elle est pourtant ordonnée par cette partie de l'ame qui domine & qui commande aux membres exterieurs.

C'est-là l'unique moyen de parvenir à une pieté constante & uniforme qui suive Dieu uniquement, sans consulter ses sentimens, ses humeurs & ses inclinations ; & qui ne fasse paroître au dehors que l'humeur & les sentimens conformes à l'action que l'on fait. Si c'est une occasion où il soit à propos d'être gai, il faut témoigner de la gaieté. S'il est besoin d'être triste, il faut faire paroître de la tristesse. Il y a des rencontres où il faut témoigner de la tendresse, de la confiance, de la cordialité, de la compassion ; & il faut tâcher d'en exciter en soi les mouvemens, selon que la raison reglée par la volonté de Dieu, nous dicte qu'il est juste & utile de les avoir. Que s'il ne nous est pas possible de les ressentir vivement, il faut au-moins qu'ils soient comme imprimés dans notre exterieur : & par ce moyen il faut esperer que Dieu nous fera la grace de regler nos mouvemens interieurs, comme nous aurons reglé les exterieurs pour l'amour de lui.

C'est ce que pratiquent dans le monde les habiles Courtisans. Ils n'ont point d'humeur propre, parce qu'ils empruntent leurs passions des personnes à qui ils veulent plaire. Leur interêt fait cette joie superficielle,

cette triſteſſe apparente, ce bon viſage, cette complaiſance qui paroît au-dehors. La vraie pieté imite, à peu près, cette conduite, excepté qu'elle en change le principe & la fin, & qu'au lieu de l'interêt qui regle celle des gens du monde, elle prend la loi de Dieu pour ſa regle, dans laquelle elle voit & la maniere de traiter avec chaque perſonne, & la diſpoſition interieure avec laquelle on le doit faire. Si elle la ſent, elle la ſuit. Si elle ne la ſent pas, elle l'excite autant qu'elle peut, & elle l'imprime au-moins dans ſes actions exterieures, afin de ſe l'imprimer peu à peu dans le cœur. CHAP. VII.

Deux perſonnes très-judicieuſes qui ont fort étudié un grand Prelat * qui a été la gloire de l'Egliſe de France, diſoient de lui, qu'il avoit pluſieurs viſages, ſelon les diverſes actions auſquelles il s'appliquoit. Qu'il en avoit un à l'autel & dans l'Egliſe, qui marquoit un recueillement profond; qu'il en avoit un autre dans la converſation, qui témoignoit de la gaieté; un autre ſerieux & grave dans les choſes où il devoit faire paroître de l'autorité; un autre doux & compatiſſant quand l'occaſion le demandoit. Et c'eſt-là proprement cette égalité d'eſprit, & cette ſuppreſſion de toute humeur, que la vûe de la volonté de Dieu doit produire en nous.

* *M. Nicolas Pavillon Ev. d'Alet, mort le 8. Dec. 1677.*

Mais outre les autres avantages de cette pratique de ſupprimer ainſi toutes ſes inclinations, d'en applanir les inégalités, & de ne faire paroître dans chaque action que les mouvemens que la raiſon nous inſpire,

CHAP. VII.

elle a encore celui de renfermer la plus grande, la plus utile & la plus continuelle mortification que l'on puisse pratiquer. Elle est secrette, & personne ne s'en apperçoit. Elle est continuelle, parce que nos inclinations se mêlent par-tout, & nous détournent sans cesse de l'ordre de Dieu, soit en compagnie, soit en solitude. Elle ne donne sujet de plainte à personne. Les domestiques ne s'y interessent point. Les medecins spirituels & corporels ne nous l'interdisent jamais. Elle donne même lieu de couvrir la mortification spirituelle sous des soulagemens corporels, lorsque la raison nous ordonne de nous y soumettre ; & elle en retranche certaines façons qui servent souvent à se conserver la gloire de la mortification, lorsque l'on cesse de la pratiquer.

---

## CHAPITRE VIII.

*Actions de vertu que la vûe de la volonté de Dieu nous découvre. Ordre des actions : Qu'il n'y faut pas être attaché. Obéissance religieuse facilite la vie chrétienne.*

IL n'y a rien aussi qui nous découvre plus d'actions de vertu à exercer, que cette attention continuelle à la loi de Dieu, parce qu'il n'y a rien qui nous les cache davantage, que de s'abandonner à ses inclinations. C'est cette attention qui nous apprend a contribuer autant que l'on peut chrétiennement au divertissement des au-

tres dans la converſation, à s'inſinuer dans leur eſprit par une complaiſance ſans affectation, à les ſouffrir dans leurs importunités, à les avertir de certains défauts par des manieres douces & proportionnées à leur humeur, à éviter de les choquer inutilement, à ſe taire lorſqu'il eſt à propos, à parler quand il le faut, & à ſatisfaire ainſi à un très-grand nombre de petits devoirs qui échappent à ceux qui agiſſent par humeur. C'eſt un des ſens de cette parole du Sage: *Qui autem inquirunt Dominum animadvertunt omnia.* CEUX *qui cherchent Dieu prennent garde à tout.* CHAP. VIII. *Prov. 29. 5.*

C'eſt cette attention à la volonté de Dieu qui nous maintient dans une vie reglée, égale & uniforme, & qui nous fait pratiquer avec fidelité les mêmes exercices dans les mêmes tems. Car ſi nous avons pour but de ſuivre Dieu, nous jugerons avec raiſon, que nous nous rendrons plus conformes à ſa volonté en ſuivant un ordre établi dans les choſes indifferentes, qu'en le quittant par inclination & par fantaiſie. Moins nous avons de part aux choſes, & plus nous avons ſujet de croire, que c'eſt Dieu que nous ſuivons en les faiſant. Et celles qui ſont d'elles-mêmes égales & indifferentes, deviennent inégales & differentes, lorſque l'on y ajoûte cette raiſon d'uniformité dans les mêmes exercices.

Mais ſi l'amour de la volonté de Dieu nous fait préferer dans les choſes indifferentes l'ordre & l'égalité au deſordre & à l'inegalité, il retranche auſſi toute attache

CHAP. VIII.

de la pratique de ces exercices, & il nous rend flexibles à les changer quand Dieu le veut ; parce que ne desirant que d'obéir à Dieu, il est également content quand il trouve également moyen de pratiquer cette obéissance. C'est pourquoi quelque regle que l'on se soit prescrite dans les choses indifferentes ; il faut être prêt de la changer dans les occasions où Dieu nous fait connoître qu'il demande autre chose de nous. C'est par cette flexibilité que des personnes qui aiment l'étude ne laissent pas de s'appliquer avec soin à des entretiens qu'ils n'aiment pas, lorsque la charité le demande ; qu'ils perdent en quelque sorte leur tems, lorsque Dieu veut qu'ils le perdent ; qu'ils quittent leurs ouvrages sans peine, lorsque Dieu veut qu'ils les quittent ; qu'ils ne forment point de desseins fixes ni arrêtés, & qu'ils se tiennent toujours entre les mains de Dieu pour s'appliquer aux choses selon qu'il leur fait connoître qu'elles lui sont agreables.

Il faut pourtant prendre garde à ne pas porter cette flexibilité jusqu'à l'instabilité. Car les hommes n'ayant que fort peu de tems à eux, il est impossible qu'ils s'appliquent à une occupation, qu'en se séparant des autres. Or dans ce choix les moindres doivent ceder aux plus grandes, il faut necessairement opter ; & quand on a choisi, il ne faut pas facilement changer le choix qu'on a fait. S'il n'est pas possible, par exemple, de conduire certaines personnes, & de travailler en même-tems pour l'Eglise, il faut voir lequel est le plus

utile & plus conforme à notre vocation. S'il n'eſt pas poſſible de partager ſon eſprit à tant de ſortes d'études, il faut le borner à quelques unes, & ſouffrir de bon cœur de n'être pas habiles dans de certaines choſes. Si l'on ne peut ſatisfaire à tant d'actions de charité, il faut ſe reſtraindre à celles qui ſont en notre pouvoir, en ſe ſouvenant toujours de cet avis du Sage, qui nous doit ſervir de regle en une infinité d'occaſions. *Mon fils, ne vous engagez pas dans une multiplicité d'actions.* FILI, *ne in multis ſint actus tui.* *Eccli.* 11. 10.

CHAP. VIII.

Tout cela fait voir que l'obéiſſance des Religieux eſt plutôt une facilité que les Saints ont trouvée pour obſerver la loi de Dieu, qu'une nouvelle ſeverité qu'ils ayent ajoûtée à l'Evangile. Car en quelque état que l'on ſoit, il ne peut être permis d'agir par cupidité, ni de ſe conduire par la volonté & par ſon caprice. Il faut toujours que la volonté de Dieu ſoit notre regle, non ſeulement dans les actions importantes, mais même dans les plus petites. Or cette volonté de Dieu étant quelquefois difficile à découvrir, & notre propre volonté prenant ſouvent la place de celle de Dieu, les Saints ont introduit cet aſſujettiſſement à un Superieur pour nous déterminer dans toutes les actions indifferentes, en nous rendant la volonté de Dieu plus ſenſible; parce qu'il eſt certain, que Dieu veut que les Religieux obéiſſent dans ces choſes a leur Superieur, au lieu que ceux qui n'ont point de Superieur, ont plus de peine à diſcerner ce que Dieu demande d'eux.

CHAP. VIII.

Cette peine vient de l'impureté de leur cœur, qui obscurcit cette loi de Dieu. Car si nous avions le cœur droit & simple, la volonté de Dieu nous paroîtroit clairement dans les plus petites occasions : c'est pourquoi l'Apôtre saint Paul nous avertit de renouveller notre esprit pour reconnoître la volonté de Dieu : *Reformamini in novitate sensûs vestri, ut probetis quæ sit voluntas Dei, bona, & beneplacens & perfecta.* QU'IL *se fasse en vous une transformation, par le renouvellement de votre esprit, afin que vous reconnoissiez quelle est la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui est agreable à ses yeux, & ce qui est parfait.* Nous devons donc croire que si nous ne la discernons pas, c'est que nous ne sommes pas renouvellés ; que nous vivons de la vie d'Adam ; c'est-à-dire, que nous ne pensons qu'aux choses du monde ; que notre cœur est rempli de l'amour du monde : & qu'il est vuide de celui de Dieu, qui est le principe du renouvellement de l'ame.

*Rom.* 12. 2.

Il ne faut pas aussi s'imaginer, que pour n'avoir pas fait vœu de pratiquer les autres exercices de la vie religieuse, nous soyons pour cela dispensés de ceux qui servent à conserver & a faire croître la pieté. La declaration que Dieu nous fait de sa volonté sur ce point est generale, quand il nous dit : *La volonté de Dieu est que vous soyez saints & purs.* Hæc *est voluntas Dei sanctificatio vestra.* Et cette declaration nous oblige de travailler sans cesse a notre sanctification, & d'embrasser les moyens qui y sont propres, & que cette même loi nous

1. *Thess.* 4. 3.

enſeigne. De ſorte que ſi nous n'avons pas des Maîtres des novices qui nous exercent à la vertu, ni des Confeſſeurs qui nous faſſent cette charité, la loi de Dieu nous doit tenir lieu de l'un & de l'autre, & nous en devons tirer des exercices & des pratiques qui ſoient propres à guerir nos maux & à nous faire avancer dans le chemin du ſalut. Ce qui eſt toujours bien plus difficile qu'il ne l'eſt à un Religieux de pratiquer ce qu'on lui ordonne.

## Chapitre IX.

*Que nous devons principalement avoir en vûe d'obéir à Dieu dans le moment preſent. Que quelque eloigné de Dieu que l'on ſoit, on peut rentrer dans ſon ordre en un inſtant. Que la loi de Dieu découvre à tous un chemin de paix.*

CE deſir de connoître la volonté de Dieu regarde particulierement le préſent. Car encore que l'on puiſſe prévoir quelquefois ce que l'on doit faire à l'avenir ; ce ne doit jamais être que lorſque c'eſt un devoir preſent d'y penſer. Ainſi l'on peut dire que la voie de la verité & la voie de la vie conſiſtent à regarder ce que Dieu demande de nous dans le moment préſent, & à l'executer à l'inſtant ; c'eſt-à-dire, à prier quand Dieu veut que nous y priions : à ſouffrir quand Dieu veut que nous ſouffrions ; à agir quand il veut que nous agiſſions ; à s'occuper de l'avenir quand il veut que

CHAP. IX.

nous nous en occupions ; à penser à nous quand il veut que nous y pensions ; & à penser aux autres quand il nous ordonne d'y penser.

Mais que devroit-on faire, si en considerant son état présent, on le trouvoit déreglé & contraire à Dieu ? On devroit faire ce que Dieu nous prescrit pour cet état. Car il n'y en a point en ce monde de si malheureux & de si déreglé, duquel on ne puisse rentrer dans l'ordre de Dieu, à l'instant même, comme il n'y a point d'état si heureux, si saint, si conforme à la volonté de Dieu, dont on ne puisse sortir à tout moment. Il y a toujours une ligne de tout état à Dieu, & si-tôt que l'on commence à marcher sur cette ligne, on est dans son ordre. Si on est dans le vice, la ligne qui mene à Dieu est d'y renoncer & de se résoudre d'embrasser tous les moyens necessaires pour en sortir, & de pratiquer à l'heure même celui de ces moyens qui est le plus dans l'ordre de Dieu. Si l'on est mal entré dans une charge, qu'il soit necessaire de la quitter, & que l'on le puisse faire à l'heure même, on rentre dans l'ordre de Dieu en la quittant effectivement. Mais si la prudence ne permet pas que l'on sorte de cet état à l'heure même, il suffit qu'on le fasse par le desir ; & alors, quoique l'on y soit entré contre l'ordre de Dieu, ce n'est plus contre son ordre que l'on y demeure, puisqu'il n'y a plus que sa volonté qui nous y retienne.

Ainsi ce ne sont pas seulement les justes qui en consultant la loi de Dieu, entendent au fond de leur cœur une réponse de

paix, comme disoit le Prophete : *J'écouterai ce que le Seigneur mon Dieu dira au-dedans de moi, parce qu'il annoncera la paix pour son peuple.* AUDIAM *quid loquatur in me Dominus Deus, quoniam loquetur pacem in plebem suam.* Ps. 84. 9 Ce ne sont pas seulement les Saints, *& super sanctos suos ;* ce sont aussi les plus grans pecheurs, pourvû qu'ils rentrent en eux-mêmes & qu'ils se retournent vers Dieu : *Ceux qui se convertissent en rentrant au fond de leur cœur.* ET *in eos qui convertuntur ad cor.* Cette lumiere divine leur découvre à tous un chemin de paix ; mais il est vrai, qu'il est plus difficile aux uns qu'aux autres, & que souvent il paroît à ceux qui sont plongés dans le vice, si rude & si escarpé, qu'ils desesperent d'y pouvoir marcher. Mais pourvu qu'ils se faissent violence, il ne leur est pas impossible, puisque cette même lumiere qui leur montre ce chemin, leur découvre aussi un secours qu'ils peuvent obtenir par leurs prieres, & qui leur peut donner plus de force qu'ils n'ont de foiblesse.

---

## CHAPITRE X.

*Que la vûe de la volonté de Dieu, comme justice, fait le paradis & l'enfer, selon les differentes dispositions de ceux qui la regardent.*

LE regard de la volonté de Dieu, comme justice, fait la pieté des vrais Chrétiens sur la terre, & elle sera dans le ciel

CHAP. X.

l'éternelle felicité des Bien-heureux. C'est dans ce regard que consiste ce torrent de délices dont ils seront enivrés. Car leur souverain plaisir sera de n'avoir plus rien en eux qui s'oppose à la justice de Dieu, & de lui être parfaitement assujettis. Leur gloire sera, qu'elle regne sur eux; & c'est en cette maniere que leur charité sera toute pure, parce qu'ils ne rapporteront pas Dieu à eux-mêmes, mais qu'ils se rapporteront à Dieu, & n'aimeront que Dieu en eux. C'est pourquoi saint Augustin exprimant l'état des Saints dans le ciel, dit: *Qu'ils s'aneantiront continuellement en la presence de Dieu, en le preferant à eux-mêmes par un amour éternel.*

Mais ce qui est étrange, est que par un effet tout contraire, ce que Dieu fera connoître de sa justice aux méchans, sera leur plus grand tourment, & ce sera ce qui les précipitera dans l'enfer. Car, comme dit une sainte fort éclairée: *Aussi-tôt qu'une ame est separée de son corps, elle va droit au lieu qui lui est propre. Et si étant morte elle ne trouvoit ce lieu que le decret de la justice de Dieu a préparé pour elle, elle seroit dans un enfer mille fois plus grand, parce qu'elle se verroit hors de l'ordre & de la disposition de Dieu. Ne trouvant donc point de lieu qui lui soit plus propre & qui lui soit moins penible que l'enfer, elle s'y precipite comme dans son centre, & dans le lieu seul qui lui est convenable.*

*Sainte Catherine de Genes.*

Ce n'est pas qu'elle aime cette justice: mais c'est qu'elle la connoît, & que cette justice la confond & la convainc de son in-

dignité, ce qu'elle ne peut souffrir. Il y a une vûe de Dieu qui porte à s'unir à lui & à s'exposer à la lumiere de ses yeux divins; & il y en a une autre qui porte a le fuir & à se soustraire autant que l'on peut a sa présence. Adam & Caïn éprouverent ce mouvement après leurs crimes, & il porta l'un à se cacher dans le paradis terrestre, & l'autre à fuir vagabond dans le monde pour éviter le remors de sa conscience, qui ne lui donnoit point de repos. Ce sentiment attaché aux crimes, n'est pas un sentiment de crainte & de frayeur, c'est un sentiment de rage & de desespoir. On ne peut souffrir de voir celui que l'on a offensé & que l'on hait, parce que sa vûe est un reproche continuel: on voudroit le détruire, si on pouvoit; & ne le pouvant, on le fuit, & on s'en cache autant que l'on peut. Ce sentiment est foible en cette vie, où nous ne concevons qu'imparfaitement la difformité du peché; mais il sera sans bornes dans l'autre, lorsque les pechés auront poussé leurs épines, comme dit saint Augustin, & que nous en serons percés. CHAP. X.

*in Psal.* 57. *n.* 2.

C'est donc par ce sentiment que les damnés se précipiteront eux-mêmes dans l'enfer, comme au lieu le plus tenebreux, le plus éloigné de Dieu, & où ils seront moins percés des rayons penetrans de sa justice. Il fait trop clair pour eux en tout autre lieu; & leur vûe ne peut souffrir cette lumiere qu'ils haïssent.

Le plus grand supplice des yeux malades est de les exposer au grand jour & de les forcer de le voir. Le plus grand enfer des

CHAP. X.

damnés seroit de les obliger de paroître dans la lumiere des Saints, de voir d'un côté leur gloire & l'amour de Dieu pour eux ; & de l'autre leur propre difformité, & la haine que Dieu leur porte. Ainsi leur plus grande envie est de se cacher autant qu'ils peuvent à cette lumiere qui les tue.

La vûe de la justice de Dieu jointe à celle de sa misericorde & de son amour, est une vûe qui console & qui soulage. La vûe de cette même justice jointe à celle de sa haine, est une vûe qui accable & qui desespere, & qui porte l'ame à sortir de tout autre lieu que de l'enfer.

Car on peut desirer par un mouvement d'orgueil, de sortir d'un lieu dont on n'est pas digne. Judas n'étoit pas humble, lorsque le remors de son crime fit qu'il se jugea lui-même indigne de vivre. Il ne put souffrir le reproche de son indignité, & il quitta la vie pour le fuir. Les damnés de même quittent volontairement tous les autres lieux dont ils ne sont pas dignes, pour éviter la vûe penetrante de cette lumiere qui les convainc de leur crime, & qui les chasse & les fait fuir devant elle, comme l'Ange chassa Adam du paradis.

Ils ne peuvent souffrir d'être hors de l'ordre, non par l'amour de l'ordre, mais parce qu'ils ne peuvent supporter le reproche interieur de leur desordre.

L'enfer est donc le centre des damnés, comme les tenebres sont le centre de ceux qui fuyent le jour. C'est l'état où la lumiere de Dieu les incommode le moins, ou les reproches de leur conscience sont moins

vifs, où leur orgueil eſt moins confondu. Ainſi ce leur eſt une eſpece de ſoulagement que de s'y précipiter. S'ils pouvoient détruire Dieu & ſon ordre, ils le feroient : mais ils reconnoiſſent qu'ils ne le peuvent. Ils ſe cachent donc & s'abîment dans l'enfer, & ils ſouhaiteroient qu'il y eût un plus grand cahos entre Dieu & eux, pour ſe mettre à couvert, s'ils pouvoient, des rayons de cette verité qui les va percer juſques dans le plus profond de l'abîme.

CHAP. X.

# SECONDE PARTIE DU SECOND TRAITE', De la ſoumiſſion à la volonté de Dieu.

## CHAPITRE PREMIER.

*Que la vûe de la volonté de Dieu, comme juſtice, nous oblige de nous ſoumettre à cette même volonté, conſiderée comme cauſe de tous les évenemens. Qu'il faut remonter dans tous ces évenemens, juſqu'à la premiere cauſe, ſans s'arrêter aux ſecondes.*

NOus venons de voir la premiere maniere de conſiderer la volonté de Dieu, qui contient en quelque ſorte toute la vie Chrétienne, puiſqu'elle enferme la connoiſſance & l'amour de la loi de Dieu. Mais cette vûe même par laquelle nous regardons cette loi comme la regle de nos actions, nous conduit d'elle-même à nous ſoumettre à la volonté de Dieu, conſiderée com-

me cause de tout ce qui se fait dans le monde, excepté le peché, qu'elle ne fait que permettre; & c'est la seconde maniere selon laquelle nous avons dit que l'on la devoit regarder. Car en découvrant par la foi ces grandes verités, que Dieu fait tout, qu'il ordonne tout, qu'il regle tout, que rien n'échappe à sa providence, que par tout ce qui arrive dans le monde, il exerce ou sa misericorde, ou sa justice; que les créatures n'ont de pouvoir que ce qu'il leur en donne; qu'elles ne sont que les instrumens, & les ministres de ses ordres; qu'elles ne sont, selon l'expression de l'Ecriture, que comme une *cognée dans la main de celui qui en coupe, & comme un bâton dans la main de celui qui en frappe*, nous voyons en même-tems dans cette même volonté considerée comme la justice souveraine, qu'il est juste que Dieu regne, & que nous obéissions, que c'est a lui à nous conduire & à nous à le suivre; que c'est à nous à nous conformer à sa volonté, & non pas à vouloir qu'il s'accommode à la notre, & que cette volonté étant toujours juste & toujours sainte, elle est aussi toujours adorable, toujours digne de soumission & d'amour, quoique les effets nous en soient quelquefois durs & penibles, puisqu'il n'y a que des ames injustes qui puissent trouver à redire à la justice, & qu'ainsi la peine que nous avons quelquefois à nous y soumettre, est une preuve de notre injustice & de notre corruption, qui nous doit porter, non à nous en prendre à Dieu, mais à nous en prendre à nous-mêmes, en nous disant

CHAP. I.

*Isai.* 10. 15.

CHAP. I.

avec le Prophete. *Nonne Deo subjecta erit anima mea?* O MON *ame, ne te soumettras-tu point à Dieu?*

*Ps.* 61. 2.

Mais pour s'établir dans cette soumission à laquelle la justice même nous oblige, il est bon de regarder souvent cette volonté de Dieu, operant dans le monde, & agissant par toutes les créatures. Car ce qui cause en partie cette révolte que nous sentons dans les choses qui nous arrivent, est que nous nous arrêtons trop aux créatures, & que nous leur imputons les évenemens Nous ne voyons que le bâton qui nous frappe & qui nous châtie, & nous ne voyons pas la main qui s'en sert. Si nous découvrions Dieu par tout, & que nous le regardassions au travers des voiles des créatures; si nous voyions que c'est lui qui leur donne tout ce qu'elles ont de puissance, qui les pousse dans les choses qui sont bonnes, & qui dans les mauvaises détournant leur malice de tous les autres objets auxquels elle se pourroit porter, ne lui laisse point d'autre cours que celui qui sert à l'execution de ses arrêts éternels, la vûe de sa justice & de sa majesté arrêteroit nos plaintes, nos murmures, & nos impatiences: nous n'oserions pas dire en sa presence que nous ne méritons pas le traitement que nous souffrons, & nous ne pourrions avoir d'autres sentimens que celui qui faisoit dire à David: *Je me suis tû, & je me suis humilié, parceque c'est vous qui l'avez fait.* OBMUTUI *& humiliatus sum, quoniam tu fecisti.* Mais nous sommes bien aises de nous cacher ces verités, pour avoir su-

*Ps.* 38. *v.* 3. *&* 10.

jet de décharger notre mauvaise humeur sur les créatures, pour nous plaindre de leur injustice, pour nous justifier en nous-mêmes, & pour nous persuader que c'est à tort que nous sommes affligés. CHAP. II.

## CHAPITRE II.

*Que la vûe de la volonté de Dieu change à notre égard toute la face du monde. Idée d'une armée. Elle nous découvre le regne de Dieu, rend toutes les histoires, des histoires de Dieu.*

SI nous tenions les yeux de notre esprit arrêtés sur cette premiere & souveraine cause de tous les évenemens, elle changeroit en quelque sorte la face du monde à notre égard, c'est-à-dire, qu'elle nous obligeroit à changer la plupart des idées que nous nous sommes formées de ce qui s'y passe. Nous n'y verrions plus d'innocens opprimés, nous n'y verrions que des coupables punis. La terre ne seroit plus pour nous un lieu de tumulte & de desordre; ce seroit un lieu d'équité & de justice. Nous reconnoîtrions que l'on n'y ôte à personne que ce qu'il mérite de perdre; que personne n'y souffre que ce qu'il mérite de souffrir; que la justice & la force y sont toujours jointes ensemble; que l'injustice y est toujours impuissante; qu'il n'y a ni malheurs ni infortunes, mais seulement de justes châtimens des pechés des hommes; que l'on n'y

CHAP. II.

meurt, ni par la néceſſité de la nature, ni par les accidens de la fortune ; mais que l'on y punit de mort des hommes qui meritent ce ſupplice, dans le tems, & de la maniere la plus convenable : enfin que tout y eſt juſte & ſaint, & de la part de Dieu qui ordonne tout, & de la part des hommes ſur qui ſes ordres s'executent. Il n'y a que les miniſtres de cette volonté dominante qui peuvent être injuſtes, mais dont l'injuſtice ne ſauroit empêcher que ce qu'ils font ne ſoit juſte à l'égard de ceux qui le ſouffrent.

Qu'eſt-ce qu'une armée ſelon cette idée ? C'eſt une troupe d'executeurs de la juſtice de Dieu, qu'il envoie pour faire mourir des gens qui ont mérité la mort, & qu'il a condannés à ce ſupplice. Qu'eſt-ce que deux armées qui ſe battent ? Ce ſont des miniſtres de cette juſtice qui ſe puniſſent les uns les autres, & qui n'executent préciſément que ce que Dieu a ordonné. Qu'eſt-ce qu'un meurtre ? C'eſt la punition d'un coupable par un miniſtre injuſte. Qu'eſt ce que des voleurs ? Ce ſont des gens qui executent injuſtement le juſte arrêt par lequel Dieu a ordonné que certaines perſonnes ſeroient privées de leurs biens. Qu'eſt-ce qu'un Prince ? C'eſt une verge en la main de Dieu pour punir les méchans.

Ainſi c'eſt proprement par cette vûe que nous découvrons le regne de Dieu dans le monde, & l'éminence de ſon pouvoir ſur toutes les créatures. Car en regardant autrement les choſes du monde, il ſemblera au-contraire que la malice des hommes ait

l'avantage sur Dieu même, au moins pour un tems; & que sa justice soit surmontée par leur injustice. Il est à croire que c'est par ce regard de la puissance infinie de Dieu, qui conduit toutes les créatures à ses fins de misericorde & de justice, que le Prophete s'écrie, *que Dieu a regné, & qu'il est revêtu de beauté & de force*; puisqu'il n'y a que le regard de la providence qui fasse trouver de l'ordre & de la beauté dans la confusion des choses du monde, & qui découvre l'empire souverain que Dieu y exerce, malgré l'insolence des hommes injustes qui mépriſent ses loix & ses volontés. CHAP. II. *Pſ.* 92. 1.

C'est par une suite de cette vûe qu'on peut dire que le récit des choses passées, qui n'est en quelque sorte pour ceux qui les regardent par une lumiere purement humaine, que l'histoire du diable & des réprouvés, parceque les personnes qui paroissent le plus sur le theatre du monde, & qui ont plus de part aux évenemens qui le remuent, sont pour l'ordinaire des citoyens de Babylone, dans lesquels le démon habite, & par lesquels il agit, est à l'égard de ceux qui les considerent par une vue plus haute, l'histoire de Dieu, parcequ'on n'y voit que l'execution de ses volontés, que les arrêts de sa justice, que les effets de sa puissance. Tout y est édifiant, parceque tout y est juste.

## Chapitre III.

*Comment la vûe de la volonté de Dieu nous doit faire considerer le passé & le futur. Et comment la soumission qu'on lui doit, s'accorde avec la penitence, le zele, la compassion, la prevoyance.*

Le passé est un abîme sans fond qui engloutit toutes les choses passageres; & l'avenir est un autre abîme qui nous est impenetrable. L'un de ces abîmes s'écoule continuellement dans l'autre, l'avenir se décharge dans le passé en coulant par le present. Nous sommes placés entre ces deux abîmes. Car nous sentons l'écoulement de l'avenir dans le passé; & c'est qui fait le présent, comme le present fait toute notre vie. Ce qui en est passé n'est plus, & ce qui en est futur n'est pas encore. Voila notre état. Et ce que nous devons faire, c'est de prendre la part que Dieu veut que nous prenions au présent, & de regarder, & le passé & l'avenir de la maniere qu'il veut que nous le regardions.

Car encore que le passé ne soit plus à notre égard, & que le futur ne soit pas encore, néanmoins l'un & l'autre est à l'égard de Dieu. Sa volonté embrasse tous les tems. Le passé est passé, parcequ'il a voulu qu'il fût en un certain tems; & le futur est futur, parce qu'il veut qu'il soit dans un autre. Ainsi sa volonté comprend & consacre en quelque sorte tous les évenemens,

mens, passés & futurs. Nous les y trouvons tous, & comme elle est toujours adorable, elle nous oblige a regarder avec respect tous ces évenemens, & passés & futurs, par la liaison & la dépendance qu'ils ont avec cette divine volonté. CHAP. III.

Mais il y a cette difference entre le passé & le futur, que comme nous connoissons en particulier quelque chose du passé, nous pouvons l'approuver en particulier : & louer la providence de Dieu dans ces évenemens. Comme nous ne voyons rien au-contraire dans l'avenir, & qu'il est encore caché en Dieu, nous ne pouvons exercer la soumission que nous devons à sa volonté, que par une acceptation générale de tous les ordres, que nous devons toujours regarder comme très-saints & très-justes.

Le passé & l'avenir étant donc si étroitement unis a la volonté de Dieu, il sembleroit d'abord que la foi ne pût exciter en nous que des sentimens de respect, & de soumission pour l'un & pour l'autre ; & que l'on ne dût de même avoir à l'égard des choses présentes, qui ne dépendent pas de nous, que des sentimens d'approbation. Mais si cela est, que deviendra la penitence qui s'afflige des maux passés ? Que deviendra le zele & la compassion qui regardent principalement les peines & les miseres présentes ? Que deviendra la prévoyance qui tâche de les prévenir & de les éviter ? Faut-il craindre que Dieu exerce sa justice ? Faut-il être affligé de ce qu'il permet, ou de ce qu'il fait lui-même ? Ne juge-t-il pas

CHAP. III.

en permettant le mal, qu'il eſt meilleur de le permettre que de l'empêcher, comme il lui ſeroit bien facile ? Et s'il le juge, ne le devons-nous pas juger nous-mêmes ? Peu s'en faut que l'eſprit humain ne tire de-là cette concluſion impie, qu'on attribuoit fauſſement à ſaint Paul ; que puiſque Dieu eſt glorifié par les crimes des hommes, il ne les faut plus condanner. *Pourquoi me condanne-t-on encore comme pecheur ?* QUID *adhuc tanquam peccator judicor?*

*Rom.* 3. 7.

Mais ces difficutés ne viennent que de ce que l'on ne regarde pas la volonté de Dieu toute entiere, & que l'on ſépare ſa volonté conſiderée comme juſtice & comme regle, de ſa volonté conſiderée comme principe de toutes choſes. Car en joignant enſemble ces deux vûes, nous trouverons que ſi Dieu permet le peché par cette volonté, qui eſt la cauſe des choſes, il ne laiſſe pas de le condanner & de le haïr par ſa volonté conſiderée comme juſtice ; car le peché eſt contraire & oppoſé à cette juſtice. S'il punit les pecheurs pour leurs fautes par ſa volonté operante, il faut connoître par ſa loi éternelle, que ces fautes ſont contraires à la juſtice qui eſt cette même volonté. Ainſi les effets de ſa juſtice préſentent en même-tems a notre ame la double idée, & de la volonté de Dieu qui permet les pechés, & du déreglement de ces pechés qu'elle condanne. Et ces deux objets doivent cauſer en nous deux ſortes de mouvemens ; l'un par lequel nous approuvions ce qui vient de Dieu ; & l'autre

par lequel nous condannions ce qui vient de l'homme. CHAP. III.

C'eſt par ce regard de la volonté divine que nous allions ces mouvemens qui paroiſſent d'abord contraires & inalliables, tant à l'égard du paſſé que de l'avenir. Nous nous affligeons de nos pechés, parceque nous voyons dans cette juſtice ſouveraine qu'elle les condamne d'injuſtice, d'inſolence, d'ingratitude. Nous y voyons auſſi qu'il eſt juſte que nous reſſentions ces mouvemens, & que nous les excitions en nous-mêmes. Mais comme nous reconnoiſſons auſſi que Dieu a permis que nous tombaſſions dans ces pechés pour les faire ſervir aux fins de ſa providence, nous ne ſaurions qu'adorer cette permiſſion, parcequ'elle eſt juſte. Et quoique cette connoiſſance ne nous doive pas ôter le regret de nos pechés, elle doit néanmoins appaiſer les troubles & les inquiétudes exceſſives que nous en pourrions avoir, puiſqu'enfin il eſt également juſte, & que nous nous affligions de nos fautes dans la vûe de la juſtice de Dieu qui nous en découvre l'énormité, & que nous ceſſions de nous troubler dans la vûe de la volonté de Dieu qui les a permiſes pour l'execution de ſes deſſeins.

C'eſt proprement cet état de paix qui naît de ce regard de la volonté ſouveraine de Dieu, que l'Apôtre ſouhaite à tous les Chrétiens, lorſqu'il leur dit : *Et que la paix de Dieu qui ſurpaſſe toute penſée garde vos cœurs & vos eſprits.* ET *pax Dei, quæ exuperat omnem ſenſum, cuſtodiat corda veſtra & intelligentias veſtras.* Cette paix ſurpaſſe *Philip.* 4. 7.

CHAP. III.

tous les autres sentimens, mais elle ne les étouffe pas. Ils ne laissent pas de s'élever dans notre cœur par les vûes de la foi, qui nous découvre ce que Dieu juge de nos actions. Mais nous ne laissons pas aussi d'entrer dans la paix nonobstant ces sentimens, en découvrant que Dieu tout juste a permis & souffert ces pechés, & qu'il veut bien nous les pardonner. L'un de ces deux mouvemens seroit imparfait sans l'autre; mais étant joints & unis ensemble, ils forment une penitence sans desespoir, & une paix sans présomtion.

Mais comme Dieu ne découvre pas également ces objets aux hommes, les mouvemens qu'ils excitent ne sont pas toujours dans une égale vehemence. Par exemple, il occupe beaucoup les Saints en cette vie, de l'opposition que leurs pechés ont avec la loi de Dieu, & il ne leur découvre pas avec tant d'évidence la beauté de cette divine volonté, par laquelle il les permet pour leur bien & pour sa gloire; & ainsi les mouvemens de penitence qu'ils ressentent dans la vûe de leurs fautes, sont plus vifs & plus sensibles que la consolation qu'ils reçoivent de ce qu'ils doivent esperer que Dieu tirera sa gloire & leur salut de leurs pechés mêmes. Et au contraire dans l'autre vie les Saints seront tellement penetrés de la joye de voir que tout contribue à la gloire de Dieu, & si pleins de l'admiration de sa providence, qui les aura conduits au salut par le chemin dans lequel ils auront marché, qu'ils seront incapables de ressentir aucune douleur de leurs pechés.

Cette vûe de la volonté de Dieu ne nous doit pas auſſi rendre inſenſibles aux maux du prochain. Il eſt vrai qu'il ne leur arrive rien que de juſte ; mais nous voyons en même-tems dans cette même volonté conſiderée comme loi, comme juſtice, comme verité, que les hommes ne ſont point dans l'état auquel ils ont été créés ; & que ces maux ne viennent point de l'inſtitution de la nature, mais de ſon déreglement ; qu'ils ne ſont point conformes au premier ordre de Dieu, ni à ſa premiere inclination qui eſt toute de bonté. Nous y voyons les liens qui nous uniſſent à ces perſonnes miſerables, qui nous doivent porter à les aimer : Nous y voyons qu'il eſt juſte que nous les aimions, que nous deſirions de les ſecourir, que nous ſoyons affligés de leurs maux, & que Dieu approuve que nous lui demandions le ſoulagement dont ils ont beſoin. Il eſt impoſſible que toutes ces penſées n'excitent des mouvemens de compaſſion ; & cet autre regard de la volonté de Dieu, qui châtie les hommes par ces maux, ne doit ſervir que pour moderer ces ſentimens, & non pour les étouffer. CHAP. III.

Enfin la vûe de la volonté de Dieu qui opere tout, & qui conduit tout à ſa gloire, n'empêche point auſſi les juſtes prévoyances que nous devons avoir pour l'avenir, parceque nous ne laiſſons pas de connoître que la loi de Dieu nous ordonne d'apporter des ſoins, & des précautions raiſonnables pour prévenir certains évenemens, & pour en procurer d'autres, en laiſſant à ſa providence de les faire réuſſir, & en ſe

CHAP. III.

soumettant à ses ordres par une soumission générale. Saint Paul ne laissoit pas de souhaiter d'aller prêcher l'Evangile à Rome, & d'en former le dessein, quoiqu'il ne le souhaitât que dépendamment de la volonté de Dieu. En formant ces desseins, il obéissoit à la volonté de Dieu comme loi & comme regle. En se soumettant à sa volonté dans l'execution de ses desseins, il lui obéissoit comme à la cause souveraine de toutes choses, selon les mêmes regles de sa justice éternelle. Car c'est, comme nous avons dit, la justice même qui nous oblige de nous soumettre à la volonté de Dieu dans tous les évenemens.

*Rom.* 1. 20. & c. 15. v. 28 & 32.

*Habac.* 2. 4. & *Rom.* 1. 17.

La vie de la foi, qui est celle des justes, les oblige donc à se rabaisser aux lumieres communes de la prudence humaine, & à employer les moyens humains pour faire réussir les choses qu'ils ont raison de souhaiter, parcequ'elle défend de tenter Dieu. Et cet autre regard de la volonté absolue de Dieu, qui gouverne tout & qui fait tout, ne doit servir qu'a nous consoler dans les évenemens contraires à nos desirs, & non pas nous donner occasion de faire des propheties témeraires sur l'avenir, & de nous conduire par des pressentimens qui ne sont pour l'ordinaire que des effets d'imagination, auxquels Dieu nous défend de nous arrêter. On ne sait si Dieu veut la paix ou la guerre; s'il veut que certains desordres finissent, ou s'il ne le veut pas; s'il veut faire réussir ses desseins par ce moyen, ou par celui-là. On ne doit pas laisser pour cela de tâcher de procurer la paix, de remedier aux

desordres, d'employer les moyens que l'on croit les plus propres pour la fin où l'on tend, en abandonnant le succès à Dieu.

---

## Chapitre IV.

*Que l'incertitude de la volonté de Dieu à l'égard de l'avenir, nous doit empêcher d'en juger sur des rencontres fortuites. Ce que la vue de cette volonté retranche ou ne retranche pas dans nos actions.*

C'Est aussi par un sentiment de respect que nous devons à la volonté de Dieu, que nous sommes obligés d'être très-réservés à prendre pour des marques de la volonté de Dieu, la rencontre que l'on fait dans l'Ecriture ou dans des livres de dévotion, de certains versets qui nous paroissent conformes à quelque chose que nous avons dans l'esprit. Car quoiqu'il soit certain qu'ayant rencontré ces versets, Dieu l'a voulu, il n'est point certain néanmoins qu'il ait permis que l'on les rencontrât pour un tel dessein, ni pour nous servir de regle de conduite. C'est notre imagination qui tire cette consequence, & qui la tire témerairement, puisqu'elle suppose que Dieu ne peut avoir permis cette rencontre que pour une telle fin. Qui sait au contraire s'il ne l'a point permise pour éprouver si nous serions fidelles à nous tenir dans la voye de la foi, & à nous attacher aux regles communes, ou si nous nous laisserions aller aux mouvemens de

CHAP. IV.

vanité qui s'élevent assez naturellement, lorsqu'on s'imagine que Dieu nous fait des faveurs particulieres, & qu'il nous tire de l'ordre du commun des hommes, à qui il ne manifeste ses volontés que par les préceptes généraux de l'Ecriture, & les instructions ordinaires de l'Eglise ? Il semble donc qu'il ne soit pas bon de faire tant de fondement sur ces rencontres fortuites, & que l'on a sujet de craindre à l'égard de ces observations, ce que l'Ecriture dit des songes: *Eccl. 5. 6.* *Où il y a beaucoup de songes, il y a aussi beaucoup de vanité.* UBI *multa sunt somnia, plurimæ sunt vanitates.* Car toute la vanité des songes consiste à conclure, non que Dieu a envoyé un songe, ce qui est toujours vrai en un sens, mais à conclure qu'il a telle & telle signification ; & cette même vanité se trouve dans le jugement que nous faisons que Dieu a eu telle ou telle fin en permettant ces rencontres.

La vûe de la volonté absolue de Dieu ne change donc point la maniere ordinaire de juger des choses, & elle ne retranche point l'application des moyens humains, & l'usage des lumieres ordinaires. Mais elle en retranche l'inquietude, l'empressement, les desirs trop ardens pour les choses qui ne sont pas encore arrivées, les tristesses, & les chagrins pour celles qui sont ou presentes ou passées. Car si nous sommes persuadés que Dieu fait tout, & qu'il ne peut rien faire que de juste ; après avoir donné tout l'ordre qu'il nous commande de donner aux choses, nous devons nous abandonner à lui, & attendre en paix l'execution &

l'accompliſſement de ſes deſſeins éternels. Et comme nous devons les adorer lorſqu'ils nous ſont manifeſtés par l'évenement, nous les devons auſſi adorer par avance lorſqu'ils ſont encore cachés par les ſecrets de la providence. CHAP. IV.

Il eſt vrai qu'entre ces évenemens, il y en a qui ſont des effets de miſericorde, & d'autres qui ſont des effets de juſtice. Mais comme la juſtice & la miſericorde de Dieu ſont également adorables, nous devons une égale ſoumiſſion aux uns & aux autres, avec cette difference néanmoins, que la ſoumiſſion que l'on doit aux effets de miſericorde, doit être ordinairement accompagnée de joye & d'actions de graces, & que celle que l'on rend aux effets de juſtice, doit être accompagnée d'humiliation & de terreur.

Mais ce qui doit & moderer notre joye & temperer notre terreur, c'eſt qu'il eſt ſouvent impoſſible de diſtinguer ce qui eſt effet de miſericorde ou de juſtice dans les évenemens humains, parceque notre eſprit eſt trop étroit pour pouvoir comprendre cet enchaînement infini de cauſes liées les unes aux autres, qui fait que les plus grans maux ſont quelquefois attachés à ce qui paroiſſoit un grand bien, & les plus grans biens à ce qui paroiſſoit un plus grand mal. Ainſi après avoir fait tout ce qui étoit en notre pouvoir ſuivant les regles de la prudence ordinaire, non ſeulement la foi, mais la raiſon même nous oblige d'être comme indifferens à l'égard des évenemens, parce qu'elle nous fait voir que notre lumiere

eſt trop courte & trop bornée pour en pouvoir ſainement juger.

---

## Chapitre V.

*Qu'il faut pratiquer la ſoumiſſion à la volonté de Dieu, à l'égard des petits évenemens. Des défauts corporels. Des ſuites de nos pechés. Exemples d'Adam.*

POur s'accoutumer à ſe ſoumettre à la volonté de Dieu dans les grans évenemens capables d'ébranler & d'abattre l'ame, il faut s'accoutumer à l'honorer dans les plus petites citconſtances de notre vie, parcequ'elle les regles toutes auſſi-bien que les plus grandes. En regardant ainſi les plus petits évenemens comme des effets de la volonté ſouveraine de Dieu, l'on exerce même la foi davantage, parceque les hommes ont plus de peine à attribuer à Dieu les rencontres ordinaires & petites, que les plus grandes. Un homme bien penetré de cette penſée, ne dira donc jamais qu'une rencontre eſt fâcheuſe, puiſque la regardant comme ordonnée de Dieu, il ne lui eſt pas permis de s'en fâcher. Il ne ſe plaindra point d'un rendez-vous qui manque, ni d'une viſite importune, ni de la longueur d'un valet à qui il aura donné quelque commiſſion, ni de ce que l'on le fait trop attendre, ni du refus qu'on lui fait d'une grace, ni d'une petite perte, ni des ſaiſons, ni d'un mauvais tems, ni généralement des toutes les rencontres ordinaires

de la vie qui portent les hommes à l'impatience. CHAP. V.

Chacun doit accepter avec cette même disposition tous ses défauts corporels, comme la surdité, la foiblesse de la vûe, & généralement tout ce qui le peut rendre mépriſable aux hommes, comme le manque de mémoire, d'adreſſe, d'intelligence, la naiſſance baſſe, le défaut de bien, ſans jamais ſe plaindre de toutes ces choſes, tant parceque c'eſt Dieu qui en eſt la cauſe, que parceque nous ne ſavons pas ſi elles ne nous ſont point plus avantageuſes que celles qui nous plairoient davantage, & qu'en les ſouffrant de cette maniere, elles le deviendront en effet. Il en eſt de même des maladies, des calomnies, des mauvais traitemens, du peu d'état que l'on fait de nous, des averſions, des préventions qu'on peut avoir contre nous. Puiſque Dieu fait ou permet tout cela, nous le devons regarder avec tranquilité & avec paix, en nous tenant dans ſon ordre, & en adorant ſes jugemens. Et la volonté de Dieu qui regle toutes ces choſes, doit avoir plus de force ſur notre eſprit pour nous les faire accepter, & pour nous les rendre aimables, que ce qu'elles ont de fâcheux pour nous les faire rejetter, & pour nous porter à l'impatience & au murmure.

Il y a des accidens qui ſont des ſuites de nos propres fautes : & ſi ces ſuites ſont favorables, elles nous donnent un ſujet particulier de louer la miſericorde & la bonté de Dieu, qui a ſu tirer le bien du mal, & convertir en moyen de ſalut ce qui

CHAP. V.

ne méritoit que ses chatimens & la soustraction de ses graces. Mais si ces suites sont facheuses & dures : comme si nos fautes ont attiré de grans maux spirituels ou temporels ; si nos déreglemens ont causé un grand nombre de pechés ; si ces suites subsistent & se perpetuent, il ne faut pas que nous les regardions sans douleur. Car la volonté de Dieu considerée comme justice, nous ordonne d'en gémir, de nous en humilier, d'en faire penitence, & de tâcher de détourner ces suites funestes par nos actions & par nos prieres. Mais elle nous ordonne en même tems de rentrer dans la paix, & d'éviter le trouble & l'inquietude, & de nous en consoler dans la vûe de sa volonté qui les a permises, & qui ne laissera pas d'en tirer sa gloire.

Nous en avons le plus grand exemple qu'on se puisse imaginer en la personne d'Adam & d'Eve ; car aucun sans doute n'a vu de si funestes suites de ses pechés, que celles qu'ils ont vu de leur desobéissance, puisque tous les maux qui sont arrivés à tous les hommes ensemble, tous les pechés qui se sont commis dans le monde, & la damnation de ce nombre innombrable de réprouvés sont des suites de leur crime. Cependant la volonté de Dieu n'a pas laissé de les en consoler, & si elle ne leur en a pas ôté la douleur lorsqu'ils étoient dans le monde, parcequ'il étoit juste qu'ils en fissent penitence, elle l'a entierement appaisé dans l'autre, puisque malgré ces effroyables suites qui subsisteront éternellement, Adam & Eve ne laisseront pas de

jouir

jouir dans toute l'éternité, de la paix & de la consolation des justes. C'est la plus grande preuve qu'on puisse avoir de ce que peut la vûe de la volonté de Dieu, pour appaiser les troubles qui devroient naître naturellement des suites de nos pechés ; & après celui-là, quelques mauvais effets que nos actions puissent avoir eus, quelques renversemens dont elles ayent été cause, personne n'a sujet de perdre l'esperance, ni de s'abandonner au trouble par une espece de desespoir. CHAP. V.

Non seulement ce regard de la volonté de Dieu nous fait souffrir en paix les suites de nos pechés, mais il nous fait aussi porter en patience nos défauts & nos imperfections, aussi-bien que les imperfections & les défauts des autres. Ainsi il allie encore deux mouvemens qui paroissent opposés a la fois, & le zele de la justice, qui nous fait hair nos fautes, & la patience qui nous les fait souffrir, parce qu'il voit que Dieu lui prescrit l'un & l'autre. L'ame soumise à Dieu lui dit bien dans le ressentiment qu'elle a de ses miseres : Jusques a quand, Seigneur, me laisserez-vous dans cet état ? SED, *tu Domine, usquequo?* Mais cependant elle ne laisse pas d'y être en paix, elle ne met point d'autres bornes à sa patience que celle de sa vie, & elle resout en même tems de combattre sans cesse ses imperfections, & de souffrir néanmoins soi-même sans s'abandonner jamais au découragement, en se contentant de la mesure de la grace qu'il plaira a Dieu de lui faire. Et c'est ce qu'elle apprend de cet avertissement *Ps.* 6. 4.

CHAP. V.

du Sage: *Qui timent Dominum, custodiunt mandata illius, & patientiam habebunt usque ad inspectionem illius.* CEUX *qui craignent le Seigneur, garderont ses commandemens, & ils auront patience jusqu'à ce qu'il jette les yeux sur eux.*

Eccli. 2. 21.

---

## CHAPITRE VI.

*Quelle est la soumission que nous devons à la volonté de Dieu, à l'égard de notre salut éternel. Qu'il est juste d'épargner sa propre foibleße sur ce point. Combien la vûe de la volonté de Dieu facilite la conduite de la vie chrétienne.*

ENfin, les plus grans effets de cette soumission à la souveraineté de Dieu, c'est que dans l'incertitude où nous sommes de l'arrêt éternel de notre prédestination, & de celui que Dieu prononcera au jour de notre mort, qui en sera l'execution, & qui fera l'éternité de notre bonheur ou de notre misere, elle fait que notre ame reconnoît qu'il est juste, & qu'elle l'adore en cette qualité, en suivant les paroles & l'esprit du Prophete, & disant avec lui a Dieu: *In manibus tuis sortes meæ:* MON *sort est entre vos mains.* Mais elle a grand soin de ne s'abandonner pas trop à cette pensée, & de ne s'y enfoncer pas trop avant; la foiblesse de notre esprit n'étant pas capable de la porter. Elle s'applique donc toute à considerer ce que Dieu lui ordonne de faire a cet égard, & quelle dispo-

Ps. 30. 16.

sition il lui preſcrit par ſa venue & par ſa loi. CHAP. VI.

Or elle voit dans cette loi, premierement, qu'il eſt juſte qu'elle épargne ſa foibleſſe, en ne s'occupant pas d'une penſée ſi terrible. Secondement, qu'elle n'a aucun ſujet de croire que cet arrêt ne lui ſera pas favorable, puiſque Dieu l'a ſéparée, par tant de graces, du nombre des infidelles, des heretiques & de ceux qui ne penſent point à Dieu, en la mettant dans le petit nombre des fidelles de ſon Egliſe, qui connoiſſent ſa loi, & qui ont quelque deſir de l'obſerver. Elle voit dans cette verité, qu'au lieu de s'occuper inutilement de penſées de défiance, qui ne peuvent que lui nuire, elle doit tacher uniquement de ſe corriger de ſes fautes, d'y remedier à l'avenir, de ſe mettre dans la voie de Dieu, ſi elle n'y eſt pas, & d'y marcher fidelement, ſi elle y eſt.

Elle voit que Dieu veut qu'elle nourriſſe & entretienne ſon eſperance par tous les juſtes ſujets que la verité lui fournit, & que ſur tout elle ſe garde bien de les regarder comme un ennemi qui n'auroit aucun amour pour elle. Car cette idée eſt fauſſe & execrable à l'égard des reprouvés mêmes. *Dieu n'a point fait la mort*, dit l'Ecriture, *& il ne ſe plaît point dans la perte des vivans.* Si ſes créatures s'éloignent de lui, c'eſt en ſe rendant indignes des effets de ſa bonté, & en l'obligeant par leur malice volontaire à exercer ſur elles ſa juſtice. Il y a toujours en Dieu des entrailles de miſericorde, pour recevoir les pecheurs s'ils retournoient à lui, & s'ils ſe convertiſſoient. Son ſein paternel leur eſt toujours ouvert, & ils ont toujours *Sap.* 1. 13.

CHAP. VI.

tort de ne se pas convertir. Il est vrai, que par une justice secrete, Dieu ne croit pas devoir changer la volonté corrompue des reprouvés ; mais cette volonté de justice ne détruit point cette bonté essencielle, qui est la bonté de Dieu-même, & sa volonté par laquelle il est prêt de recevoir en sa grace, tout pecheur converti & qui abandonne ses pechés, & par laquelle il lui ordonne de se convertir. C'est de cette bonté que procede cette patience dont parle saint Paul, qui invite les pecheurs à la pénitence. S'ils la faisoient, la misericorde de Dieu leur seroit ouverte, & ses graces couleroient sur eux avec abondance. Ce sont eux qui en arrêtent le cours & qui y mettent obstable ; mais elles ne laissent pas d'être toutes prêtes dans ses tresors.

*Rom. 2. 4.*

Rien ne facilite donc davantage la conduite de la vie chrétienne, que ce regard de la volonté de Dieu dans toute son étendue. Car il fait voir, que toute la vie d'un vrai Chrétien, est une vie de paix, qui regarde avec tranquilité le present, le passé, & l'avenir dans l'ordre de Dieu, & qui consulte continuellement sa loi pour apprendre d'elle ce qu'il doit faire à chaque moment, & quelle disposition interieure il doit avoir à l'égard des choses ausquelles il doit s'appliquer. Ces dispositions sont differentes selon les objets, & elles renferment tous les mouvemens legitimes de joie, de tristesse, de desir, de crainte, d'amour, d'indignation, de compassion qu'ils doivent exciter. Mais tous ces sentimens sont toujours joints à la disposition generale de repos & de paix, que la vûe de

la volonté souveraine de Dieu entretient dans le fond de l'ame d'un Chrétien, qui calme & qui modere tous les mouvemens particuliers. C'est cette paix dont ceux qui aiment la loi de Dieu jouissent toujours, comme dit David : *Pax multa diligentibus legem tuam.* C'est cette paix que JESUS-CHRIST laissa à ses Disciples en quittant le monde, & que le monde ne connoît point : *Pacem linquo vobis, non quomodo mundus dat, ego do vobis.* C'est cette paix que l'Apôtre S. paul souhaite aux fidèles, comme nous avons déja dit, afin qu'elle garde leur cœur & leur esprit : *Custodiat corda vestra & intelligentias vestras.* Elle appaise les agitations du cœur, en l'attachant a la volonté immuable de Dieu. Elle arrête les troubles que produit dans l'esprit la multiplicité de ses pensées, par cette unique pensée : Dieu le veut. Et elle fait ainsi que l'homme se laisse amoureusement emporter au torrent de la providence, sans se mettre en peine d'autre chose que de s'acquitter fidellement des devoirs particuliers qui lui sont prescrits à chaque moment par la loi de Dieu.

CHAP. VI.

*Ps.* 118. 65.

*Joan.* 14. 27.

*Phil.* 4. 7.

# TROISIE'ME TRAITE'.

## DE LA CRAINTE DE DIEU.

*Confige timore tuo carnes meas : à judiciis enim tuis timui.* Pſ. 118. ℣. 120.

Tranſpercez mes chairs par votre crainte, car vos jugemens me rempliſſent de frayeur.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Pourquoi le Prophete étant touché de crainte demande encore de craindre. Que quoique la crainte naiſſe d'amour-propre, elle eſt neanmoins utile.*

LE Prophete craint, & cependant il demande à Dieu qu'il lui augmente ſa crainte : comme celui qui diſoit : *Je croi, Seigneur, mais aidez mon incredulité.* Le commencement de crainte que Dieu forme dans notre cœur ne fait que nous convaincre, que nous ne craignons pas aſſez. Nous voyons que Dieu eſt infiniment terrible, & que nous le craignons peu, & c'eſt ce qui nous porte à lui demander qu'il redouble ſa crainte en nous, & qu'il en perce notre chair.

*Marc.* 9. 23.

Une autre raiſon de cette demande, eſt que ſouvent l'eſprit eſt convaincu qu'il faut craindre Dieu, mais que le cœur n'eſt pas pour cela touché. Cependant c'eſt la crainte du cœur qui amortit les tentations, & non la perſuaſion de l'eſprit. Et c'eſt pourquoi le Prophete ne ſe contente pas de craindre Dieu par l'eſprit, *à judiciis enim tuis timui*; mais il veut que ſa chair ſoit percée de cette crainte, afin que le vif ſentiment qu'elle en aura étouffe en elle toutes les tentations qui pourroient flatter ſes ſens. Une chair percée de cloux ne ſeroit gueres en état d'être attaquée par la tentation des plaiſirs. Il deſire donc que la crainte de Dieu faſſe cet effet en lui, qu'elle ſoit auſſi vive & auſſi ſenſible à ſon ame, que des cloux qui perceroient effectivement ſa chair. CHAP. I.

Mais pourquoi faut-il deſirer de craindre, puiſque la crainte ſemble être un effet d'amour-propre? Car nous craignons le mal qui nous peut arriver, parce que nous nous aimons. Pourquoi donc, dira-t-on, eſt-il neceſſaire de la demander à Dieu? N'avons-nous pas aſſez d'amour-propre pour craindre ce qui nous peut cauſer le plus grand des maux? C'eſt que quelque grand que ſoit notre amour-propre, il eſt néanmoins aveugle, inſenſible, ſtupide, déraiſonnable. Il eſt penétré de choſes de néant; il eſt ſenſible aux plus grans objets. Il craint, ſans raiſon; & il ne craint point, lorſqu'il a toute ſorte de raiſon de craindre. Il eſt ſans ordre & ſans regle dans ſes mouvemens. Une bagatelle l'occupe, le remplit, le tranſporte, & ſouvent ce qu'il y a

de plus grand au monde ne le touche point. C'eſt donc une grande grace de Dieu, lorſqu'il nous fait ſentir les choſes telles qu'elles ſont : car en nous faiſant ſentir vivement celles qui ſont grandes, il amortit le ſentiment trop vif que nous avons des petites.

---

## Chapitre II.

*La ſenſibilité & l'inſenſibilité de l'homme, également prodigieuſes. Naiſſent d'un fond inconnu. Marquent le déréglement & la grandeur de l'homme. Tems de cette vie, tems de ſtupidité.*

Il y a dans l'homme une ſenſibilité prodigieuſe, capable de mouvemens demeſurés de triſteſſe, d'amour, de joie, de crainte, de deſeſpoir ; & une ſenſibilité étonnante, capable de reſiſter aux objets les plus terribles. Les mêmes choſes font mourir les uns, & n'émouvent pas ſeulement les autres, ſans que l'on voie bien la raiſon & la cauſe de ces differens effets.

Car ces mouvemens violens naiſſent d'un fond inconnu, & d'un abyſme caché. Nul ne ſait préciſément les reſſorts qu'il faut faire agir pour les exciter : & tout ce que l'on ſait, eſt que la raiſon ne les peut produire comme elle voudroit, lors même qu'elle les jugeroit utiles ; & qu'elle ne les peut de même reprimer, lorſqu'elle les juge pernicieux. Quand l'ame n'eſt touchée que par une partie inſenſible, rien n'eſt capable

de l'émouvoir. Quand elle l'eſt par une partie ſenſible, tout eſt capable de la faire ſortir hors d'elle-même. CHAP. II.

La violence & l'inégalité de ces mouvemens, ſont en même-tems des preuves du déreglement de l'homme & des marques de ſa grandeur. Elles nous font voir qu'il y a d'étranges reſſorts dans ſon eſprit, & que s'ils étoient vivement touchés, ils produiroient encore des mouvemens tout autres que ceux que nous reſſentons ordinairement ; qu'ainſi les Philoſophes n'ont rien entendu, ni dans ſon bonheur, ni dans ſon malheur, en mettant l'un & l'autre dans les ſentimens que nous pouvons éprouver dans cette vie. Rien n'eſt plus ridicule que la penſée qu'ils ont eue, que nous pouvions être heureux par des voluptés groſſieres & communes, par des curioſités fades, & par une contemplation froide de la verité & de la vertu. Ces mouvemens ſont trop languiſſans pour nous rendre heureux, & l'ame de l'homme eſt capable d'un plaiſir & d'une joie infiniment plus vive & plus ſenſible. Il en eſt de même des maux. Quoiqu'on les ſente bien plus vivement que les plaiſirs, néanmoins ils pourroient encore être ſentis mille fois plus vivement. Que s'il n'eſt pas en notre pouvoir de nous procurer cette joie ſi vive, ni ces douleurs ſi perçantes, c'eſt que Dieu ne veut pas qu'il dépende de nous en ce monde, de nous rendre ni heureux ni malheureux, & qu'il veut que l'un & l'autre ſoit un effet, ou de ſa miſericorde, ou de ſa juſtice dans l'autre.

CHAP. II.

Le tems de cette vie est donc proprement un tems de stupidité. Toutes nos connoissances y sont obscures, sombres, languissantes, si on les compare à ce qu'elles seront au moment de notre mort, qui levera comme un rideau pour nous faire voir les choses telles qu'elles sont. Ce sera alors que toutes les creatures disparoîtront à nos yeux, & que nous ne verrons les Royaumes, les Principautés, les plaisirs & les maux de ce monde, que comme des atomes indignes de nous occuper. Dieu seul sera grand à notre vûe en ce jour-là, selon l'expression de l'Ecriture. Mais ce que la mort aura trouvés sans son amour, ne le verront grand que pour être remplis d'une terreur qui les fera abysmer dans l'enfer pour se cacher autant qu'ils pourront à une majesté si redoutable : au lieu que ceux qui mourront dans son amour, & qui seront purifiés de leurs fautes, ne le verront grand que pour ressentir en même-tems des mouvemens ineffables d'amour & de joie, qui feront leur éternelle felicité.

*Isaie.* 2. 11.

C'est ce que nous devons craindre & esperer pour l'autre vie. Mais dans cet état même d'assoupissement où nous sommes ici plongés, l'ame ne laisse pas de sentir des mouvemens beaucoup plus vifs les uns que les autres. Ce qui lui marque la capacité qu'elle a d'en avoir de tout autres que ceux qu'elle ressent ordinairement. Le corps auquel elle est attachée appesantit sa vigueur, & ralentit ses mouvemens ; mais il ne les ralentit pas toujours également. Elle est quelquefois plus stupide & plus insensible

*Sap.* 9. 15.

à l'égard des choſes de Dieu, & quelquefois moins : & l'experience de ces differens états lui donne lieu de découvrir ce qui contribue à exciter ces divers ſentimens, & à la mettre dans une diſpoſition ſi inégale.

---

## Chapitre III.

*Inſenſibilité, un des plus grans maux de l'ame. Naît d'aveuglement. Idées confuſes, qu'on ſe forme de toutes choſes. Fauſſes & vraies idée d'un bal. Autres preuves de cet aveuglement.*

IL eſt d'autant plus important, que l'ame s'applique à conſiderer les cauſes de ſon inſenſibilité pour Dieu, qu'elle la doit regarder comme un de ſes plus grans maux. Car c'eſt ce qui donne entrée dans l'ame, aux impreſſions des objets des ſens, qui ſeroient peu capables de la toucher, ſi elle l'étoit autant qu'elle le devroit être des choſes de l'autre vie. C'eſt ce qui la rend foible, languiſſante, pareſſeuſe dans les actions de pieté. C'eſt ce qui lui fait eſtimer les biens & les maux de ce monde beaucoup plus grans qu'ils le ſont. Enfin c'eſt cette inſenſibilité pour Dieu, qui la rend ſenſible pour les créatures, parce qu'elle ne ſauroit être ſans quelque pente, & qu'il faut toujours qu'elle s'attache à quelque objet. Ainſi un de ſes principaux devoirs, c'eſt de tâcher d'en reconnoître les cauſes, & d'y apporter tous les remedes qui lui ſont poſſibles.

Or il eſt viſible, que la cauſe generale de

CHAP. III.

notre inſenſibilité eſt la foibleſſe & l'aveuglement de notre eſprit, qui ne conçoit les choſes les plus terribles que par des idées ſombres & confuſes, qui n'ont rien de vif ni de ſenſible, & qui n'excitent ainſi que des mouvemens foibles & languiſſans. Il ſepare les choſes qui ſont jointes, & il s'occupe entierement d'une petite partie d'un objet, ſans faire reflexion ſur tout le reſte de ce qu'il contient. On ne conçoit la mort que ſous l'idée de la grimace d'un homme mourant, ſans y voir rien de ce qui l'accompagne. On ne conçoit le peché que ſous l'idée de ce qu'il a, qui flate les ſens, ſans y appercevoir ce qui le rend ſi horrible aux yeux de Dieu. Cette ſorte de ſtupidité ſe rencontre preſque dans tous les vices. Car il faut que pour y prendre plaiſir, nous n'en regardions qu'une legere ſurface, & que nous en éloignions de notre eſprit toutes les ſuites. Nous ne voyons jamais qu'une petite partie du ſpectacle qui eſt expoſé aux yeux de notre ame; & c'eſt ce qui fait que nous ſommes capables de nous croire heureux dans nos plus grandes miſeres.

Que voyent, par exemple, les gens du monde dans un bal? Une aſſemblée de perſonnes agreables, qui ne penſent qu'à ſe divertir, à prendre part, & à contribuer au plaiſir commun; des femmes qui ſont tout ce qu'elles peuvent pour ſe rendre aimables, & des hommes qui ſont ce qu'ils peuvent pour leur témoigner qu'ils les aiment. Ils y voyent un ſpectacle qui flatte les ſens, qui remplit leur eſprit, & qui amolit leur cœur, & qui y fait entrer doucement & agréable-

ment l'amour du monde & des creatures. Mais qu'eſt-ce que la lumiere de la foi découvre dans ces aſſemblées profanes à ceux qu'elle éclaire, & à qui il fait voir tout le ſpectacle, qui eſt veritablement expoſé à leurs yeux, & que les Anges y voyent? Elle leur découvre un maſſacre horrible d'ames qui s'entre-tuent les unes les autres; elle leur découvre des femmes en qui le démon habite, qui font à de miſerables hommes mille plaies mortelles: & des hommes qui percent le cœur de ces femmes par leurs criminelles idolatries. Elle leur fait voir les démons qui entrent dans ces ames par tous les ſens de leurs corps, qui les empoiſonnent par tous les objets qu'ils leur preſentent, qui les lient de mille chaînes, qui leur préparent mille ſupplices, qui les foulent aux piés, & qui ſe rient de leur illuſion & de leur aveuglement. Elle leur fait voir Dieu qui regarde ces ames avec colere, & qui les abandonne à la fureur des démons. CHAP. III.

Cela paſſe pour figure, pour déclamation, pour exageration: & cependant, il n'y a rien de plus effectif. La realité paſſe infiniment toutes ces figures; & ces plaies & ces coups mortels ne ſont que de foibles images de ce qui eſt en effet. Il y en a qui ne le croient pas, & c'eſt une autre ſorte d'aveuglement. Mais il y en a qui le croient, & qui n'y penſent pas, & c'eſt cette ſtupidité dont je parle. Leur penſée s'arrête au ſimple rapport de leurs yeux, & toutes les connoiſſances qu'ils ont par la foi ne leur ſervent de rien, & ne ſe preſentent point à

CHAP. III.

eux. Elles demeurent, dans je ne ſai quels replis de leur eſprit, mais elles ne changent point cette maniere animale de ne concevoir les choſes que par les ſens.

Voici encore d'autres preuves de cette ſtupidité dont nous parlons. Quand il s'agit de paſſer de la ſpeculation à la pratique, les hommes ne tirent point de conſequences ; & c'eſt une choſe étrange comment leur eſprit ſe peut arrêter à certaines verités ſpeculatives, ſans les pouſſer aux ſuites de pratique, qui ſont tellement liées auec ces verités, qu'il ſemble impoſſible de les en ſéparer. *Si je ſuis votre Dieu, où eſt l'honneur qui m'eſt dû*, dit Dieu même dans l'Ecriture ? C'eſt qu'il y a une ſuite neceſſaire entre connoître Dieu & l'honorer ; mais quelque liées que ſoient ces connoiſſances, l'aveuglement de l'eſprit humain les ſait bien deſunir. Il connoit Dieu, & ne l'honore pas. Il en demeure là, & ne penſe pas même qu'il ſoit neceſſaire de l'honorer. Il eſt convaincu, qu'il y a un Dieu, & il n'en tire aucune concluſion pour le reglement de ſa vie.

*Malac.* 1. 6.

Qui ne croiroit auſſi, que les hommes étant parvenus à la connoiſſance de l'immortalité de leur ame, ils la porteroient bien avant, & qu'ils en concluroient, qu'il faut donc employer toute leur vie à lui procurer un état heureux après ſa mort ? Il n'y a point de conſequence plus ſenſible que celle-là. Cependant combien de grans eſprits ont travaillé à l'établiſſement de ce point, qui ne paroiſſent pas avoir beaucoup penſé à cette conſequence ?

Nous en faisons de même dans les verités les plus terribles de la Religion. Nous nous contentons de les savoir, & nous nous arrêtons à la simple speculation. C'est Dieu qui fait tout, & qui opere par sa grace le vouloir & l'action. Nous croyons cette verité, & nous aimons à en parler. Que s'ensuit-il de-là ? Que nous devons implorer continuellement cette grace, dont nous avons un besoin si continuel. Cependant, la connoissance du besoin de la grace, ne nous rend pas plus assidus à la priere, nous ne laissons pas souvent d'être aussi Pelagiens dans nos actions & dans la conduite de notre vie, que si ces verités nous étoient entierement inconnues. CHAP. XL.

Le diable nous environne sans cesse comme un lion rugissant, & il ne cherche qu'à nous devorer, dit l'Apôtre saint Pierre. Quelle crainte, quel tremblement cette pensée ne devroit-elle point nous causer ? Et notre frayeur ne devroit-elle pas être incomparablement plus grande, que si l'on nous disoit, que nous sommes entourés de voleurs & d'assassins, qui nous veulent égorger ? Combien de gens neanmoins recitent tous les jours ce passage de saint Pierre, sans être touchés d'aucun sentiment de crainte ? 1. *Pet.* 5. 8.

Si je croyois, disoient certains Calvinistes, que le corps de Jesus-Christ fût present dans l'Hostie, je porterois bien un autre respect à ce Sacrement que les Catholiques. Ils jugent, qu'ils feroient ce qu'ils devroient faire, & ils s'imaginent que cet-

CHAP. III.

te connoissance feroit dans leur esprit l'impression qu'il seroit raisonnable qu'elle y fist. Et en effet, quand on nous dit, que le Roi est present, chacun se compose & se tient dans le respect. Mais en parlant ainsi, ils font voir qu'ils ne connoissent pas le fond de leur cœur. S'ils prenoient la peine de se consulter eux-mêmes, ils verroient qu'en mille rencontres, leur connoissance demeure sterile sans produire les effets qu'il semble qu'elle devroit produire naturellement. Ne croient-ils pas eux-mêmes, que Dieu est présent par tout; & cependant sont-ils plus reglés dans leurs actions que les autres: & la connoissance de cette presence les retient-elle plus en leur devoir que s'il n'étoit que dans le ciel?

Il ne faut pas néanmoins s'étonner que notre esprit nous porte naturellement à croire, que si nous avions telle & telle connoissance, nous ferions les choses ausquelles ces connoissances obligent. C'est qu'en effet la nature & la raison nous y portent, & que nous n'en sommes empêchés que par le déreglement de la volonté. Et c'est pourquoi cette prodigieuse insensibilité qu'on voit dans les hommes à l'égard des choses dont ils devroient être le plus touchés, est une marque évidente qu'ils ne sont point dans l'état où ils ont été formés, & que leur nature est corrompue. Cette stupidité monstrueuse ne sauroit être naturelle. Ils s'affligent des moindres choses jusques au desespoir: & lorsqu'il y va de tout leur être, & de leur bonheur, ou de leur malheur éternel, ils n'en sont non plus

touchés, que s'il s'agissoit d'une chose de néant. CHAP. III.

Mais cette insensibilité n'est pas seulement dans tous les hommes une marque de la corruption générale de la nature; elle est encore dans les Chrétiens une preuve des tenebres horribles que les pechés commis après le batême répandent dans l'ame. Et rien ne fait mieux voir que non-seulement le peché engendre la mort, comme dit l'Apôtre saint Jacques, mais qu'il la porte aussi avec soi, & qu'il ôte à l'ame la vie & le sentiment. Car si l'ame d'un Chrétien qui vit dans le desordre, n'étoit en un état de mort, seroit-il possible qu'il pût goûter un moment du repos? il sait qu'il est sous la puissance du diable, qu'il peut mourir à tout moment, que l'enfer est ouvert pour l'engloutir, que peut-être il n'y a plus de grace pour lui. Cependant il est sans inquietude & sans crainte; il jouit tranquillement des plaisirs qu'il sait être la cause de son malheur. Ces connoissances que la foi lui donne malgré lui, demeurant sans action & sans effet. Elles ne le troublent point. Il agit, il parle comme un homme qui n'a rien à faire qu'à se divertir en cette vie, & qui n'auroit rien à craindre en l'autre. *Jac.* 1. 15.

## Chapitre IV.

*Que l'inſenſibilité ſe remarque auſſi dans des Chrétiens dont la vie eſt reglée. Diverſes cauſes de cet état. Il eſt inutile de s'en inquieter, mais il le faut craindre. Utilité de s'appliquer aux objets de crainte.*

LA ſtupidité que l'on remarque dans les mauvais Chrétiens eſt certainement horrible, mais on en voit la cauſe. Il ne faut pas s'étonner s'il fait nuit quand la lumiere eſt éteinte ; & ſi l'on ne ſent rien quand on eſt mort. Il y a bien plus de ſujet de s'étonner que cette inſenſibilité ſe rencontre ſouvent dans des ames où il ſemble que le peché ne domine pas ; qui s'acquittent exterieurement des devoirs eſſenciels du Chriſtianiſme, qui pratiquent divers exercices de pieté, & qui menent une vie exemte de crimes. Car ſi elles ont ce cœur nouveau, & ce cœur de chair qui eſt propre à la loi nouvelle, d'où vient qu'il y a ſi peu de mouvement en elles. Si le Saint-Eſprit les anime, pourquoi en voit-on ſi peu de marque ? Si elles ſont éclairées de la lumiere de Dieu, d'où vient qu'elles ne voient point leurs dangers, ou qu'elles n'en tremblent pas ? Si l'on s'applique à rechercher les cauſes de cet effet, on trouvera qu'il y en peut avoir de fort differentes.

Car cet état n'eſt en quelques-uns qu'une épreuve de Dieu. C'eſt en d'autres une punition de leur negligence. Il y en a en

qui le naturel y a beaucoup de part. Mais sans se mettre en peine de discerner ces causes qu'autant que Dieu nous les découvrira, il semble que tous ceux qui sont dans cet état, ont une obligation commune de travailler à en sortir, quoiqu'il soit plus dangereux aux uns qu'aux autres; parce qu'il faut se conduire par les lumieres de la foi, qui nous apprennent que l'insensibilité est d'elle-même un très-grand mal; qui nous doit faire apprehender cette menace terrible que Dieu fait aux ames qui ne sont pas assez touchées de sa crainte, en leur déclarant *qu'elles s'en trouveront mal à la fin de leur vie* : Cor *durum habebit male in novissimo.* Et c'est ce qui les doit porter a embrasser avec soin tous les moyens qu'elles jugeront utiles pour s'en délivrer, & pour amolir la dureté de leur cœur. CHAP. IV. *Eccli.* 3. 27.

Il est inutile de s'inquieter de cet état, puisque l'on n'y remedie pas par l'inquietude, mais il n'est pas inutile de le craindre. C'est au-contraire un des principaux devoirs de ceux qui y sont, d'exciter en eux une frayeur salutaire, en se remettant devant les yeux ces instructions du Sage, qu'il est impossible d'être justifié sans crainte : *Qui sine timore est, non poterit justificari.* Que la crainte est le commencement & la racine de la sagesse : *Radix sapientiæ est timere Dominum* : Que c'est la source de la vraie joie : *Timor Domini dilatabit cor*; & qu'il n'y a que les ames craintives qui ayent sujet d'esperer un traitement favorable à la fin de leurs jours : *Timenti Dominum bene erit in extremis.* *Eccli.* 1. 28. *ibid.* v. 25. *ibid.* v. 12. *ibid.* v. 13.

CHAP. IV.

Pour entrer dans cette diſpoſition que la lumiere de la foi fait voir être ſi neceſſaire à tout le monde, il faut éviter un défaut & une illuſion d'amour-propre où pluſieurs perſonnes ſe laiſſent inſenſiblement aller; qui eſt de ſe faire une devotion ſi ſpirituelle, qu'elles ne s'appliquent preſque jamais aux objets qui leur pourroient donner de la crainte; comme la conſideration de la mort, de l'éternité, de l'enfer, des jugemens de Dieu, & des ſujets qu'elles ont de ſe défier de leur état. Car l'amour-propre aime à éloigner ces objets triſtes, & il ne manque pas de leur fournir des ſpiritualités gaies. Mais les Saints qui étoient ſans doute plus ſpirituels que nous, ne nous ont pas donné cet exemple. Ils n'ont point évité ces penſées communes que l'on traite de groſſieres. Ils ont cru au-contraire qu'il étoit très-utile de les avoir continuellement dans l'eſprit, n'y ayant rien dont Dieu ſe ſerve plus ſouvent pour retirer les ames d'une certaine évaporation que leur inſenſibilité produit, & pour les faire rentrer en elles-mêmes, que de la vûe de ces terribles objets.

## CHAPITRE V.

*Idée que l'on doit avoir de la rigueur de la justice de Dieu. Nombre effroyable de reprouvés. Spectacle terrible du carnage spirituel que le demon fait dans l'Eglise même. Fausse assurance où nous vivons.*

LA plupart du monde ne doit donc point s'appliquer tellement à regarder la misericorde de Dieu, qu'ils ne considerent en même-tems sa justice & la severité de ses jugemens. Et pour s'en former quelque idée, on la doit regarder dans ce nombre infini d'hommes que Dieu a abandonnés aux desirs de leur cœur avant l'Incarnation de son Fils, dans ces nations entieres qui n'ont jamais oui parler de l'Evangile, & qui sont demeurées ensevelies dans les tenebres & les ombres de la mort; dans cet autre monde que l'on vient de découvrir, & qui a été plus de cinq mille ans dans une ignorance absolue de Dieu; dans cette multitude de Mahometans qui occupent une si grande partie de la terre, & qui sont plongés dans mille superstitions brutales; dans cette foule d'heretiques qui joints ensemble surpasse de beaucoup le nombre des Catholiques; dans ces regions autrefois remplies d'Evêques & de Chrétiens, comme l'Afrique, où presentement l'on n'en trouve presque plus; & enfin dans ce nombre prodigieux de mauvais Chrétiens dont l'Eglise est tellement remplie, qu'a peine y en trouvera-t-on de veritables.

CHAP. V.

Tous ces gens aveugles & abandonnés à leurs paſſions, ſont autant de preuves de la rigueur de la juſtice de Dieu. C'eſt elle qui ſes livre aux démons qui les dominent, qui ſe jouent d'eux, qui les trompent, qui les jettent dans mille deſordres, qui les affligent dans ce monde par une infinité de miſeres, & qui les précipitent enfin dans l'abîme pour les tourmenter éternellement. C'eſt elle qui permet à ces démons non-ſeulement de poſſeder entierement toutes les nations infidelles, mais de cauſer des ravages étranges dans l'Egliſe même dont ils uſurpent ſouvent les miniſteres, en y faiſant entrer des gens vuides de charité, dans leſquels ils habitent & excitent leur puiſ-

*Jerem. 1. 15.*

ſance. Ce qui fait dire au Prophete : *J'aſſemblerai toutes les lignées des royaumes d'aquilon, & ils viendront tous mettre leur trône a l'entrée des portes de Jeruſalem, & tout-autour de ſes murailles.* Car pluſieurs de ceux qui ſont comme établis pour garder les portes de l'Egliſe, & pour y recevoir les fidelles, & un grand nombre de ceux à qui la diſcipline eſt commiſe, & qui ſont ainſi comme des ſentinelles qui ont ordre de veiller ſur ſes murailles, ſont des habitans *d'Aquilon*, c'eſt-a-dire, des gens ſans charité, & qui n'ont point en eux la chaleur de l'Eſprit de Dieu.

Ainſi le monde entier eſt un lieu de ſupplices, où l'on ne découvre par les yeux de la foi que des effets effroyables de la juſtice de Dieu, & ſi nous voulons nous le repreſenter par quelque image qui en approche, figurons-nous un lieu vaſte, plein de

tous les instrumens de la cruauté des hommes, & rempli d'une part de bourreaux, & de l'autre d'un nombre infini de criminels abandonnés à leur rage. Représentons-nous que ces bourreaux se jettent sur ces misérables, qu'il les tourmentent tous, & qu'ils en font tous les jours périr un grand nombre par les plus cruels supplices, qu'il y en a seulement quelques-uns dont ils ont ordre d'épargner la vie : mais que ceux-ci même n'en étant pas assurés, ont sujets de craindre pour eux-mêmes la mort qu'ils voient souffrir à tous momens à ceux qui les environnent, ne voyant rien en eux qui les en distingue. CHAP. V.

Quelle seroit la frayeur de ces misérables qui seroient continuellement spectateurs des tourmens les uns des autres, qui y participeroient eux-mêmes, & qui apprehenderoient continuellement que ceux qu'ils souffrent ne se terminassent comme ceux des autres par une mort cruelle & honteuse ? Les folles joies, & les vaines inquietudes du monde pourroient-elles trouver place dans leur esprit ? L'orgueil seroit-il capable de les tenter dans ce malheureux état ? Et néanmoins la foi nous expose bien un autre spectacle devant les yeux : car elle nous fait voir les démons répandus par tout le monde, qui tourmentent & affligent tous les hommes en mille manieres, & qui les précipitent presque tous, premierement dans les crimes, & ensuite dans l'enfer & dans la mort éternelle.

C'est la vûe de ce spectacle qui fait qu'Isaïe s'écrie : *Propterea dilatavit infernus ani-* *Isai. 5. 14.*

CHAP. V.

*nam ſuam, & aperuit os ſuum abſque ullo termino, & deſcendent fortes eius, & populus eius, & ſublimes glorioſique*, c'eſt-à-dire, que la bouche de l'enfer eſt toujours ouverte, & que les grans & les petits, les forts & les foibles, les riches & les pauvres y entrent pêle-mêle a tous momens. C'eſt cette vûe qui fait dire à Jeremie : *O mucro Domini, uſquequò non quieſces? Ingredere in vaginam tuam.* O épée de la juſtice de Dieu, ne vous repoſerez-vous point? Remplirez-vous toujours la terre de meurtres? Ne ceſſerez-vous point de déſoler l'Egliſe même, en abandonnant a ſes ennemis la plupart de ceux qui paroiſſent ſes enfans? C'eſt encore ce que l'Ange fit voir à ſaint Jean, par ce preſſoir horrible où le ſang de ceux que l'on briſoit s'écouloit de toutes parts pardeſſus la cuve. Car ce ſang n'eſt pas le ſang des corps materiels; c'eſt celui des ames charnelles que les démons privent de la vie de la grace par les crimes où ils les engagent.

*Jerem.* 47. 6.

*Apoc.* 14. 19. & 20.

Nous paſſons nos jours au milieu de ce carnage ſpirituel, & nous pouvons dire que nous nageons dans le ſang des pecheurs; que nous en ſommes tout couverts, & que ce monde qui nous porte, eſt un fleuve de ſang, puiſque la vie du monde eſt toute compoſée d'actions criminelles, qui ont cauſé la mort a ceux qui les ont commiſes, & qui y portent les autres par la contagion du mauvais exemple. Pour périr, il n'y a qu'a s'y laiſſer entraîner. Rien ne nous diſtingue de ceux qui meurent a notre vûe. Nous n'avons pas plus de force qu'eux

pour

pour réſiſter a la rage des démons. Notre ſeule eſperance eſt dans le ſecours de celui qui nous en a délivrés juſqu'a preſent, & qui nous l'offre pour nous en délivrer à l'avenir. Cependant a peine y penſons-nous. Nous n'avons aucun ſentiment de notre délivrance pour le paſſé, aucune crainte de notre danger preſent, aucune inquietude pour l'avenir ; parceque nous ne voyons ni la grandeur de nos miſeres, ni la grandeur de nos dangers, ni la grandeur des maux dont nous ſommes menacés. CHAP. V.

Les Peres témoignent que rien n'étoit plus utile à l'Egliſe que les perſecutions viſibles, parcequ'elles tenoient tous les Chrétiens dans la crainte & dans un ſaint tremblement. Ils voyoient tous les jours ravir quelques-uns de leurs freres, & chacun s'imaginant que ce ſeroit peut-être à lui le lendemain à confeſſer Jeſus-Chriſt devant les Juges au milieu des tourmens, ne penſoit qu'a s'y préparer par tous les exercices d'une vie chrétienne. *Quand eſt-ce*, dit Tertulien, *que la foi eſt plus vive, que lorſque l'on craint davantage : & quand craint-on davantage, qu'au tems de la perſecution ? C'eſt alors que toute l'Egliſe eſt dans une ſainte frayeur ; que la foi eſt plus vigilante dans cette guerre ſpirituelle, qu'elle eſt plus exacte dans l'obſervation des jeûnes, des ſtations, des prieres & des exercices d'humilité.* C'étoit l'effet de ce ſpectacle exterieur ; & néanmoins celui que la foi nous découvre, eſt bien autrement terrible. Ce ne ſont pas des hommes, mais des démons qui arrachent à l'Egliſe ſes enfans. Ils ne tuent pas leurs *De fuga in perſ. initio.*

CHAP. V.

corps seulement, mais encore leurs ames. Ils ne leur font pas souffrir des tourmens passagers pour leur procurer une couronne immortelle, mais il les perdent pour l'éternité. La mort des Martyrs étoit pour plusieurs une semence de vie, selon la parole d'un Ancien : & la mort spirituelle des Chrétiens n'est pour la plupart des autres qu'une semence de mort ; en les corrompant par l'exemple des déreglemens qui l'ont causée. Enfin, comme les persécutions n'étoient ni continuelles ni universelles, la plus grande partie des Chrétiens ne laissoit pas de trouver moyen de s'en garantir : au-lieu qu'il y a peu de Chrétiens qui ne soient emportés par cette persécution spirituelle, & par le débordement des vices qui inondent toute l'Eglise. D'où vient donc que les premiers Chrétiens étoient si touchés des persécutions visibles, & que nous le sommes si peu des persécutions invisibles ? C'est que les unes se voyoient par les yeux du corps, & que les autres ne s'apperçoivent que par les yeux de la foi ; ou plutôt, c'est que leur foi étoit vive & éclairée, & que la nôtre est languissante, obscure & sans lumiere.

*Tertull. Apolog. in fin. S. Justin. dialog. cum Tryph.*

Il semble, a nous voir agir, que nous avons des lettres d'assurance de notre salut; que Dieu même nous ait revelé que les démons ne nous peuvent nuire. On diroit que nous avons une entiere certitude que nous possedons sa grace, & que nous ne la perdrons jamais, & que nous sommes dans son élection éternelle. Nous regardons les dangers & les malheurs des autres comme si nous n'avions rien à craindre pour nous-

mêmes, & comme on regarde du port les tempêtes qui les agitent & engloutiſſent les vaiſſeaux qui ſont ſur la mer. CHAP. V.

Si nous déteſtons dans notre eſprit la fauſſe aſſurance dont les Calviniſtes flattent les hommes, en verité nous l'apprenons en quelque ſorte par nos actions & par les ſentimens de notre cœur.

Nous nous repoſons ſur la miſericorde de Dieu, non par une confiance de charité, mais par une inſenſibilité d'amour-propre. Et c'eſt pourquoi c'eſt à nous que l'Ecriture parle lorſqu'elle avertit *de ne dire point que la miſericorde de Dieu eſt grande :* NE DICAS *miſeratio Dei magna eſt.* Car elle ne laiſſeroit pas d'être grande quand elle nous auroit laiſſé périr, & qu'elle nous auroit mis au nombre de tant de nations que ſa juſtice a laiſſées dans les tenebres, & de tant de Chrétiens qui ſont aſſujettis à l'empire des démons. Nous nous imaginons que nous ſommes fort conſiderables devant Dieu. Mais ſi tous les hommes de la terre ne ſont devant ſes yeux qu'une goute d'eau & un peu de pouſſiere, comme parle l'Ecriture, quelle place occuperons-nous dans cette goute d'eau, & dans ce peu de pouſſiere? S'il eſt donc juſte d'eſperer en ſa miſericorde, après tant d'effets que nous en avons reſſentis ; il n'eſt pas moins juſte de craindre ſa juſtice qui eſt ſi terrible ; & dont nous voyons des effets ſi épouventables dans tous les tems & dans tous les lieux du monde.

*Eccli.* 56.

*Iſa.* 40. 15.

## Chapitre VI.

*Qu'il est inutile de détruire dans son esprit les prétextes que l'amour-propre nous fournit de ne craindre pas. Innocence exterieure, signe équivoque de l'état de la grace.*

IL ne faut jamais détruire dans son ame l'esperance en la misericorde de Dieu, & la confiance en son amour éternel. Mais la crainte de sa justice ne la détruit pas, au contraire elle l'établit & la fortifie, puisque cette crainte même est un des plus grans effets de sa misericorde, & que nous aurons d'autant plus de sujet d'esperer qu'il nous regarde favorablement, que nous aurons plus de crainte de sa justice. Craignons Dieu, parcequ'il est redoutable : & esperons en lui, parceque nous le craignons. Ceux qu'il abandonne ne le craignent point, & ne desirent point de le craindre ; & c'est pourquoi il n'est pas inutile de détruire dans son esprit tous faux prétextes que l'amour-propre prend pour s'établir dans une mauvaise seûreté, & pour éviter les pensées & les mouvemens de crainte, qui lui sont toujours incommodes, parcequ'ils troublent toujours un peu cette tranquilité, & ce repos dont il est bien aise de jouir.

On fonde d'ordinaire cette confiance, ou sur une asseurance trop grande de la remission des pechés qu'on a commis après le Batême, directement opposée à l'Ecriture, qui nous avertit de n'être pas sans crainte

pour les pechés dont nous croyons avoir obtenu le pardon : *De propitiato peccato noli esse sine metu ;* ou sur ce que l'on pratique depuis long-tems les devoirs communs de la pieté chrétienne. Mais pour temperer cette confiance excessive par des sujets legitimes de crainte que la verité nous fournit, il n'y a qu'à se souvenir que personne ne sait avec certitude, si c'est la charité, ou la cupidité qui domine dans son cœur; & cette incertitude est beaucoup plus grande dans les personnes froides & négligentes. Car il est certain que comme les heretiques pratiquent quantité de bonnes œuvres exterieures sans charité : on en peut pratiquer dans l'Eglise même, qui n'auront pas un meilleur principe ; n'étant pas plus difficile d'observer sans grace les préceptes exterieurs de la loi de Jesus-Christ, que d'observer ceux de Mahomet, qui ne sont pas quelquefois moins difficiles.

CHAP. VI. *Eccli.* 5. 9.

Ainsi cette innocence exterieure qui ne consiste que dans l'observation des devoirs exterieurs de la Religion Chrétienne est un signe fort équivoque de la grace, & de l'innocence interieure, puisque ce peut-être un pur effet de la coutume, de l'habitude, de la vûe des créatures, & d'une crainte purement humaine. Et quoique l'on ne doive pas porter legement ce jugement de soi-même, on peut craindre néanmoins avec raison que Dieu ne le porte, & qu'il ne nous mette au rang de ceux dont il dit : *Ce peuple m'honore des levres, & son cœur est fort eloigné de moi.* *Isai.* 29. 13.

CHAP. VI.

Il ne faut pas aussi s'exemter de crainte par cette doctrine commune, que l'on ne perd la grace que par le peché mortel, & que l'on ne se souvient point d'en avoir commis. Car qui est-ce qui peut avoir cette assurance ? Tout le témoignage qu'on se peut rendre, ne regarde point au plus que les pechés corporels. Mais combien y en a-t-il dont nous ne connoissons pas la mesure ? Qui sait s'il n'a point perdu la grace, par l'orgueil, par l'envie, par la paresse spirituelle, par l'amour de soi-même, par une attache criminelle aux choses du monde ? Saint Bernard témoigne que le seul crime d'ingratitude pour les graces qu'on a reçûes de Dieu, peut être si grand, qu'il égale quelquefois l'énormité de plusieurs pechés corporels. Et c'est en ce sens, selon saint Chrysostome, qu'il est dit que les pechés remis sont de nouveau imputés, parceque l'ingratitude où l'on tombe en oubliant une si grande grace, les contient tous en quelque façon, & nous rend aussi coupables que si Dieu ne nous avoit point pardonné. Or qui peut s'assurer de n'être pas coupable de cette ingratitude ?

*Voyez Serm. 7. de diver.*

## CHAPITRE VII.

*Sujet que l'on a de craindre pour l'abus qu'on a fait des vertus de Dieu. Des occasions qu'on a eues d'avancer. Des fêtes & mysteres que l'Egliſe celebre le long de l'année.*

SI nous avions un peu de lumiere, quel ſujet de crainte ne pourrions-nous point encore tirer de l'abus que nous avons fait des graces de Dieu ? Il n'y a pour cela qu'à parcourir les principales de ces graces. Rien n'eſt plus étonnant que les menaces que Jeſus-Chriſt fait à ceux de Capharnaüm, qu'ils ſeront traités plus durement au jour du jugement que Sodome & Gomore : c'eſt-à dire, que deux villes ſouillées par les crimes les plus abominables. Car le ſeul fondement de ces menaces, eſt qu'ils n'avoient pas bien uſé des graces que Jeſus-Chriſt leur avoit faites en operant tant de miracles à leur vûe, & leur en donnant tant d'inſtructions. On ne voit pas d'ailleurs qu'ils fuſſent plus déreglés, ni plus ennemis de Jeſus-Chriſt que les autres Juifs. Or qui eſt-ce qui n'a pas ſujet de craindre que Jeſus-Chriſt ne lui faſſe le même reproche ? N'avons-nous pas reçu de lui infiniment plus de graces que les Capharnaïtes ? Cependant où eſt l'uſage que nous en avons fait ? Où ſont les tréſors des vertus que nous avons acquis par le moyen de ces talens que Dieu nous avoit mis entre

*Mat.* 11. 23. 24.

CHAP. VII.

les mains ? nous avons cru à la verité, mais où ſont les œuvres de notre foi ? Où eſt l'uſure qu'il nous redemandera de ſes bienfaits ? Il faut avoir une étrange inſenſibilité pour n'être pas effrayé de cette penſée, qu'il ſe trouvera des gens dans leſquels on n'aura vû aucun déreglement extraordinaire, qui ne laiſſeront pas d'être jugés par la verité même plus coupables que ceux de Sodome, pour le ſeul abus des graces de Dieu.

Toutes les occaſions que Dieu nous a preſentées de nous avancer dans la vertu, ſont autant de graces dont il nous redemandera compte. Ce ſont autant de moiſſons abondantes qu'il nous commandoit de recueillir, & dont il vouloit que nous fiſſions proviſion pour nous ſoutenir dans les tems où il devoit permettre que nous fuſſions éprouvés. Par exemple, les maladies & les ſouffrances ſont le tems de la moiſſon de la penitence ; les rebuts & les mépris ſont le tems de la moiſſon de l'humilité ; les pertes que Dieu nous envoie ſont le tems de la moiſſon de la pauvreté. Celui qui uſe bien de ces tems de moiſſon, eſt

*Prov.* 10. 5. ſage, ſelon l'Ecriture : *Qui congregat in meſſe, filius ſapiens eſt :* parce qu'il fait proviſion des graces qui lui ſeront neceſſaires en un autre tems. Mais elle nous avertit que celui qui en uſera mal ſera confondu ; *Qui autem ſtertit æſtate, filius confuſionis.* Du quel nombre ſommes-nous ? Et quel uſage pouvons nous dire que nous ayons fait de tant de moiſſons que Dieu nous a preſentées ?

*ibid.*

L'Egliſe diſtribue des graces toute l'année, en diverſes ſaiſons, & la devotion des

fidelles devroit être de suivre son esprit : comme les êtres naturels ne manquent jamais de suivre l'esprit général qui regle le cours de la machine du monde. Les oiseaux, comme dit l'Ecriture, gardent exactement leurs saisons. Ils font leurs nids en un certain tems, ils se dépouillent en un autre par un ordre reglé & invariable. La pieté a de même ses tems. Il y en a un propre pour obtenir l'esprit de penitence, & c'est celui où l'Eglise la pratique. Il y en a un où elle nous invite à la joie, à une vie nouvelle, & à imiter la vie du ciel, & c'est le tems de la Resurrection. Chaque mystere a ses graces, & le tems où l'Eglise le célebre, est le tems favorable pour l'obtenir. Mais ceux qui ménagent mal ces tems, & qui laissent passer toutes les solennités sans s'enrichir des graces que Dieu y distribue aux ames bien disposées, recevront sans doute le même reproche que le Prophete fait aux Juifs, de n'avoir pas connu le jugement du Seigneur ; & d'avoir été moins prudens que ces oiseaux qui ne manquent jamais de faire en chaque saison, ce qui convient a leur nature, *Milvus in cælo cognovit tempus suum, turtur & hirundo & ciconia custodierunt tempus adventûs sui : populus autem meus non cognovit judicium Domini.*

CHAP. VII.

*Jer.* 8. 7.

*ibid.*

Que si l'abus des moindres graces est aussi à craindre que nous l'avons representé, que sera-ce de l'abus de la grace des graces, c'est-a-dire, de l'Eucharistie qui contient l'Auteur même de toutes les graces ? L'Apôtre témoigne que Dieu exerçoit des cha-

CHAP. VII.

timens visibles sur les premiers Chrétiens qui communioient avec trop peu de préparation, & qui ne mettoient pas de difference entre le corps du Seigneur & les viandes communes; & que c'étoit-là ce qui causoit la mort, ou les maladies à plusieurs d'entre les fidelles. Mais que cette punition de Dieu leur étoit utile, puisqu'elle leur servoit à expier leurs fautes dès cette vie, & à éviter la damnation : *Cùm judicamur autem, à Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur.* Il semble que Dieu n'agisse plus de la sorte à l'égard de ceux qui abusent de ses mysteres. Il fait moins eclater sa justice à la vûe des hommes : il se retire en haut, comme dit l'Ecriture, & il s'éloigne de nous : *Et propter hanc in altum regredere.* On communie plus indignement que jamais, & on n'en reçoit aucune punition visible. C'est ce qui doit faire craindre à ceux qui reconnoissent par la négligence de leur vie qu'ils ont peu profité de tant de communions, que l'indulgence de Dieu à leur égard ne soit un effet de l'abandon, & qu'ils ne soient d'autant plus coupables qu'ils ont été moins punis.

1. Cor. 11. 32.

Ps. 7. 8.

## CHAPITRE VIII.

*Adresse de l'amour-propre pour nous empêcher de nous appliquer les reproches que* JESUS-CHRIST *fait à certaines gens. Que* JESUS-CHRIST *n'a gueres repris que les vices spirituels.*

UNe adresse de l'amour-propre pour empêcher que nous ne nous appliquions les reproches que Jesus-Christ fait à certaines gens dans l'Evangile ; c'est de nous en donner des idées si noires, qu'il ne nous vienne jamais dans l'esprit, que nous leur puissions ressembler. Par exemple, on conçoit les Pharisiens comme des gens d'un orgueil si insupportable & si extraordinaire, qu'il semble qu'il n'y en ait plus de tels parmi les hommes. Mais cela n'est pas ainsi. Ils étoient faits comme d'autres hommes, & leur vanité se connoissoit peu a l'exterieur. Ils ne la connoissoient pas eux-mêmes. Ils étoient d'ailleurs grans observateurs de la loi, & fort exacts dans les moindres choses qui regardoient le culte de Dieu. Qui nous assurera donc, que nous ne leur soyons pas semblables ? Ils étoient hypocrites, il est vrai : mais ils ne connoissoient pas leur hypocrisie. Peut-être le sommes-nous autant qu'eux, & assurément nous le sommes tous en quelque degré. Cependant Jesus-Christ déclare qu'ils seront punis plus rigoureusement que les autres Juifs qui

CHAP. VIII. *Marc.* 12. 40.

étoient néanmoins fort méchans: *Accipient prolixius judicium.* Ce qui fait voir qu'on peut être très-criminel devant Dieu, en menant vie reglée à l'exterieur.

En effet, il est remarquable que la plûpart des reproches & des menaces que Jesus-Christ fait dans l'Evangile, ne regardent que les vices spirituels, parcequ'il a supposé que les vices corporels sont assez condamnés par eux-mêmes. Il condanne l'abus de sa parole & de ses miracles dans les *a* Carphanaïtes, *b* l'orgueil & l'interêt dans les Phariſiens; *c* le desir de préeminence dans les Apôtres; *d* l'omission des œuvres de charité dans ceux dont il dit, qu'ils seront mis à la gauche & envoyés au feu éternel, *e* le defaut de charité interieure dans la parole des Vierges. La plûpart de ses préceptes ont de même pour objet des vertus interieures, * l'amour des ennemis, la retenue dans les jugemens, le détachement des biens du monde, le renoncement aux satisfactions humaines, la vigilance dans la priere, l'humilité & la simplicité des enfans. C'est en cela qu'il faut consulter cette justice qui surpasse celle des Phariſiens; sans laquelle on n'entre point au royaume de Dieu: & cependant qui peut s'assurer d'y satisfaire entierement?

a *Matth.* 11. 23. & 24.

b *Matth.* 23.

c *Marc.* 9. 23.

d *Matt.* 25. 41.

e *Matth.* 25. 1. & *seq.*

* V. *le Serm. sur la montagne. Matt. c.* 5. 6. & 7.

CHAP

## CHAPITRE IX.

### *Qu'il y en a peu qui puissent s'assurer d'avoir les marques que l'Ecriture nous donne de la vie de l'ame.*

L'Ecriture nous donne diverses marques pour reconnoître la vie & la mort de l'ame ; mais ces marques mêmes sont plus capables d'augmenter que de diminuer la crainte de ceux qui ont peu de devotion, & qui sont dans cet état d'insensibilité dont nous parlons. Elle nous dit premierement, que celui qui n'a point l'esprit de Jesus-Christ n'est point à lui : *Si quis spiritum Christi non habet, hic non est ejus.* Ainsi, quoique tous ceux qui ont renoncé au peché doivent avoir quelque confiance, que cet esprit est en eux, par le desir qu'ils ressentent au fond de leur cœur d'être uniquement à Jesus-Christ, cette confiance n'exclut pourtant pas la crainte qu'ils doivent aussi avoir, que cette marque qu'ils ont de sa presence ne soit trompeuse, & qu'ils ne prennent une resolution purement naturelle formée par l'accoutumance pour une attache divine, formée par l'esprit de Dieu. Car combien y a-t il d'autres effets de cet Esprit saint qu'ils ne trouvent point en eux ? L'esprit de Jesus-Christ est un esprit de recueillement & d'adoration continuelle ; c'est un esprit de zele pour la justice, de haine pour le peché, d'amour pour les pecheurs, c'est un esprit de croix, de mort *Rom. 8. 9.*

CHAP. IX.

& d'immolation perpetuelle ; c'eſt un eſprit de ſéparation, de détachement parfait de toutes les créatures, c'eſt un eſprit de douceur & de bonté pour tous les hommes. Ce ſont-là les ſentimens que l'eſprit de Dieu a formés avec plenitude dans le cœur de Jeſus-Chriſt, & ce ſont ceux qu'il doit former dans le nôtre en quelque dégré, ſi nous avons reçu de ſa plenitude quelque participation de cet eſprit qui nous doit rendre conformes à l'image du Fils unique de Dieu. Voilà les marques de vie. Plus ces ſentimens ſont vifs & agiſſans, plus on a ſujet de ſe croire vivant. Mais plus ils ſont foibles & languiſſans, plus on a ſujet d'apprehender d'être mort.

L'Ecriture nous marque encore ce que c'eſt que la vie de l'ame, en nous diſant, que *le juſte vit de la foi.* Et pour bien l'entendre, il faut remarquer que l'ame ne vit que par ſa connoiſſance & par ſon amour : d'où il s'enſuit que cette vie de la foi conſiſte à penſer ſelon la foi, & à aimer ou haïr ſelon la foi ; c'eſt à-dire, que pour vivre de la foi, il faut juger les choſes grandes ou petites, utiles ou inutiles, bonnes ou mauvaiſes, non ſelon notre goût & nos inclinations corrompues ; mais ſelon la lumiere de la foi : & il faut de même que les ſentimens du cœur ſuivent cette lumiere, & que nos craintes, nos eſperances, nos joies, nos triſteſſes, notre amour, notre haine ſoient conduits par la foi.

*Habac.* 2. 4.

Pour ſavoir donc ſi nous vivons de la foi ; il n'y a qu'à conſiderer ſi nous deſi-

rons ce que la foi nous montre que nous devons desirer : si nous nous affligeons des choses qu'elles nous fait voir être contraires à la loi de Dieu : si nous desirons, & pour nous & pour les autres, les biens qu'elle nous propose, comme devant être l'objet de nos desirs. Car alors nous pourrons nous assurer, que notre ame est veritablement vivante. Mais si nous voyons au contraire, que nous nous affligions de ce qui devroit nous réjouir, & que nous nous réjouissions de ce qui devroit nous affliger; comme nous avons alors peu de part à cette vie de la foi, nous avons aussi peu de marques de la vie de notre ame. CHAP. IX.

Enfin l'Apôtre saint Jean nous assure, que celui *qui n'aime point demeure dans la mort, & que celui qui aime possede la vie.* 1. *Joan.* 3. 14. 15. Et l'Apôtre saint Paul, pour ne nous pas laisser tromper par la vaine image d'une fausse charité, a pris soin de nous décrire exactement les qualités de cette veritable charité qui fait la vie de nos ames. *La charité*, dit-il, *est patiente ; elle est douce, elle n'est point jalouse, ni inconsiderée ; elle ne s'éleve point de vanité, elle n'est point ambitieuse ; elle ne recherche point ses interêts ; elle n'est point colere ni soupçonneuse ; elle ne se réjouit point de l'injustice ; elle se réjouit de la verité.* 1. *Cor.* 1. 4. & *suiv.* C'est par-là que nous nous devons examiner. Si nous nous pouvons rendre un témoignage sincere, que nous ressentons en nous tous les effets de la charité, à la bonne heure, soyons pleins de confiance & de joie. Mais si nous en ressentons de tous

CHAP. IX.

contraires, il n'y a qu'une extrême ſtupidité qui puiſſe étouffer les juſtes ſentimens de crainte que cette connoiſſance nous doit donner.

On ne doit pas prendre auſſi pour une marque certaine, que l'on eſt vivant devant Dieu, une certaine équité d'eſprit, par laquelle on juge aſſez juſtement de la plupart des choſes qui ſe preſentent. Car cette qualité peut demeurer avec les plus grans déreglemens; & l'on voit ſouvent des perſonnes qui étant dans un très-mauvais état par des crimes, ou ſpirituels ou corporels, dont ils n'ont fait aucune penitence, ne laiſſent pas de ſe conſerver une certaine region dans leur eſprit, qui ne paroît point troublée par les impreſſions du diable, dans laquelle ils jugent bien de pluſieurs choſes, & reglent leur vie d'une maniere honnête & raiſonnable. Et le diable qui les poſſede, permet même ſouvent qu'ils habitent preſque toujours dans cette region tranquille, & qu'ils ne ſe connoiſſent que par-là, afin qu'ils ne s'apperçoivent point de la corruption de leur cœur, par laquelle il les tient aſſujettis.

## CHAPITRE X.

*Quelle eſt la crainte où l'on doit tendre. Avantage que l'on peut tirer de l'état d'inſenſibilité. Qu'il n'y faut pas demeurer volontairement.*

IL faut donc craindre, il faut trembler devant Dieu dans la vûe de tant de ſujets de crainte : mais il faut que ce ſoit d'une crainte ſalutaire, qui au lieu d'abattre l'ame, la releve, & la porte à remedier ſerieuſement à ce qui lui donne ſujet de craindre. Il faut que ce ſoit d'une crainte qui porte à la penitence, à la priere, à la vigilance, au travail. Que ſi avec tout cela on ſe trouve en un certain état où il ſemble qu'on ne voie en ſoi que de la froideur & de l'inſenſibilité, & que l'on ne puiſſe changer la diſpoſition de ſon eſprit ; il faut ſe ſoumettre humblement à l'ordre de Dieu, & eſperer d'en tirer autant d'avantage, que s'il lui avoit plu que nous fuſſions ſenſiblement remplis de devotion, de conſolation & de ferveur. Et peut-être en tirerions-nous effectivement cet avantage, ſi nous entrions ſincerement dans les ſentimens où cet état même nous porte, & que nous jugeaſſions de nous comme nous en devons juger dans la verité.

Ce ne ſeroit pas en effet un petit avantage que de ſe conſerver par-là dans le mépris de ſoi-même ; mais il faut bien ſe garder que ce prétexte ne nous porte à demeurer

CHAP. X.

volontairement dans cet état. Dieu qui veut que quelques ames y soient pour les humilier, veut en même-tems qu'elles fassent tout ce qu'elles peuvent pour en sortir. Il leur adresse à toutes ces paroles de son Prophete : *Erudire Jerusalem, ne fortè recedat anima mea à te.* Instruisez-vous, ô ame chrétienne, de peur que mon Esprit ne vous abandonne. Ne demeurez point volontairement dans l'ignorance & dans les tenebres. Il faut également éviter, & la negligence dans la recherche des lumieres de Dieu, & l'impatience dans les tenebres où il nous laisse. L'un est un effet de paresse ; & l'autre d'orgueil. Mais ces lumieres que nous devons rechercher, ne sont pas des lumieres simplement speculatives. Ce sont ces lumieres qui touchent le cœur au même-tems qu'elles instruisent l'esprit, & qui naissent de la charité, qui est le vrai remede de la dureté du cœur, & de l'insensibilité.

*Jer.* 6. 8.

QUATRIE'ME TRAITE',

# DES MOYENS

## DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

### PREMIERE PARTIE.

*Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci : & orate pro ea ad Dominum : quia in pace illius erit pax vobis.* Jerem. 29. v. 7.

Recherchez la paix de la ville en laquelle je vous ai transferés, & priez le Seigneur pour elle, parce que votre paix se trouve dans la sienne.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Hommes citoyens de plusieurs villes. Ils doivent procurer la paix de toutes ; & s'appliquer en particulier à vivre en paix dans la societé, où ils passent leur vie, & dont ils sont partie.*

TOutes les societés dont nous faisons partie ; toutes les choses avec lesquelles nous avons quelque liaison & quelque commerce, sur lesquelles nous agissons, & qui agissent sur nous, & dont le different état est capable d'alterer la dispo-

CHAP. I.

sition de notre ame, sont les villes où nous passons le tems de notre pelerinage; parce que notre ame s'y occupe & s'y repose.

Ainsi le monde entier est notre ville, parce qu'en qualité d'habitans du monde, nous avons liaison avec tous les hommes, & que nous en recevons même tantôt de l'utilité & tantôt du dommage. Les Hollandois ont commerce avec ceux du Japon. Nous en avons avec les Hollandois. Nous en avons donc avec ces peuples qui sont aux extrémités du monde; parce que les avantages que les Hollandois en tirent leur donnent le moyen, ou de nous servir, ou de nous nuire. On en peut dire autant de tous les autres peuples. Ils tiennent tous à nous par quelque endroit, & ils entrent tous dans la chaine qui lie tous les hommes entre-eux par les besoins reciproques qu'ils ont les uns des autres.

Mais nous sommes encore plus particulierement citoyens du royaume où nous sommes nés, & où nous vivons: de la ville où nous habitons: de la societé dont nous faisons partie; & enfin, nous nous pouvons dire en quelque sorte citoyens de nous-mêmes & de notre propre cœur. Car nos diverses passions & nos diverses pensées tiennent lieu du peuple avec qui nous avons à vivre: & souvent il est plus facile de vivre avec tout le monde exterieur, qu'avec ce peuple interieur que nous portons en nous-mêmes.

L'Ecriture qui nous oblige de chercher la paix de la ville où Dieu nous fait habiter, l'entend également de toutes ces differentes

villes. C'eſt-à-dire, qu'elle nous oblige de chercher & de deſirer la paix & la tranquilité du monde entier : de notre royaume, de notre ville, de notre ſocieté, & de nous-mêmes. Mais comme nous avons plus de pouvoir de la procurer à quelques-unes de ces villes qu'aux autres, il faut auſſi que nous y travaillions diverſement. CHAP. I.

Car il n'y a gueres de gens qui ſoient en état de procurer la paix, ni au monde, ni à des royaumes, ni à des villes, autrement que par leurs prieres. Ainſi notre devoir à cet égard ſe réduit à la demander ſincerement a Dieu, & à croire que nous y ſommes obligés. Et nous le ſommes en effet, puiſque les troubles exterieurs qui diviſent les royaumes, viennent ſouvent du peu de ſoin que ceux qui en ſont partie, ont de demander la paix a Dieu, & de leur peu de reconnoiſſance, lorſque Dieu la leur a accordée. Les guerres temporelles ont de ſi étranges ſuites, & des effets ſi funeſtes pour les ames mêmes, qu'on ne ſauroit trop les apprehender. C'eſt pourquoi ſaint Paul, en recommandant de prier pour les Rois du monde, marque expreſſément, comme un principe de cette obligation, le beſoin que nous avons pour nous-mêmes de la tranquilité exterieure : *Ut quietatem & tranquillam vitam agamus.* 1. *Tim.* 2. *v.* 1. *&* 2.

On ſe procure la paix à ſoi-même en reglant ſes penſées & ſes paſſions. Et par cette paix interieure, on contribue beaucoup à la paix de la ſocieté dans laquelle on vit : parce qu'il n'y a gueres que les paſſions qui la troublent. Mais comme cette paix avec

CHAP. I. ceux qui nous ſont unis par des liens plus étroits, & par un commerce plus frequent, eſt d'une extrême importance pour entretenir la tranquilité dans nous-mêmes, & qu'il n'y a rien de plus capable de la troubler que la diviſion oppoſée à cette paix, c'eſt de celle-là principalement qu'il faut entendre cette inſtruction du Prophete: *Quærite pacem civitatis ad quam transmigrare vos feci.* Cherchez la paix de la ville qui eſt le lieu de votre exil.

---

## CHAPITRE II.

### *Union de la raiſon & de la religion à nous inſpirer le ſoin de la paix.*

LEs hommes ne ſe conduiſent d'ordinaire dans leur vie, ni par la foi, ni par la raiſon. Ils ſuivent temerairement les impreſſions des objets preſens, ou les opinions communément établies parmi ceux avec qui ils vivent. Et il y en a peu qui s'appliquent avec quelque ſoin à conſiderer ce qui leur eſt veritablement utile pour paſſer heureuſement cette vie, ou ſelon Dieu, ou ſelon le monde. S'ils y faiſoient reflexion, ils verroient que la foi & la raiſon ſont d'accord ſur la plupart des devoirs & des actions des hommes; que les choſes dont la religion nous éloigne, ſont ſouvent auſſi contraires au repos de cette vie qu'au bonheur de l'autre, & que la plupart de celles où elle nous porte, contribuent plus au bonheur temporel, que tout ce que no-

tre ambition & notre vanité nous font rechercher avec tant d'ardeur. CHAP. II.

Or cet accord de la raiſon & de la foi ne paroît nulle part ſi bien que dans le devoir de conſerver la paix avec ceux qui nous ſont unis, & d'éviter toutes les occaſions & tous les ſujets qui ſont capables de la troubler. Et ſi la religion nous preſcrit ce devoir, comme un des plus eſſenciels à la pieté chrétienne, la raiſon nous y porte auſſi comme à un des plus importans pour notre propre interêt.

Car on ne ſauroit conſiderer avec quelque attention, la ſource de la plûpart des inquietudes & des traverſes qui nous arrivent, ou que nous voyons arriver aux autres; qu'on ne reconnoiſſe qu'elles viennent ordinairement de ce qu'on ne ſe ménage pas aſſez les uns les autres. Et ſi nous voulons nous faire juſtice, nous trouverons, qu'il eſt rare qu'on médiſe de nous ſans ſujet, & que l'on prenne plaiſir à nous nuire & à nous choquer de gaieté de cœur. Nous y contribuons toujours quelque choſe. S'il n'y en a pas de cauſes prochaines, il y en a d'éloignées. Et nous tombons ſans y penſer dans une infinité de petites fautes, à l'égard de ceux avec qui nous vivons, qui les diſpoſe à prendre en mauvaiſe part ce qu'ils ſouffriroient ſans peine, s'ils n'avoient déja un commencement d'aigreur dans l'eſprit. Enfin il eſt preſque toujours vrai que ſi l'on ne nous aime pas, c'eſt que nous ne ſavons pas nous faire aimer.

Nous contribuons donc nous-mêmes à ces inquiétudes, à ces traverſes & à ces trou-

CHAP. II.

bles que les autres nous causent ; & comme c'est en partie ce qui nous rend malheureux, rien ne nous est plus important, même selon le monde, que de nous appliquer à les éviter. Et la science qui nous apprend à le faire nous est mille fois plus utile que toutes celles que les hommes apprennent avec tant de soin & tant de tems. C'est pourquoi il y a lieu de déplorer le mauvais choix que les hommes font dans l'étude des arts, des exercices & des sciences. Ils s'appliquent avec soin à connoître la matiere, & à trouver les moyens de la faire servir à leurs besoins. Ils apprennent l'art de domter les animaux, & de les employer à l'usage de la vie ; & ils ne pensent pas seulement à celui de se rendre les hommes utiles, & d'empêcher qu'ils ne les troublent & ne rendent leur vie malheureuse, quoique les hommes contribuent infiniment plus à leur bonheur ou à leur malheur, que tout le reste des creatures.

C'est ce que la raison nous dicte touchant ce devoir. Mais si l'on en consulte la religion & la foi, elles nous y engagent encore tout autrement par l'autorité de leurs préceptes & par les raisons divines qu'elles nous en apportent. Jesus-Christ a tellement aimé la paix qu'il en fait deux des huit beatitudes qu'il nous propose dans l'Evangile : *Heureux*, dit-il, *ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre* ; ce qui comprend la tranquillité de cette vie & le repos de l'autre. *Heureux*, dit-il encore, *ceux qui sont pacifiques, parce qu'ils auront le nom d'enfans de Dieu*, qui est la plus haute

*Matth.* 5. 4.

*ibid.* 9.

qualité dont les hommes ſoient capables, & qui n'eſt dûe par conſequent qu'à la plus grande des vertus. Saint Paul fait une loi expreſſe touchant la paix, en commandant de la garder autant qu'il eſt poſſible avec tous les hommes. *Si fieri poteſt, cum omnibus hominibus pacem habentes.* Il nous défend les contentions, & nous ordonne la patience & la douceur envers tout le monde : *Servum Domini non oportet litigare, ſed manſuetum eſſe ad omnes.* Et enfin il nous déclare que l'eſprit de contention n'eſt point celui de l'Egliſe. *Si quis videtur contentioſus eſſe, nos talem conſuetudinem non habemus, neque Eccleſia Dei.*

CHAP. II.

*Rom.* 12. 18.

2. *Tim.* 2. 24.

1. *Cor.* 11. 16.

Il n'y a gueres d'avertiſſemens plus frequens dans les livres du Sage, que ceux qui tendent à nous regler dans le commerce que nous avons avec le prochain, & à nous faire éviter ce qui peut exciter des diviſions, & des querelles. C'eſt dans cette vûe qu'il nous dit, que la douceur dans les paroles multiplie les amis, & adoucit les ennemis : *Verbum dulce multiplicat amicos, & mitigat inimicos*, & que les gens-de-bien ſont pleins de douceur & de complaiſance : *Et lingua eutharis in bono homine abundat.*

*Eccli.* 6. 5.

*ibid.*

Il dit en un autre endroit, que les réponſes douces appaiſent la colere, & que celles qui ſont aigres excitent la fureur : *Reſponſio mollis frangit iram, ſermo durus ſuſcitat furorem.* Il dit que le Sage ſe fait aimer par ſes paroles : *Sapiens in verbis ſeipſum amabilem facit.*

*Pro* 15. 1.

*Eccli.* 20. 13.

Enfin il releve tellement cette vertu, qu'il l'appelle l'arbre de vie, parce qu'elle nous

CHAP. II. procure le repos & dans cette vie, & dans l'autre : *Lingua placabilis lignum vitæ.*

*Prov.* 15. 4. Il a bien voulu même nous apprendre que l'avantage que cette vertu nous apporte en nous faisant aimer, est préferable a ceux que les hommes desirent le plus ; qui sont l'honeur & la gloire. Car c'est un des sens

*Eccli.* 3. 19. de ces paroles : *Fili, in mansuetudine opera tua perfice, & super hominum gloriam dilegeris.* MON *fils, accomplissez vos œuvres avec douceur, & vous vous attirerez non seulement l'estime, mais aussi l'amour des hommes.*

Le Sage y compare les deux choses que les hommes recherchent principalement des autres hommes, qui sont l'amour & la gloire. La gloire vient de l'idée de l'excellence ; l'amour, de l'idée de la bonté, & cette bonté se témoigne par la douceur. Or il nous apprend dans cette comparaison, que quoique l'estime des hommes flate plus notre vanité, il vaut mieux neanmoins en être aimé. Car l'estime ne nous donne entrée que dans leur esprit, au lieu que l'amour nous ouvre leur cœur. L'estime est souvent accompagnée de jalousie, mais l'amour éteint toutes les malignes passions : & ce sont celles-là qui troublent notre repos.

## CHAPITRE III.

*Raiſons des devoirs de garder la paix avec ceux avec qui on vit.*

ON peut tirer de l'Ecriture une infinité de raiſons pour nous exciter à conſerver la paix avec les hommes par tous les moyens qui nous ſont poſſibles.

1. Il n'y a rien de ſi conforme à l'eſprit de la loi nouvelle que la pratique de ce devoir : & l'on peut dire qu'elle nous y porte par ſon eſſence même. Car au lieu que la cupidité, qui eſt la loi de la chair, déſuniſſant l'homme d'avec Dieu, elle le déſunit d'avec lui-même, par le ſoulevement des paſſions contre la raiſon ; & d'avec tous les autres hommes en l'en rendant ennemi, & le portant à tâcher de s'en rendre le tyran. Le propre au contraire de la charité, qui eſt cette loi nouvelle que Jeſus-Chriſt eſt venu apporter au monde, c'eſt de reparer toutes les déſunions que le peché a produites ; de reconcilier l'homme avec Dieu, en l'aſſujettiſſant à ſes loix ; de le reconcilier avec lui-même, en aſſujettiſſant ſes paſſions à la raiſon ; & enfin de le reconcilier avec tous les hommes, en lui ôtant le deſir de les dominer.

Or un des principaux effets de cette charité, à l'égard des hommes, eſt de nous appliquer a conſerver la paix avec eux, puiſqu'il eſt impoſſible qu'elle ſoit vive & ſincere dans le cœur, ſans y produire cette

CHAP. III.

appl'ication. On craint naturellement de bleſſer ceux que l'on aime. Et cet amour nous faiſant regarder toutes les fautes que nous commettons contre les autres comme grandes & importantes, & toutes celles qu'ils commettent contre nous comme petites & legeres, il éteint par-là la plus ordinaire ſource des querelles, qui ne naiſſent le plus ſouvent que de ces fauſſes idées qui groſſiſſent à notre vûe tout ce qui nous touche en particulier, & qui amoindriſſent tout ce qui touche les autres.

2. Il eſt impoſſible d'aimer les hommes ſans deſirer de les ſervir : & il eſt impoſſible de les ſervir ſans être bien avec eux ; de ſorte que le même devoir qui nous charge des autres hommes, ſelon l'Ecriture, pour les ſervir en toutes les manieres dont nous ſommes capables, nous oblige auſſi de nous entretenir en paix avec eux, parce que la paix eſt la porte du cœur, & que l'averſion nous le ferme & nous le rend entierement inacceſſible.

*Galat.* 6. 2.

3. Il eſt vrai que l'on n'eſt pas toujours en état de ſervir les autres par des diſcours d'édification ; mais il y a bien d'autres manieres de les ſervir. On le peut faire par le ſilence, par des exemples de modeſtie, de patience & de toutes les autres vertus ; & c'eſt la paix & l'union qui leur ouvre le cœur pour les faire profiter.

Or la charité, non ſeulement embraſſe tous les hommes, mais elle les embraſſe en tout tems. Ainſi nous devons avoir la paix avec tous les hommes, & en tout tems; car il n'y en a point où nous ne devions

CHAP. III.

les aimer & deſirer de les ſervir ; & par conſequent il n'y en a point où nous ne devions ôter de notre part, tous les obſtacles qui s'y pourroient rencontrer, dont le plus grand eſt l'averſion & l'éloignement qu'ils pourroient avoir pour nous. De ſorte que, lors même que l'on ne peut conſerver avec eux une paix interieure qui conſiſte dans l'union de ſentiment, il faut tâcher au moins d'en conſerver une exterieure, qui conſiſte dans les devoirs de la civilité humaine, afin de ne ſe rendre pas incapables de les ſervir quelque jour, & de témoigner toujours à Dieu le deſir ſincere que l'on en a.

De plus, ſi nous ne leur ſervons pas actuellement, nous ſommes au moins obligés de ne leur pas nuire. Or c'eſt leur nuire que de les porter en les choquant, à tomber en quelque froideur à notre égard. C'eſt leur cauſer un dommage réel, que de les diſpoſer par l'éloignement qu'ils concevront de nous, à prendre nos actions ou nos paroles en mauvaiſe part, à en parler d'une maniere peu équitable ; & qui bleſſeroit leur conſcience, & enfin à mépriſer même la verité dans notre bouche, & à n'aimer pas la juſtice, lorſque c'eſt nous qui la défendons.

Ce n'eſt donc pas ſeulement l'interêt des hommes, c'eſt celui de la verité même qui nous oblige à ne les pas aigrir inutilement contre nous. Si nous l'aimons, nous devons éviter de la rendre odieuſe par notre imprudence, & de lui fermer l'entrée du cœur & de l'eſprit des hommes, en nous la

CHAP. III.

fermant à nous-mêmes : & c'eſt auſſi pour nous porter à éviter ces défauts que l'Ecriture nous avertit : *Que les ſages ornent la ſcience*, c'eſt-à-dire, qu'ils la rendent venerable aux hommes, & que l'eſtime qu'ils s'attirent par leur moderation, fait paroître plus auguſte la verité qu'ils annoncent : au lieu qu'en ſe faiſant ou mépriſer ou haïr des hommes, on la deshonore, parce que le mépris & la haine paſſent ordinairement de la perſonne à la doctrine.

*Prov.* 15. 2.

Il eſt vrai qu'il eſt impoſſible que les gens-de-bien ſoient toujours en paix avec les hommes, après que Jeſus Chriſt les a avertis qu'ils ne devoient pas eſperer d'être autrement traités d'eux qu'il l'a été lui même. C'eſt pourquoi ſaint Paul en nous exhortant de conſerver la paix avec eux, y ajoûte cette reſtriction : *S'il eſt poſſible.* SI *fieri poteſt*, ſachant bien que cela n'eſt pas toujours poſſible, & qu'il y a des occaſions où il faut par neceſſité hazarder de les choquer en s'oppoſant à leurs paſſions. Mais afin de le faire utilement, & ſans avoir un juſte ſujet de craindre que nous n'aïyons contribué aux ſuites fâcheuſes qui en naiſſent quelquefois, il faut éviter avec un extrême ſoin de les choquer inutilement, ou pour des choſes de peu d'importance, ou par une maniere trop dure, parce qu'il n'y a en effet que ceux qui épargnent les autres, autant qu'il eſt en leur pouvoir, qui les puiſſent reprendre avec quelque fruit.

*Matth.* 10. 25.

*Rom.* 12. 18.

Si ſaint Pierre donc ſachant bien qu'il eſt inévitable que les Chrétiens ſouffrent & ſoient perſecutés, leur commande de

*1. Petr.* 4. v. 14. & 15.

ne ſe pas attirer dans leurs ſouffrances par leurs crimes : on leur peut dire de même qu'étant inévitable qu'ils ſoient haïs de hommes, ils doivent extrêmement éviter de ſe faire haïr par leur imprudence & leur indiſcretion, & de perdre par là le mérite qu'ils peuvent acquerir par cette ſorte de ſouffrance. CHAP. III.

Voici encore une autre raiſon qui rend la paix neceſſaire, & qui nous oblige de la procurer autant qu'il nous eſt poſſible ; c'eſt que la correction fraternelle eſt un devoir qui nous eſt recommandé expreſſément par l'Evangile, & dont l'obligation eſt très-étroite. Cependant il eſt certain qu'il y a peu de gens qui le puiſſent pratiquer utilement, & ſans cauſer plus de mal que de bien à ceux qu'ils reprennent. Mais il ne faut pas pour cela qu'ils s'en croient diſpenſés. Car comme on n'eſt pas exemt de faute devant Dieu, lorſque l'on ſe met par imprudence hors d'état de pratiquer la charité corporelle, & qu'il nous impute le défaut des bonnes œuvres dont nous nous privons par notre faute ; nous ne devons pas non plus nous croire exemts de peché, lorſque le peu de ſoin que nous avons de conſerver la paix avec notre prochain, nous met dans l'impuiſſance de pratiquer envers lui la charité ſpirituelle que nous lui devons. *Matth.* 18. 15.

Enfin notre interêt ſpirituel, & la charité que nous nous devons à nous-mêmes, nous doit porter à éviter tout ce qui nous peut commettre avec les hommes, & nous rendre l'objet de leur haine ou de leur mé-

CHAP. IV. pris. Car rien n'eſt plus capable d'éteindre, ou de refroidir dans nous-mêmes la charité que nous lui devons, puiſqu'il n'y a rien de ſi difficile que d'aimer ceux en qui l'on ne trouve que de la froideur ou même de l'averſion.

---

## CHAPITRE IV.

*Regle generale pour conſerver la paix. Ne bleſſer perſonne, & ne ſe bleſſer de rien. Deux manieres de choquer les autres. Contredire leurs opinions; s'oppoſer à leurs paſſions.*

MAis la peine n'eſt pas de ſe convaincre ſoi-même de la neceſſité de conſerver l'union avec le prochain; c'eſt de la conſerver effectivement en évitant tout ce qui la peut alterer. Il eſt certain qu'il n'y a qu'une charité abondante qui puiſſe produire ce grand effet. Mais entre les moyens humains qu'il eſt utile d'y employer, il ſemble qu'il n'y en ait point de plus propre que de s'appliquer à bien connoître les cauſes ordinaires des diviſions qui arrivent entre les hommes, afin de les pouvoir prévenir. Or en les conſiderant en géneral, on peut dire qu'on ne ſe brouille avec les hommes, que parcequ'en les bleſſant, on les porte à ſe ſéparer de nous; ou parcequ'étant bleſſés par leurs actions ou par leurs paroles, nous venons nous-mêmes à nous éloigner d'eux & à renoncer à leur amitié. L'un & l'autre ſe peut faire, ou par une rupture manifeſte,

ou par un refroidiſſement inſenſible. Mais de quelque maniere que cela ſe faſſe, ce ſont toujours ces mécontentemens réciproques qui ſont les cauſes des diviſions : & l'unique moyen de les éviter, c'eſt de ne faire jamais rien qui puiſſe bleſſer perſonne, & de ne ſe bleſſer jamais de rien. CHAP. IV.

Il n'y a rien de plus facile que de preſcrire cela en général. Mais il y a peu de choſes plus difficiles à pratiquer en particulier ; & l'on peut dire que c'eſt ici une de ces regles, qui étant fort courtes dans les paroles, ſont d'une extrême étendue dans le ſens, & renferment dans leur generalité un grand nombre de devoirs très-importans. C'eſt pourquoi il eſt bon de la développer en examinant plus particulierement par quels moyens on peut éviter de bleſſer les hommes, & mettre ſon eſprit dans la diſpoſition de ne ſe point bleſſer de ce qu'ils peuvent faire ou dire contre nous.

Le moyen de réuſſir dans la pratique du premier de ces devoirs eſt de ſavoir ce qui les choque, & ce qui forme en eux cette impreſſion qui produit l'averſion & l'éloignement. Or il ſemble que toutes les cauſes s'en peuvent reduire à deux, qui ſont de contredire leurs opinions & de s'oppoſer à leurs paſſions. Mais comme cela ſe peut faire en diverſes manieres ; que ces opinions & ces paſſions ne ſont pas toutes de même nature, & qu'il y en a pour leſquelles ils ſont plus ſenſibles que pour d'autres, il faut encore pouſſer cette recherche plus loin, en conſiderant plus en détail les jugemens & les paſſions qu'il eſt plus dangereux de choquer.

## Chapitre V.

*Cauſe de l'attache que les hommes ont à leurs opinions. Qui ſont ceux qui y ſont plus ſujets.*

LEs hommes ſont naturellement attachés à leurs opinions, parce qu'ils ne ſont jamais ſans quelque cupidité qui les porte à deſirer de regner ſur les autres en toutes les manieres, qui leur ſont poſſibles. Or on y regne en quelque ſorte par la créance. Car c'eſt une eſpece d'empire que de faire recevoir ſes opinions aux autres. Et ainſi l'oppoſition que nous y trouvons, nous bleſſe à proportion que nous aimons plus cette ſorte de domination. L'homme met ſa joie, dit l'Ecriture, dans les ſentimens qu'il propoſe : *lætatur homo in ſententia oris ſui.* Car en les propoſant, il les rend ſiens, il en fait ſon bien, il s'y attache d'interêt ; & les détruire, c'eſt détruire quelque choſe qui lui appartient. On ne le peut faire, ſans lui montrer qu'il ſe trompe, & il ne prend point plaiſir a s'être trompé. Celui qui contredit un autre dans quelque point, prétend en cela avoir plus de lumiere que lui. Et ainſi il lui preſente en même-tems deux idées deſagréables : l'une, qu'il manque de lumiere ; l'autre, que celui qui le reprend, le ſurpaſſe en intelligence. La premiere l'humilie, la ſeconde irrite & excite ſa jalouſie. Ces effets ſont plus vifs & plus ſenſibles à meſure

Prov. 15. 23.

que la cupidité eſt plus vive & plus agiſſante; mais il y a peu de gens qui ne les reſſentent en quelque degré, & qui ſouffrent la contradiction ſans quelque ſorte de dépit. CHAP. V.

Outre cette cauſe générale, il y en a pluſieurs autres qui rendent les hommes plus attachés a leurs ſens, ou plus ſenſibles a la contradiction. Quoiqu'il ſemble que la pieté en diminuant l'eſtime qu'on peut avoir de ſoi-même, & le deſir de dominer ſur l'eſprit des autres, doive diminuer l'attache à ſes propres ſentimens, elle fait ſouvent un effet tout contraire. Car comme les perſonnes ſpirituelles regardent toutes choſes par des vûes ſpirituelles, & qu'il leur arrive néanmoins quelquefois de ſe tromper: il leur arrive auſſi quelquefois de ſpiritualiſer certaines fauſſetés, & de revétir des opinions, ou incertaines ou mal fondées, de raiſons de conſcience qui les portent a s'y attacher opiniatrement. De ſorte qu'appliquant l'amour qu'elles ont en géneral pour la verité, pour la vertu, & pour les interêts de Dieu, à ces opinions qu'elles n'ont pas aſſez examinées, leur zele s'excite, & s'échauffe contre ceux qui les combattent, ou qui témoignent de n'en être pas perſuadés; & ce qui leur reſte même de cupidité, ſe melant & ſe confondant avec ces mouvemens de zele, ſe répand avec d'autant plus de liberté, qu'elles y réſiſtent moins, & qu'elles ne diſtinguent point ce double mouvement qui agit dans leur cœur; parce que leur eſprit n'eſt ſenſiblement occupé que de ces raiſons ſpirituelles qui leur paroiſſent être l'unique ſource de leur zele.

CHAP. V.

C'eſt par un effet de cette illuſion ſecrette, que l'on voit des perſonnes fort à Dieu, s'attacher tellement à des opinions de philoſophie, quoique très-fauſſes, qu'ils regargardent avec pitié ceux qui n'en ſont pas perſuadés, & les traitent d'amateurs de nouveautés, lors même qu'ils n'avancent rien que d'indubitable. Il y en a devant qui l'on ne ſauroit parler contre les formes ſubſtancielles, ſans leur cauſer de l'indignation. D'autres s'intereſſent pour Ariſtote, & pour les anciens Philoſophes, comme ils pourroient faire pour des Peres de l'Egliſe. Quelques-uns prennent le parti du ſoleil, & prétendent qu'on lui fait injure en le faiſant paſſer pour un amas de pouſſiere qui ſe remue avec rapidité. La verité eſt que ce n'eſt point la cupidité qui produit ces mouvemens, & que ce ne ſont que certaines maximes ſpirituelles, qui ſont vraies en géneral, & qu'ils appliquent mal en particulier. Il faut avoir de l'averſion de la nouveauté, il eſt vrai. Il ne faut pas prendre plaiſir à rabaiſſer ceux que le conſentement public de tous les gens habiles a jugés dignes d'eſtime, il eſt encore vrai. Mais avec tout cela, quand il s'agit de choſes qui n'ont point d'autres regles que la raiſon, la verité connue doit l'emporter ſur toutes ces maximes; & elles ne doivent ſervir qu'à nous rendre plus circonſpects, pour ne nous pas laiſſer ſurprendre par de legeres apparences.

Toutes les qualités exterieures qui ſans augmenter notre lumiere, contribuent à nous perſuader que nous avons raiſon, nous rendant plus attachés à notre ſens:

nous

nous rendent auſſi plus ſenſibles à la contradiction. Or il y en a pluſieurs qui produiſent en nous cet effet. CHAP. V.

Ceux qui parlent bien & facilement, ſont ſujets a être attachés à leur ſens, & à ne ſe laiſſer pas facilement détromper ; parcequ'ils ſont portés à croire qu'ils ont le même avantage ſur l'eſprit des autres, qu'ils ont, pour le dire ainſi, ſur la langue des autres : l'avantage qu'ils ont en cela, leur eſt viſible & palpable, au lieu que leur manque de lumiere & d'exactitude dans le raiſonnement leur eſt caché. De plus la facilité qu'ils ont à parler, donne un certain éclat à leurs penſées, quoique fauſſes, qui les éblouit eux-mêmes ; au lieu que ceux qui parlent avec peine, obſcurciſſent les verités les plus claires, & leur donnent l'air de fauſſeté, & ils ſont même ſouvent obligés de ceder & de paroître convaincus, faute de trouver des termes pour ſe déméler de ces fauſſetés éblouiſſantes.

Ce qui fortifie cette attache dans ceux qui ont cette facilité de parler, c'eſt qu'ils entraînent d'ordinaire la multitude dans leurs ſentimens, parcequ'elle ne manque jamais de donner l'avantage de la raiſon à ceux qui ont l'avantage de la parole. Et ce conſentement public revenant à eux, les rend encore plus contens de leurs penſées, parcequ'ils prennent de la ſujet de les croire conformes à la lumiere du ſens commun. De ſorte qu'ils reçoivent des autres ce qu'ils leur ont prêté ; & ſont trompés à leur tour par ceux mêmes qu'ils ont trompés.

CHAP. V.

Il y a plusieurs qualités exterieures qui produisent le même effet, comme la moderation, la retenue, la froideur, la patience. Car ceux qui les possedent se comparant par-là avec ceux qui ne les ont pas, ne sauroient s'empêcher de se préferer à eux en ce point : en quoi ils ne leur font point d'injustice. Mais comme ces sortes d'avantages paroissent bien plus que ceux de l'esprit, & qu'ils attirent la créance & l'autorité dans le monde, ces personnes passent souvent jusques à préferer leur jugement à celui des autres qui n'ont pas ces qualités ; non en croyant par une vanité grossiere, avoir plus de lumiere d'esprit qu'eux ; mais d'une maniere plus fine & plus insensible. Car outre l'impression que fait sur eux l'approbation de la multitude à qui ils imposent par leurs qualités exterieures, ils s'attachent de plus aux défauts qu'ils remarquent dans la maniere dont les autres proposent leur sentiment, & ils viennent enfin à les prendre insensiblement pour des marques de défaut de raison.

Il y en a même à qui le soin qu'ils ont eu de demander a Dieu la lumiere dont ils ont besoin pour se conduire en certaines occasions difficiles, suffit pour préferer les sentimens où ils se trouvent, à ceux des autres en qui ils ne voyent pas la même vigilance dans la priere ; mais ils ne considerent pas que le vrai effet des prieres n'est pas tant de nous rendre plus éclairés, que de nous obtenir plus de défiance de nos propres lumieres, & de nous rendre plus disposés à embrasser celles des autres. De sorte qu'il

arrive ſouvent qu'une perſonne moins vertueuſe aura en effet plus de lumiere ſur un certain point, qu'un autre qui aura beaucoup plus de vertu. Mais en même-tems toute cette lumiere lui ſervira beaucoup moins par le mauvais uſage qu'elle en fait, que ſi elle avoit obtenu par ſes prieres, & la docilité pour recevoir la verité d'un autre, & la grace d'en bien uſer. CHAP. V.

Ceux qui ont l'imagination vive, & qui conçoivent fortement les choſes, ſont encore ſujets à s'attacher à leur propre jugement : parceque l'application vive qu'ils ont à certains objets, les empêche d'étendre aſſez la vûe de leur eſprit pour former un jugement équitable, qui dépend de la comparaiſon des diverſes raiſons. Ils ſe rempliſſent tellement d'une raiſon, qu'ils ne donnent plus d'entrée à toutes les autres. Et ils reſſemblent proprement à ceux qui ſont trop près des objets, & qui ne voyent ainſi que ce qui eſt préciſement devant eux.

C'eſt par pluſieurs de ces raiſons que les femmes, & particulierement celles qui ont beaucoup d'eſprit, ſont ſujettes à être fort arrêtées à leurs ſens. Car elles ont d'ordinaire un eſprit d'imagination, c'eſt-à-dire, plus vif qu'étendu ; & ainſi elles s'occupent fortement de ce qui les frappe, & conſiderent fort peu le reſte. Elles parlent bien & facilement, & par là elles attirent la créance & l'eſtime. Elles ont de la moderation, & elles ſont exactes dans les actions de pieté. De ſorte que tout contribue à leur faire eſtimer leurs propres penſées, parceque rien ne les porte à s'en défier.

CHAP. V.

Enfin tout ce qui éleve les hommes dans le monde, comme les richeſſes, la puiſſance, l'autorité, les rend inſenſiblement plus attachés a leurs ſentimens, tant par la complaiſance & la créance que ces choſes leur attirent, que parce qu'ils ſont moins accoutumés à la contradiction ; ce qui les y rend plus délicats. Comme on ne les avertit pas ſouvent qu'ils ſe trompent, ils s'accoutument a croire qu'ils ne ſe trompent point, & ils ſont ſurpris lorſqu'on entreprend de leur faire remarquer qu'ils y ſont ſujets comme les autres.

Ce ſeroit à la verité abuſer de ces obſervations générales, que d'en prendre ſujet d'attribuer en particulier cette attache vicieuſe, a ceux en qui on remarque les qualités qui ſont capables de la produire, parcequ'elles ne la produiſent pas neceſſairement. Ainſi l'uſage qu'on en doit faire, n'eſt pas de ſoupçonner, ou de condamner perſonne en particulier ſur ces ſignes incertains; mais ſeulement de conclure que quand on traite avec des perſonnes, qui par leur état, ou par la qualité de leur eſprit peuvent avoir ce défaut, ſoit qu'ils l'ayent ou ne l'ayent pas effectivement, il eſt toujours utile de ſe tenir davantage ſur ſes gardes, pour ne pas choquer, ſans de grandes raiſons, leurs opinions & leurs ſentimens. Car cette précaution ne ſauroit jamais nuire, & elle peut être très-utile en de certaines rencontres.

## Chapitre VI.

### *Quelles ſont les opinions qu'il eſt plus dangereux de choquer.*

Mais il faut remarquer que comme il y a des perſonnes qu'il eſt plus dangereux de contredire que d'autres ; il y a auſſi certaines opinions auſquelles il faut avoir plus d'égard. Et ce ſont celles qui ne ſont pas particulieres à une ſeule perſonne du lieu où l'on vit, mais qui y ſont établies par une approbation univerſelle. Car en choquant ces ſortes d'opinions, il ſemble qu'on ſe veuille élever au-deſſus de tous les autres ; & l'on donne lieu à tous ceux qui ſont prévenus de s'y intereſſer avec d'autant plus de chaleur, qu'ils croient ne s'intereſſer pas pour leurs propres ſentimens, mais pour ceux de tout le corps. Or la malignité naturelle eſt infiniment plus vive & plus agiſſante, lorſqu'elle a un prétexte honnête pour ſe couvrir, & qu'elle ſe peut déguiſer à elle-même ſous le prétexte du zele que l'on doit avoir pour ſes ſuperieurs, & pour le corps dont on fait partie.

Cette remarque eſt d'une extrême importance pour la conſervation de la paix. Et pour en penetrer l'étendue, il faut ajoûter, qu'en tout corps & en toute ſocieté il y a d'ordinaire certaines maximes qui regnent, qui ſont formées par le jugement de ceux qui y poſſedent la créance, & dont

CHAP. VI. l'autorité domine sur les esprits. Souvent ceux qui les proposent y ont peu d'attache, parcequ'elles leur paroissent à eux-mêmes peu claires : mais cela n'empêche pas que les inferieurs recevant ces maximes sans examen, & par la voye de la simple autorité, ne les reçoivent comme indubitables, & que faisant d'ordinaire consister leur bonheur à les maintenir à quelque prix que ce soit, ils ne s'élevent avec zele contre ceux qui les contredisent. Ces maximes & ces opinions regardent quelquefois des choses speculatives, & des questions de doctrine. On estime en quelques lieux une sorte de philosophie, en d'autres une autre. Il y en a où toutes les opinions severes sont bien reçûes, & d'autres où elles sont toutes suspectes. Quelquefois elles regardent l'estime que l'on doit faire de certaines personnes, & principalement de celles qui sont de la societé même, parceque ceux qui y regnent par la créance, leur donnent à chacun leur rang & leur place selon la maniere dont ils les traitent, ou dont ils en parlent, & cette place leur est confirmée par la multitude qui autorise le jugement des superieurs, & qui est toujours prête de le défendre.

Or comme ces jugemens peuvent être faux & excessifs, il peut arriver que des particuliers de cette societé même ne les approuvent pas, & qu'ils trouvent ces places mal données. Et s'ils n'en usent avec bien de la discretion, & qu'ils n'apportent de grandes précautions pour ne pas choquer ceux avec qui ils vivent, par la diversité de

leurs ſentimens, il eſt difficile qu'ils ne ſe faſſent condanner de préſomption & de temerité, & que l'on ne porte même ce qu'ils auront témoigné de leurs ſentimens beaucoup au-dela de leur penſée, en les accuſant de mépriſer abſolument ceux dont ils n'auroient pas toute l'eſtime que les autres en ont. CHAP. VI.

Pour éviter donc ces inconveniens & beaucoup d'autres dans leſquels on peut tomber en combattant les opinions reçûes, il faut en quelque lieu & en quelque ſocieté que l'on ſoit, ſe faire un plan des opinions qui y regnent, & du rang que chacun y poſſede, afin d'y avoir tous les égards que la charité, & la verité peuvent permettre.

Il ſe peut faire que pluſieurs de ces opinions ſoient fauſſes, & que pluſieurs de ces rangs ſoient mal donnés; mais le premier ſoin que l'on doit avoir, eſt de ſe défier de ſoi-même dans ce point. Car s'il y a dans les hommes une foibleſſe naturelle qui les diſpoſe à ſe laiſſer entraîner ſans examen par l'impreſſion d'autrui; il y a auſſi une malignité naturelle qui les porte à contredire les ſentimens des autres, & principalement de ceux qui ont beaucoup de réputation. Or il faut encore plus éviter ce vice que l'autre; parcequ'il eſt plus contraire à la ſocieté, & qu'il marque une plus grande corruption dans le cœur & dans l'eſprit; de ſorte que pour y reſiſter, il faut, autant que l'on peut, favoriſer les opinions des autres, être bien aiſe de les pouvoir approuver, & prendre même pour un

CHAP. VII.

préjugé de leur verité de ce qu'elles ſont reçûes.

## CHAPITRE VII.

*L'impatience qui porte à contredire les autres eſt un défaut conſiderable. Qu'on n'eſt pas obligé de contredire toutes les fauſſes opinions. Qu'il faut avoir une retenue generale, & ſe paſſer de confident, en ce qui eſt difficile à l'amour-propre.*

L'IMPATIENCE qui porte à contredire les autres avec chaleur, ne vient que de ce que nous ne ſouffrons qu'avec peine qu'ils ayent des ſentimens differens des nôtres. C'eſt parceque ces ſentimens ſont contraires à notre ſens, qu'ils nous bleſſent, & non pas parcequ'ils ſont contraires à la verité. Si nous avions pour but de profiter à ceux que nous contrediſons, nous prendrions d'autres meſures & d'autres voies. Nous ne voulons que les aſſujettir à nos opinions & nous élever au-deſſus d'eux, ou plutôt nous voulons tirer en les contrediſant, une petite vengeance du dépit qu'ils nous ont fait en choquant notre ſens. De ſorte qu'il y a tout enſemble dans ce procedé, & de l'orgueil qui nous cauſe ce dépit, & du défaut de charité qui nous porte à nous en venger par une contradiction indiſcrette, & de l'hypocriſie qui nous fait couvrir tous ces ſentimens corrompus du prétexte de l'amour de la verité & du deſir charitable de déſabuſer les au-

tres; au-lieu que nous ne recherchons en effet qu'à nous ſatisfaire nous-mêmes. Et ainſi on nous peut très-juſtement appliquer ce que dit le Sage : *Que les avertiſſemens que donne un homme qui veut faire injure, ſont faux & trompeurs :* Est *corruptio mendax in ira contumelioſi.* Ce n'eſt pas qu'il diſe toujours des choſes fauſſes; mais c'eſt qu'en voulant paroître avoir le deſſein de nous ſervir en nous corrigeant de quelque défaut, il n'a que le deſſein de déplacer & d'inſulter. CHAP. VII. *Eccli.* 19. 28.

Nous devons donc regarder cette impatience qui nous porte à nous élever ſans diſcernement contre tout ce qui nous paroît faux, comme un défaut très-conſiderable, & qui eſt ſouvent beaucoup plus grand que l'erreur prétendue dont nous voudrions délivrer les autres. Ainſi comme nous nous devons à nous-mêmes la premiere charité, notre premier ſoin doit être de travailler ſur nous-mêmes, & de tâcher de mettre notre eſprit en état de ſupporter ſans émotion les opinions des autres qui nous paroiſſent fauſſes, afin de ne les combattre jamais que dans le deſir de leur être utiles.

Or ſi nous n'avions que cet unique deſir, nous reconnoîtrions ſans peine qu'encore que toute erreur ſoit un mal, il y en a néanmoins beaucoup qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire : parceque le remede ſeroit ſouvent pire que le mal, & que s'attachant à ces petits maux, on ſe mettroit hors d'état de remedier à ceux qui ſont vraiment importans. C'eſt pourquoi, encore que Jeſus-

CHAP. VII.

Christ fût *plein de toute verité*, comme dit saint Jean, on ne voit point qu'il ait entrepris d'ôter aux hommes d'autres erreurs que celles qui regardoient Dieu, & les moyens de leur salut. Il savoit tous leurs égaremens dans les choses de la nature. Il connoissoit mieux que personne en quoi consistoit la veritable éloquence. La vérité de tous les évenemens passés lui étoit parfaitement connue. Cependant il n'a point donné charge à ses Apôtres, ni de combattre les erreurs des hommes dans la Physique, ni de leur apprendre à bien parler, ni de les desabuser d'une infinité d'erreurs de fait, dont leurs histoires étoient remplies.

*Joan.* I. 14.

Nous ne sommes pas obligés d'être plus charitables que les Apôtres. Et ainsi lorsque nous apercevons, qu'en contredisant certaines opinions qui ne regardent que des choses humaines, nous choquons plusieurs personnes, nous les aigrissons, nous les portons à faire des jugemens temeraires & injustes, non-seulement nous pouvons nous dispenser de combattre ces opinions, mais même nous y sommes souvent obligés par la loi de la charité.

Mais en pratiquant cette retenue, il faut qu'elle soit entiere, & il ne se faut pas contenter de ne choquer pas en face ceux qu'on se croit obligés de ménager; il ne faut faire confidence à personne des sentimens que l'on a d'eux, parceque cela ne sert de rien qu'à nous décharger inutilement. Et il y a souvent plus de danger de dire à d'autres ce que l'on pense des personnes qui ont du

credit & de l'autorité dans un corps, & qui regnent ſur les eſprits, que de le dire à eux-mêmes, parceque ceux a qui l'on s'ouvre ayant ſouvent moins de lumiere, moins d'équité, moins de charité, plus de faux zele, & plus d'emportement, ils en ſont plus bleſſés que ceux-mêmes de qui on parle ne le ſeroient; & enfin, parcequ'il n'y a preſque point de perſonnes vraiment ſecrettes, que tout ce qu'on dit des autres leur eſt rapporté, & encore d'une maniere qui les pique plus qu'ils ne le ſeroient de la choſe-même. Et ainſi il n'y a aucun moyen d'éviter ces inconvenients, qu'en gardant preſque une retenue générale à l'égard de tout le monde. CHAP. VII.

Cette précaution eſt très-neceſſaire, mais elle eſt difficile; car ce n'eſt pas une choſe aiſée que de ſe paſſer de confident, quand on deſapprouve quelque choſe dans le cœur, & qu'on ſe croit obligé de ne le pas témoigner. L'amour-propre cherche naturellement cette décharge, & on eſt bien-aiſe au-moins d'avoir un témoin de ſa retenue. Cette vapeur maligne qui porte à contrecarre ce qui nous choque, étant enfermée dans un eſprit peu mortifié, fait un effort continuel pour en ſortir: & ſouvent le dépit qu'elle cauſe s'augmente par la violence que l'on ſe fait a la retenir. Mais plus ces mouvemens ſont vifs, plus nous devons en conclure que nous ſommes obligés de les reprimer, & que ce n'eſt pas a nous à nous meler de la conduite des autres, lorſque nous avons tant de beſoin de travailler ſur nous-mêmes.

CHAP. XII.

Ainſi en réſiſtant à cette envie de parler des défauts d'autrui, lorſque la prudence ne nous permet pas de les découvrir, il arrivera, ou que nous reconnoîtrons dans la ſuite que nous n'avons pas tout-à fait raiſon, ou que nous trouverons le tems de nous en ouvrir avec fruit : & par-là nous pratiquerons ce que l'Ecriture nous ordonne par ces paroles : *L'homme de bon ſens retiendra en lui-même ſes paroles juſqu'à un certain terme, & les levres de pluſieurs publieront ſa prudence.* BONUS *ſenſus uſque in tempus abſcondet verba illius, & labia multorum enarrabunt ſenſum illius* : ou quand ni l'un ni l'autre n'arriveroit, nous jouirons toujours du bien de la paix, & nous pourrons juſtement eſperer la recompenſe de cette retenue dont nous nous ſerions privés en nous abandonnant à nos paſſions.

*Eccli.* 1. 30,

---

## CHAPITRE VIII.

### *Qu'il faut avoir égard à l'état où l'on eſt dans l'eſprit des autres pour les contredire.*

S'Il faut avoir égard, comme j'ai dit, à la qualité, à l'eſprit, & à l'état des perſonnes, quand il s'agit de les contredire, il en faut encore plus avoir à ſoi-même, & à l'état où l'on eſt dans leur eſprit. Car puiſqu'il ne faut combattre les opinions des autres que dans le deſſein de leur procurer quelque avantage, il faut voir ſi l'on eſt en état d'y réuſſir ; & comme ce ne peut être qu'en les perſuadant, & qu'il n'y a que deux

CHAP. VIII.

deux moyens de perſuader, qui ſont l'autorité & la raiſon, il faut bien connoître ce que l'on peut par l'un & par l'autre.

Le plus foible eſt ſans doute celui de la raiſon ; & ceux qui n'ont que celui-là à employer, n'en peuvent pas eſperer un grand ſuccès, la plupart des gens ne ſe conduiſant que par autorité. C'eſt donc ſur quoi il faut particulierement s'examiner ; & ſi nous ſentons que nous n'ayons pas le credit & l'eſtime neceſſaire pour faire bien recevoir nos avertiſſemens, nous devons croire ordinairement, que Dieu nous diſpenſe de dire ce que nous penſons ſur les choſes qui nous paroiſſent blâmables, & que ce qu'il demande de nous en cette occaſion c'eſt la retenue & le ſilence. En ſuivant une autre conduite, on ne fait que ſe décrier, & troubler la paix des autres, & la ſienne propre.

L'avis que Platon donne de ne prétendre reformer & établir dans les Republiques, que ce qu'on ſe ſent en état de faire approuver à ceux qui les compoſent : *Tantum contendere in Republica, quantum probare civibus tuis poſſis*, ne regarde pas ſeulement les Etats, mais toutes les ſocietés particulieres ; & ce n'eſt pas ſeulement la penſée d'un Payen, mais une verité & une regle chrétienne qui a été enſeignée par ſaint Auguſtin, comme abſolument néceſſaire au gouvernement de l'Egliſe. *Le vrai pacifique*, dit ce Saint, *eſt celui qui corrige ce qu'il peut des deſordres qu'il connoit, & qui deſapprouvant par une lumiere équitable ceux qu'il ne peut corriger,*

*De Serm. Dom. in Mont. l. 1. c. 20. n. 63.*

CHAP. VIII.

*ne laisse pas de les supporter avec une fermeté inébranlable.* Que si ce Pere prescrit cette conduite à ceux mêmes qui sont chargés du gouvernement de l'Eglise, & s'il veut que la paix soit leur principal objet, & qu'ils tolerent une infinité de choses de peur de la troubler ; combien est-elle plus necessaire à ceux qui ne sont chargés de rien, & qui n'ont que l'obligation commune à tous les Chrétiens de contribuer ce qu'ils peuvent au bien de leurs freres ?

Car comme c'est une sédition dans un Etat politique, d'en vouloir reformer les desordres, lorsque l'on n'y est pas dans un rang qui en donne le droit ; c'est aussi une espece de sedition dans les societés, lorsque les particuliers qui n'y ont pas d'autorité s'élevent contre les sentimens qui y sont établis, & que par leur opposition ils troublent la paix de tout ce corps : ce qui ne se doit néanmoins entendre que des desordres qu'on doit tolerer, & qui ne sont pas si considerables que le trouble que l'on causeroit en s'y opposant. Car il y en a de tels, qu'il est absolument necessaire aux particuliers même de s'y opposer ; mais ce n'est pas de ceux-là dont nous parlons presentement.

## CHAPITRE IX.

*Qu'il faut éviter certains défauts en contrediſant les autres.*

IL ne faut pourtant pas porter les maximes que nous avons propoſées juſques à faire generalement ſcrupule dans la converſation de témoigner que l'on n'approuve pas quelques opinions de ceux avec qui on vit. Ce ſeroit détruire la ſocieté, au lieu de la conſerver, parce que cette contrainte ſeroit trop génante, & que chacun aimeroit mieux ſe tenir en ſon particulier. Il faut donc réduire cette reſerve aux choſes plus eſſentielles, & auſquelles on voit que les gens prennent plus d'interêt : & encore y auroit-il des voyes pour les contredire de telle ſorte, qu'il ſeroit impoſſible qu'ils s'en offenſaſſent. Et c'eſt à quoi il faut particulierement s'étudier, le commerce de la vie ne pouvant même ſubſiſter, ſi l'on n'a la liberté de témoigner, que l'on n'eſt pas du ſentiment des autres.

Ainſi c'eſt une choſe très-utile, que d'étudier avec ſoin comment on peut propoſer ſes ſentimens d'une maniere ſi douce, ſi retenue, & ſi agréable, que perſonne ne s'en puiſſe choquer. Les gens du monde le pratiquent admirablement à l'égard des Grans, parce que la cupidité leur en fait trouver les moyens. Et nous les trouverions auſſi-bien qu'eux, ſi la charité étoit auſſi agiſſante en nous, que la cupidité l'eſt en

CHAP. IX.

eux, & qu'elle nous fist autant apprehender de blesser nos freres, que nous devons regarder comme nos superieurs dans le royaume de Jesus-Christ, qu'ils apprehendent de blesser ceux qu'ils ont interêt de ménager pour leur fortune.

Cette pratique est si importante & si necessaire dans tout le cours de la vie, qu'il faudroit avoir un soin particulier de s'y exercer. Car souvent ce ne sont pas tant nos sentimens qui choquent les autres, que la maniere fiere, présomtueuse, passionnée, mépriſante, insolente avec laquelle nous les proposons. Il faudroit donc apprendre à contredire civilement & avec humilité, & regarder les fautes que l'on y fait comme très-considerables.

Il est difficile de renfermer dans des regles & des préceptes particuliers, toutes les diverses manieres de contredire les opinions des autres sans les blesser. Ce sont les circonstances qui les font naître, & la crainte charitable de choquer nos freres qui nous les fait trouver. Mais il y a certains défauts generaux qu'il faut avoir en vûe d'éviter, & qui sont les sources ordinaires de ces mauvaises manieres. Le premier est l'ascendant, c'est-à-dire, une maniere imperieuse de dire ses sentimens, que peu de gens peuvent souffrir; tant parce qu'elle represente l'image d'une ame fiere & hautaine, dont on a naturellement de l'aversion, que parce qu'il semble que l'on veuille dominer sur les esprits & s'en rendre le maître. On connoît assez cet air, & il faut que chacun observe en particulier ce qui le donne.

C'eſt, par exemple, une eſpece d'aſcendant que de faire paroître du dépit de ce que l'on ne nous croit pas, & d'en faire des reproches. Car c'eſt comme accuſer ceux à qui l'on parle, ou d'une ſtupidité qui fait qu'ils ne ſauroient entrer dans nos raiſons, ou d'une opiniâtreté qui les empêche de s'y rendre. Nous devons être perſuadés au contraire, que ceux qui ne ſont pas convaincus par nos raiſons, ne doivent pas être ébranlés par nos reproches, puiſque ces reproches ne leur donnent aucune lumiere, & qu'ils marquent ſeulement que nous préferons notre jugement au leur, & que nous ne nous ſoucions pas de les bleſſer. CHAP. IX.

C'eſt encore un fort grand défaut que de parler d'un air déciſif, comme ſi ce qu'on dit ne pouvoit être raiſonnablement conteſté. Car l'on choque ceux à qui l'on parle de cet air, ou en leur faiſant ſentir qu'ils conteſtent une choſe indubitable : ou en faiſant paroître qu'on leur veut ôter la liberté de l'examiner & d'en juger par leur propre lumiere, ce qui leur paroît une domination injuſte.

C'eſt pour porter les Religieux à éviter cette maniere choquante, qu'un Saint leur preſcrivoit d'aſſaiſonner tous leurs diſcours par le ſel du doute oppoſé à cet air dogmatique & déciſif. *Omnis ſermo veſter dubitationis ſale ſit conditus* : parce qu'il croyoit que l'humilité ne permettoit pas de s'attribuer une connoiſſance ſi claire de la verité, qu'elle ne laiſsât aucun lieu d'en douter.

Car ceux qui ont cet air affirmatif, té-

CHAP. IX.

moignent non seulement qu'ils ne doutent pas de ce qu'ils avancent, mais aussi qu'ils ne veulent pas qu'on en puisse douter. Or c'est trop exiger des autres, & s'attribuer trop a soi-même. Chacun veut être juge de ses opinions, & ne les recevoir que parce qu'il les approuve. Tout ce que ces personnes gagnent donc par-là, est que l'on s'applique encore plus qu'on ne feroit aux raisons de douter de ce qu'ils disent, parce que cette maniere de parler excite un desir secret de les contredire, & de trouver que ce qu'ils proposent avec tant d'assurance, n'est pas certain, ou ne l'est pas au point qu'ils se l'imaginent.

La chaleur qu'on témoigne pour ses opinions est un défaut different de ceux que je viens de marquer, qui sont compatibles avec la froideur. Celui-ci fait croire que non seulement on est attaché à ses sentimens par persuasion, mais aussi par passion; ce qui sert a plusieurs de préjugé de la fausseté de ces sentimens, & leur fait une impression toute contraire à celle que l'on prétend. Car le seul soupçon qu'on a plutôt embrassé une opinion par passion que par lumiere, la leur rend suspecte. Ils y resistent comme à une injuste violence qu'on leur veut faire, en prétendant leur faire entrer par force les choses dans l'esprit; & souvent même prenant ces marques de passion pour des especes d'injures, ils se portent à se défendre avec la même chaleur qu'ils sont attaqués.

C'est un défaut si visible que de s'emporter dans la dispute à des termes injurieux &

mépriſans, qu'il n'eſt pas neceſſaire d'en avertir. Mais il eſt bon de remarquer qu'il y a de certaines rudeſſes, & de certaines incivilités qui tiennent du mépris, quoiqu'elles puiſſent venir d'un autre principe. C'eſt bien aſſez qu'on perſuade à ceux que l'on contredit, qu'ils ont tort, & qu'ils ſe trompent, ſans leur faire encore ſentir par des termes durs & humilians, qu'on ne leur trouve pas la moindre étincelle de raiſon. Et le changement d'opinions où l'on les veut réduire, eſt aſſez dur à la nature, ſans y ajoûter encore de nouvelles duretés. Ces termes ne peuvent être bons que dans les refutations que l'on fait par écrit, où l'on a plus deſſein de perſuader ceux qui les liſent, du peu de lumiere de celui qu'on refute, que de l'en perſuader lui-même. CHAP. IX.

Enfin la ſechereſſe, qui ne conſiſte pas tant dans la dureté des termes, que dans le défaut de certains adouciſſemens, choque auſſi pour l'ordinaire; parce qu'elle enferme quelque ſorte d'indifference & de mépris. Car elle laiſſe la plaie que la contradiction fait, ſans aucun remede qui en puiſſe diminuer la douleur. Or ce n'eſt pas avoir aſſez d'égard pour les hommes, que de leur faire quelque peine ſans la reſſentir & ſans eſſayer de l'adoucir: & c'eſt ce que la ſechereſſe ne fait point; parce qu'elle conſiſte proprement à ne le point faire, & à dire durement les choſes dures. On ménage ceux que l'on aime & que l'on eſtime, & ainſi on témoigne proprement à ceux que l'on ne ménage point, qu'on n'a ni amitié ni eſtime pour eux.

## Chapitre X.

*Qui ſont ceux qui ſont les plus obligés d'éviter les défauts marqués ci deſſus. Qu'il faut regler ſon interieur auſſi-bien que ſon exterieur, pour ne pas choquer ceux avec qui l'on vit.*

IL n'y a perſonne qui ne ſoit obligé de tâcher d'éviter les défauts que nous avons marqués. Mais il y en a qui y ſont encore plus obligés que les autres, parce qu'il y en a en qui ils ſont plus choquans & plus viſibles. L'aſcendant, par exemple, n'eſt pas un ſi grand défaut dans un ſuperieur, dans un vieillard, dans un homme de qualité, que dans un inferieur, un jeune homme de peu de conſideration. On en peut dire autant des autres défauts, parce qu'ils bleſſent moins en effet, quand ils ſe trouvent dans des perſonnes conſiderables, & qui ont autorité. Car dans celles-là on les confond preſque avec une juſte confiance que leur dignité leur donne, & ils en paroiſſent d'autant moins. Mais ils ſont extraordinairement choquans dans les perſonnes du commun, de qui l'on attend un air modeſte & retenu.

Les ſavans voudroient bien s'attribuer en cette qualité le droit de parler dogmatiquement de toutes choſes; mais ils ſe trompent. Les hommes n'ont pas accordé ce privilege à la ſcience veritable, mais à la ſcience reconnue. Si la nôtre n'eſt pas dans ce rang, c'eſt comme ſi elle n'étoit point à l'égard des autres: & ainſi elle ne nous

donne aucun droit de parler déciſivement ; puiſque tout ce que nous diſons doit toujours être proportionné à l'eſprit de ceux à qui nous parlons, & que cette proportion dépend de l'eſtime & de la créance qu'ils ont pour nous, & non pas de la verité. CHAP. X.

Pour parler donc avec autorité & déciſivement, il faut avoir la ſcience, & la creance tout enſemble, & l'on choque preſque toujours les gens ſi l'on manque de l'une ou de l'autre. Il s'enſuit de-là que les gens de mauvaiſe mine, les petits hommes, & generalement tous ceux qui ont des défauts exterieurs & naturels, quelque habiles qu'ils ſoient, ſont plus obligés que les autres de parler modeſtement, & d'éviter l'air d'aſcendant & d'autorité. Car à moins que d'avoir un merite fort extraordinaire, il eſt bien rare qu'ils s'attirent du reſpect. On les regarde preſque toujours avec quelque ſorte de mépris, parce que ces défauts frappent les ſens & entraînent l'imagination, & que peu de gens ſont touchés des qualités ſpirituelles, & ſont même capables de les diſcerner.

On doit conclure de ces remarques, que les principaux moyens pour ne point bleſſer les hommes, ſe réduiſent au ſilence & à la modeſtie ; c'eſt-à-dire, à la ſuppreſſion des ſentimens qui pourroient choquer, lorſque l'utilité n'eſt pas aſſez grande pour s'y expoſer : & à garder tant de meſures, quand on eſt obligé de les faire paroître, qu'on en ôte, autant qu'il eſt poſſible, ce qu'il y a de dur dans la contradiction.

Mais on ne réuſſira jamais dans la prati-

CHAP. X.

que de ces regles, si l'on ne travaille que sur l'exterieur : & que l'on ne tâche de reformer l'interieur même. Car c'est le cœur qui regle nos paroles, selon le Sage : *Cor Sapientis erudiet os ejus.* Il faut donc tacher d'acquerir cette sagesse & cette humilité du cœur, en gemissant devant Dieu des mouvemens d'orgueil que l'on ressent ; en lui demandant sans cesse la grace de les reprimer, & en tachant d'entrer dans les dispositions dont cette retenue est une suite naturelle, & qui la produisent sans peine lorsque nous y sommes bien établis.

PROV. 16. 23.

Il faut pour cela tâcher d'être vivement touché du danger où l'on s'expose en blessant les autres par son indiscretion. Car les plaies des ames ont cela de commun avec celles du corps, que quoiqu'elles ne soient pas toutes mortelles de leur nature, elles le peuvent toutes devenir si on les irrite & si on les envenime. La gangrene se peut mettre à la moindre égratignure, si des humeurs malignes se jettent sur la partie blessée. Ainsi le moindre mécontentement que l'on aura donné à quelqu'un par une contradiction imprudente, peut être cause de sa mort spirituelle, & de la nôtre, parce que ce sera le principe d'une aigreur qui pourra s'augmenter dans la suite, jusqu'à éteindre la charité en lui & en nous. Ce refroidissement le disposera à prendre en mauvaise part d'autres paroles, qu'il auroit souffertes sans peine s'il n'avoit point eû le cœur aigri ; il en sera moins retenu à notre égard, & il nous portera peut-être à lui parler encore plus durement en d'autres occasions ; les occasions

mêmes deviendront plus frequentes, & la froideur se changeant en haine, bannira entierement la charité. CHAP. X.

Non seulement ces accidens sont possibles, mais ils sont ordinaires. Car il arrive rarement que les inimitiés, & les haines qui tuent l'ame, n'ayent été précedées, & ne soient même attachées à ces petits refroidissemens que les indiscretions produisent. C'est pourquoi je ne m'étonne point que le Sage demande avec tant d'instance à Dieu, qu'il imprime un cachet sur ses levres : *Super labia mea signaculum certum*, de peur que sa langue ne le perdît, *ne lingua mea perdat me* : & je comprens aisement qu'il demandoit à Dieu par-là qu'il n'en sortît aucune parole sans son ordre, comme on ne tire rien d'un lieu où l'on a mis un sceau, sans l'ordre de celui qui l'y a mis. C'est-à-dire, qu'il desiroit de pouvoir veiller avec tant d'exactitude sur toutes ses paroles, qu'il n'y en eût aucune qui ne fût reglée selon les loix de Dieu, qui sont les mêmes que celles de la charité : parce que si l'on ne s'attache qu'à celles qui s'en écartent visiblement & grossierement, il est impossible qu'il n'en échappe beaucoup d'autres qui produisent de très-mauvais effets. *Eccli.* 22. 33.

C'est donc une étrange condition que celle des hommes dans cette vie. Non seulement ils marchent toujours vers une éternité de bonheur ou de malheur ; mais chaque démarche, chaque action, chaque parole les détermine souvent à l'un où à l'autre de ces deux états : leur salut ou leur perte y peuvent être attachés, quoiqu'elles ne paroissent d'aucune consequence. Nous sommes tous

CHAP. XI.

sur le bord d'un précipice, & souvent il ne faut que le moindre faux-pas pour nous y faire tomber. Une parole indiscrete fait d'abord sortir l'esprit de son assiette, & notre propre poids est capable de l'entraîner ensuite jusques dans l'abîme.

---

## CHAPITRE XI.

*Qu'il faut respecter les hommes, & ne regarder pas comme dure l'obligation que l'on a de les ménager. Que c'est un bien que de n'avoir ni autorité ni crédit.*

MAIS il ne suffit pas de ménager les hommes, il les faut encore respecter, n'y ayant rien qui nous puisse plus éloigner de les blesser, que ce respect interieur que nous aurons pour eux. Les serviteurs n'ont point de peine à ne pas contredire leurs maîtres, ni les courtisans à ne point choquer les Rois, parce que la disposition interieure d'assujettissement où ils sont, appaise l'aigreur de leurs sentimens, & regle insensiblement leurs paroles. Nous serions au même état à l'égard de tous les Chrétiens, si nous les regardions tous comme nos supe-
*Phil. 2. 3.* rieurs, & comme nos maîtres, ainsi que saint Paul nous l'ordonne; si nous considerions Jesus-Christ en eux; si nous nous souvenions qu'il les a mis en sa place; & si au lieu d'appliquer notre esprit à leurs défauts, nous nous appliquions aux sujets que nous avons de les estimer & de les préferer à nous.

Sur tout il faut tâcher de ne pas regarder

cette obligation au ſilence, à la retenue, à la modeſtie dans les paroles, comme une neceſſité dure & fâcheuſe: mais de la conſiderer au contraire comme heureuſe, favorable & avantageuſe; parce qu'il n'y a rien de plus propre à nous tenir dans l'humilité, qui eſt le plus grand bonheur des Chrétiens. C'eſt ce qui nous doit rendre aimable tout ce qui nous y engage, comme, par exemple, le manque d'autorité & tous tous les défauts naturels qui l'attirent. Car il eſt vrai d'une part, que ceux qui n'ont pas d'autorité ni de créance, ſont obligés de parler avec plus de modeſtie & plus d'égard que les autres, quelque ſcience & quelque lumiere qu'ils ayent: mais il eſt vrai auſſi qu'ils s'en doivent tenir beaucoup plus heureux.

Car ce n'eſt pas un petit danger que d'être maître des eſprits, & de leur donner le branle & les impreſſions que l'on veut, parce qu'il arrive de-là qu'on leur communique toute les fauſſetés dont on eſt prévenu, & tous les jugemens temeraires que l'on forme. Au lieu que ceux qui ne ſont pas en cet état, ſont exemts de ce peril, & que s'ils ſe trompent, ils ne ſe trompent que pour eux, & n'ont point à répondre pour les autres. Ils ne voyent point de plus dans ceux qui les environnent, ces jugemens avantageux à leur égard, qui ſont la plus grande nourriture de la vanité. Et comme les hommes s'attachent peu à eux, ils en ſont moins portés à s'attacher eux-mêmes aux hommes, & ils ont plus de facilité a ne regarder que Dieu dans leurs actions.

CHAP. XI.

Ce n'eſt pas qu'il faille rechercher directement cette privation d'autorité & de creance, & que nous n'ayons ſujet de nous humilier quand c'eſt par nos défauts que nous l'avons attirée. Mais de quelque ſorte qu'elle arrive, ſi nous ne ſommes pas obligés d'en aimer la cauſe, il faut pourtant reconnoitre que les effets en ſont favorables, puiſque cet état nous retranche cette nourriture de l'orgueil, qu'il nous exemte de prendre part à beaucoup de choſes dangereuſes; & que nous obligeant à une extrême moderation dans les paroles, il nous met à couvert d'une infinité de perils. Il eſt vrai qu'il nous prive auſſi du bien d'édifier les autres. Mais comme Dieu nous a chargés plus particulierement de notre ſalut que de celui de nos freres, il ſemble qu'il y ait plus de ſujet de deſirer cet état que de s'en affliger; & que ceux qui y ſont réduits, de quelque maniere que cela ſoit arrivé, ont raiſon de dire à Dieu avec confiance & avec joie: *Il m'eſt bon que vous m'ayez humilié, afin que j'apprenne vos ordonnances pleines de juſtice.* Ps. 118. 17. BONUM *mihi quia humiliaſti me, ut diſcam juſtificationes tuas.*

## Chapitre XII.

*Quelque le dépit que les hommes ont quand on s'oppose a leurs passions soit injuste, il n'est pas à propos de s'y opposer. Trois sortes de passions, justes, indifferentes, injustes. Comment on se doit conduire à l'égard des passions injustes.*

CE que nous avons dit des moyens de ne point blesser les hommes, en contrediſant leurs opinions, nous donne beaucoup d'ouverture, pour comprendre de quelle sorte il les faut ménager dans leurs passions, puisque ces opinions mêmes en sont partie, & qu'ils ne se picquent quand on combat leurs opinions, que parce qu'ils les aiment, & qu'ils y sont attachés par passion.

Ce dépit qu'ils ressentent, quand on s'oppose à leurs desirs, vient de la même source, que celui qu'ils ont quand on contredit leur sentiment; c'est-à-dire, d'une tyranie naturelle, par laquelle ils voudroient dominer sur tous les hommes, & les assujettir à leurs volontés. Mais parce qu'elle paroît trop déraisonnable quand elle se montre à découvert, l'amour-propre a soin de la déguiser en couvrant les passions d'un voile de justice, & en leur persuadant que l'opposition qu'ils y trouvent ne les offense que parce qu'elle est injuste & contraire à la raison.

Mais encore que ce sentiment soit injuste

CHAP. XII.

& qu'on ne dût pas l'avoir, il n'eſt pas juſte néanmoins de ſe mettre au hazard de l'exciter par ſon indiſcretion ; & il peut ſouvent arriver, que comme celui qui s'offenſe de ce que l'on ne ſuit pas ſes inclinations, a tort, celui qui ne les ſuit pas en a encore davantage : parce qu'il manque à quelque devoir, à quoi la raiſon l'obligeoit, & qu'il eſt cauſe des fautes que ce dépit fait commettre à ceux qui le reſſentent.

Il faut donc s'appliquer à ce que l'on doit aux inclinations des autres, parce qu'autrement il eſt impoſſible d'éviter les plaintes, les murmures, les querelles, qui ſont contraires à la tranquilité de l'eſprit & à la charité ; & par conſequent à l'état d'une vie vraiment chrétienne.

Or il faut remarquer d'abord, que nous ne recherchons pas ici le moyen de plaire aux hommes, mais ſeulement celui de ne leur pas deplaire, & de ne nous pas attirer leur averſion : parce que cela ſuffit a la paix dont nous parlons. Il eſt vrai qu'en gagnant leur affection, on y réuſſit mieux : mais ſouvent cette affection coûte trop à acquerir. Il faut ſe contenter de ne pas ſe faire hair, & d'éviter les reproches & les plaintes. Et c'eſt ce que l'on ne peut faire qu'en étudiant les inclinations des hommes, & en les ſuivant autant que la juſtice, ou l'exige, ou le permet.

Entre ces inclinations, il y en a que l'on peut appeller juſtes, d'autres indifferentes, & d'autres injuſtes. Il ne faut jamais contenter poſitivement celles qui ſont injuſtes : mais il n'eſt pas toujours neceſſaire de s'y

CHAP. XII.

oppoſer. Lorſqu'on le fait, il faut toujours comparer le bien & le mal, & voir ſi l'on a ſujet d'eſperer un plus grand bien de cette oppoſition, que le mal qu'elle pourra cauſer. Car on peut appliquer à toutes ſortes de gens la regle que ſaint Auguſtin donne pour reprendre les Grans du monde : *Que s'il y a à craindre qu'en les irritant par la répréhenſion, on ne les porte à faire quelque mal plus grand que n'eſt le bien qu'on leur veut procurer, c'eſt alors un conſeil de charité de ne les pas reprendre, & non pas un pretexte de la cupidité.* *De civ. l. 1. c. 9. n. 2.*

Au reſte il ne faut pas s'imaginer qu'il ſoit beſoin de peu de vertu pour ſouffrir ainſi en patience les défauts que l'on ne croit pas pouvoir corriger ; & que la liberté qui fait reprendre fortement les deſordres, ſoit plus rare & plus difficile que la diſpoſition d'une perſonne qui en gemit devant Dieu ; qui ſe fait violence pour n'en rien témoigner, & qui bien loin d'en mépriſer les autres ; s'en ſert pour s'humilier ſoi-même par la vûe de la miſere commune des hommes. Car cette diſpoſition enferme en même-tems la pratique de la mortification, en reprimant l'impetuoſité naturelle qui porte à s'élever contre ceux que l'on n'eſt pas en état de corriger; celle de l'humilité, en nous donnant une idée plus vive de notre propre corruption ; & celle de la charité, en nous faiſant ſupporter patiemment les défauts du prochain.

Enfin on reſiſte par-là à l'un des grans défauts des hommes qui eſt que leurs paſſions ſe mêlent par tout, & que c'eſt par-là qu'ils choiſiſſent pour l'ordinaire juſqu'aux

CHAP. XII.

vertus qu'ils veulent pratiquer. Ils veulent reprendre ceux qu'il faudroit se contenter de souffrir, & se contentent de souffrir ceux qu'il faudroit reprendre. Ils s'appliquent aux autres, quand Dieu demande qu'ils ne s'appliquent qu'à eux-mêmes : & ils veulent ne s'appliquer qu'à eux-mêmes, lorsque Dieu veut qu'ils s'appliquent aux autres. S'ils ne peuvent pratiquer certaines actions de vertu qu'ils ont dans l'esprit, ils abandonnent tout, au lieu de voir que cette impuissance où Dieu les met, à l'égard de ces vertus, leur donne le moyen d'en pratiquer d'autres qui seroient d'autant plus agréables à Dieu, que leur volonté & leur propre choix y auroient moins de part.

C'est encore une faute que l'on peut commettre sur ce sujet, de prendre la charge de s'opposer aux passions mêmes les plus injustes, lorsque d'autres le peuvent faire avec plus de fruit que nous : parce qu'il est visible que cet empressement vient d'une espece de malignité qui se plaît à incommoder. Car il s'en mêle dans les reprehensions justes, aussi-bien que dans les injustes ; & elle est même bien-aise d'avoir des pretextes justes de s'opposer aux autres : parce que ceux qu'elle contriste, le sont d'autant plus qu'ils l'ont mieux merité.

Cette même regle oblige de prendre les voies les moins choquantes & les plus douces, quand on est obligé de faire quelque action desagréable au prochain, & il ne faut pas se croire exemt de faute, lorsqu'on se contente d'avoir raison dans le fond, & que

l'on n'a nul égard à la maniere dont on fait les choſes, que l'on ne prend aucun ſoin d'en diminuer l'amertume, & de perſuader à ceux dont on traverſe les paſſions, que c'eſt par neceſſité que l'on s'y porte, & non par inclination.

---

## CHAPITRE XIII.

### *Comment on ſe doit conduire à l'égard des paſſions indifferentes & juſtes des autres.*

J'Appelle paſſions indifferentes, celles dont les objets n'étant pas mauvais d'eux-mêmes, pourroient être recherchés ſans paſſion & par raiſon, quoique peut-être on les recherche avec une attache vicieuſe. Or dans ces ſortes de choſes nous avons encore plus de liberté de nous rendre aux inclinations des autres. Car nous ne ſommes pas leurs juges : & il faut une évidence entiere pour avoir droit de juger qu'ils ont trop d'attache à ces objets d'ailleurs innocens. Nous ne ſavons pas même ſi ces attaches ne leur ſont point neceſſaires, puiſqu'il y a bien des gens qui tomberoient dans des états dangereux, ſi on les ſeparoit tout-d'un-coup de toutes les choſes auſquelles ils ont de l'attache. De plus ces ſortes d'attaches ſe doivent détruire avec prudence & circonſpection, & nous ne devons pas nous attribuer le droit de juger de la maniere dont il s'y faut prendre. Enfin, il eſt ſouvent à craindre que nous ne leur faſſions plus de mal par l'aigreur

CHAP. XIII.

que nous leur causons en nous opposant indiscrettement à ces passions que l'on appelle innocentes, que nous leur procurons de bien par l'avis que nous leur donnons.

Il peut donc y avoir de l'indiscretion à parler fortement contre l'excès de la propreté devant les personnes qui y ont de l'attache; contre l'inutilité des peintures devant ceux qui les aiment; contre les Vers & la Poësie devant ceux qui s'en mêlent. Ces sortes d'avertissemens sont des especes de remedes; ils ont leur amertume, leur desagrément & leur danger. Il faut donc les donner avec les mêmes précautions, que les Medecins dispensent les leurs; & c'est agir en empirique ignorant que de les proposer a tout le monde sans discernement.

Il suffit pour se rendre aux inclinations des autres, lors même que l'on les soupçonne d'y avoir de l'attache, de ne pas voir clairement qu'on leur soit utile en s'y opposant. Il faut de la lumiere & de l'adresse pour entreprendre de les guerir: mais le défaut de l'une ou de l'autre suffit pour se rendre à leurs desirs dans les choses qui ne sont pas mauvaises d'elles-mêmes. Car alors on a droit de regler ses actions par la loi generale de la charité, qui nous doit rendre disposés à obliger & à servir tout le monde. Et l'utilité d'acquerir leur affection, en leur témoignant qu'on les aime, se rencontrant toujours dans cette condescendance, il faut un avantage plus grand & plus clair pour nous porter à nous en priver.

J'appele passions justes, celles dans les-

quelles nous ſommes obligés par quelques loix de ſuivre les autres ; quoiqu'il ne ſoit peut être pas juſte qu'ils exigent de nous cette déference. Car, comme nous ſommes plus obligés de ſatisfaire à nos obligations que de corriger leurs défauts, la raiſon veut que nous nous acquitions avec ſimplicité de ce que nous leur devons, & que nous leur ôtions ainſi tout ſujet de plainte, ſans nous mettre en peine s'ils ne l'exigent point avec trop d'empire ou trop d'empreſſement. CHAP. XIII.

Or pour comprendre l'étendue de ces devoirs, il faut ſavoir qu'il y a des choſes que nous devons aux hommes ſelon certaines loix de juſtice, que l'on appele proprement loix, & d'autres que nous leur devons ſelon de ſimples loix de bienſeance, dont l'obligation naît du conſentement des hommes, qui ſont convenus entr'eux de blâmer ceux qui y manqueroient. C'eſt de cette derniere maniere que nous devons à ceux avec qui nous vivons les civilités établies entre les honnêtes-gens, quoiqu'elles ne ſoient point reglées par des loix expreſſes : que nous leur devons certains ſervices ſelon le degré de liaiſon que nous avons avec eux : que nous leur devons une correſpondance d'ouverture & de confiance, à proportion de ce qu'ils nous en témoignent : car les hommes ont établi toutes ces loix. Il y a de certaines choſes qu'on doit faire pour ceux avec qui on eſt en un certain degré de familiarité, que l'on pourroit refuſer à d'autres, ſans qu'ils euſſent droit de le trouver mauvais.

CHAP. XIII.

Il faut tâcher de se rendre exact à tous ces devoirs, autrement il est impossible d'éviter les plaintes, les murmures & l'aversion des hommes. Car il n'est pas croyable combien ceux qui ont peu de vertu, sont choqués quand on manque de leur rendre les devoirs de reconnoissance & de civilité établis dans le monde, & combien ces choses refroidissent le peu qu'ils ont de charité. Ce sont des objets qui les troublent & qui les irritent toujours, & qui détruisent l'édification qu'ils pourroient recevoir du bien qu'ils voient en nous; parce que ces défauts qui les blessent en particulier, leur sont infiniment plus sensibles que des vertus qui ne les regardent point.

---

## CHAPITRE XIV.

### *Que la loi éternelle nous oblige à la gratitude.*

LA charité nous obligeant à compâtir à la foiblesse de nos freres, & a leur ôter tout sujet de tentation, nous oblige aussi à nous acquitter avec soin des devoirs que nous avons marqués : Mais ce n'est pas la charité seulement, c'est la justice même, & la loi éternelle qui les prescrit, comme il est facile de le faire voir, tant au regard des témoignages de gratitude, qu'a l'égard des devoirs de civilité a laquelle on peut reduire les autres dont nous avons parlé, comme l'ouverture, la confiance, l'application; qui sont des especes de civilité.

La source de toute la gratitude que nous devons aux hommes, est que comme Dieu se sert de leur ministere pour nous procurer divers biens de l'ame & du corps, il veut aussi que notre gratitude remonte à lui par les hommes, & qu'elle embrasse les instrumens dont il se sert. Et comme il se cache dans ses bienfaits, & qu'il veut que les hommes soient les causes visibles, il veut aussi qu'ils tiennent sa place pour recevoir exterieurement de nous les effets de la reconnoissance que nous lui devons. Ainsi c'est violer l'ordre de Dieu que de se vouloir contenter d'être reconnoissant envers lui, & de ne l'être point envers ceux dont il s'est servi pour nous faire sentir les effets de sa bonté. CHAP. XIV.

Si donc les hommes sont attentifs par un mouvement interessé à ceux qui leur doivent de la reconnoissance; Dieu l'est aussi, selon l'Ecriture, mais par une justice toute pure & toute desintéressée. Car c'est ce que dit le Sage dans ces paroles: *Deus prospector est ejus qui reddit gratiam.* Et il faut se servir de cette double attention pour exciter la nôtre, & pour tenir nos yeux arrêtés, & sur les hommes qui nous demandent ces devoirs, & sur Dieu qui nous ordonne de les rendre. *Eccli.* 7. 34.

Il ne faut pas prétendre s'en exemter par le prétexte du desintéressement, & de la pieté de ceux a qui nous avons obligation, & sur ce qu'ils n'attendent rien de nous. Car quelque desintéressés qu'ils soient, ils ne laissent pas de voir ce qui leur est dû; & il est rare qu'ils le soient jusqu'au point

CHAP. XIV.

de n'avoir aucun reſſentiment, lorſque l'on a peu d'application a s'en acquitter. Outre que s'ils n'en viennent pas juſqu'aux reproches; il eſt très-aiſé qu'ils prennent un certain tour qui fait à peu près le même effet qu'un reſſentiment humain. Ils diſent qu'ils ne peuvent pas s'aveugler pour ne pas voir que ces perſonnes en uſent mal; mais qu'ils les en diſpenſent de bon cœur. Ainſi en les en diſpenſant, on ne laiſſe pas de blâmer leur procedé, & par-là on vient inſenſiblement a les moins aimer, & enfin a leur donner moins de marques d'affection.

Il en eſt de même des devoirs de civilité. Les gens les plus détachés ne laiſſent pas de remarquer quand on y manque; & les autres s'en offenſent effectivement. Quand on n'eſt pas perſuadé par les ſens qu'on eſt aimé & conſideré, il eſt difficile que le cœur le ſoit, ou qu'il le ſoit vivement. Or c'eſt la civilité qui fait cet effet ſur les ſens, & par les ſens ſur l'eſprit, & ſi l'on y manque, cette negligence ne manque point de produire dans les autres un refroidiſſement qui paſſe ſouvent des ſens juſqu'au cœur.

---

## CHAPITRE XV.

### *Raiſons fondamentales du devoir de la civilité.*

LEs hommes croient qu'on leur doit la civilité, & on la leur doit en effet ſelon qu'elle ſe pratique dans le monde; mais ils

ils n'en ſavent pas la raiſon. S'ils n'avoient pas d'autre droit de l'exiger que celui que leur donne la coutume, on ne la leur devroit pas. Car cela ne ſuffit pas pour aſſervir les autres à certaines actions penibles. Il faut remonter plus haut pour en trouver la ſource, auſſi-bien que dans ce qui regarde la gratitude. Et s'il eſt vrai, comme le dit un homme de Dieu, qu'il n'y a rien de ſi civil qu'un bon Chrétien ; il faut qu'il y ait des raiſons divines qui y obligent : & ce que nous allons dire peut aider à les découvrir. CHAP. XV.

Il faut conſiderer pour cela que les hommes ſont liés entr'eux par une infinité de beſoins, qui les obligent par neceſſité de vivre en ſocieté, chacun en particulier ne ſe pouvant paſſer des autres : & cette ſocieté eſt conforme à l'ordre de Dieu, puiſqu'il permet ces beſoins pour cette fin. Tout ce qui eſt donc neceſſaire pour la maintenir eſt dans cet ordre, & Dieu le mande en quelque ſorte par cette loi naturelle qui oblige chaque partie à la conſervation de ſon tout. Or il eſt abſolument neceſſaire, afin que la ſocieté des hommes ſubſiſte, qu'ils s'aiment & ſe reſpectent les uns les autres. Car le mépris & la haine ſont des cauſes certaines de déſunion. Il y a une infinité de petites choſes très-neceſſaires à la vie, qui ſe donnent gratuitement, & qui n'entrant pas en commerce ne ſe peuvent acheter que par l'amour. De plus cette ſocieté étant compoſée des hommes qui s'aiment eux-mêmes, & qui ſont pleins de leur propre eſtime ; s'ils n'ont quelque ſoin

CHAP. XV.

de se contenter, & de se ménager réciproquement, ce ne sera qu'une troupe de gens mal satisfaits les uns des autres, qui ne pourront demeurer unis. Mais comme l'amour & l'estime que nous avons pour les autres ne paroissent point aux yeux, ils se sont avisés d'établir entr'eux certains devoirs qui seroient des témoignages de respect & d'affection. Et il arrive de-là necessairement, que de manquer à ces devoirs, c'est témoigner une disposition contraire à l'amour & au respect. Ainsi nous devons ces actions exterieures à ceux à qui nous devons les dispositions qu'elles marquent: & nous leur faisons injure en y manquant, parceque cette omission marque des sentimens où nous ne devons pas être à leur égard.

On peut donc, & l'on doit même se rendre exact aux devoirs de civilité que les hommes ont établis: & les motifs de cette exactitude sont non-seulement très-justes, mais ils sont même fondés sur la loi de Dieu. On le doit faire pour éviter de donner l'idée qu'on a du mépris ou de l'indifference pour ceux à qui on ne les rendroit pas; pour entretenir la societé humaine, à laquelle il est juste que chacun contribue, puisque chacun en retire des avantages très-considerables, & enfin pour éviter les reproches interieurs de ceux a l'égard de qui on y manqueroit, qui sont les sources des divisions qui troublent la tranquilité de la vie, & cette paix chrétienne qui est l'objet de ce discours.

# SECONDE PARTIE DU QUATRIE'ME TRAITE'.

# DES MOYENS DE CONSERVER LA PAIX avec les hommes.

## CHAPITRE PREMIER.

*Qu'il ne faut pas établir ſa paix ſur la correction des autres. Utilité de la ſuppreſſion des plaintes. Qu'elles ſont ordinairement plus de mal que de bien.*

IL ne ſuffit pas pour conſerver la paix avec les hommes, d'éviter de les bleſſer; il faut encore ſavoir ſouffrir d'eux lorſqu'ils font des fautes a notre égard. Car il eſt impoſſible de conſerver la paix interieure, ſi l'on eſt ſi ſenſible à tout ce qu'ils peuvent faire & dire de contraire à nos inclinations, & à nos ſentimens: & il eſt difficile même que le mécontentement interieur que nous aurons

CHAP. I.

conçu n'éclate au-dehors, & ne nous dispose à agir envers ceux qui nous auront choqués, d'une maniere capable de les choquer à leur tour : ce qui augmente peu à peu les differens, & les porte souvent aux extrémités.

Il faut donc tâcher d'arrêter les divisions & les querelles dans leur naissance même. Et l'amour-propre ne manque jamais de nous suggerer sur ce sujet, que le moyen d'y réussir, seroit de corriger ceux qui nous incommodent, & de les rendre raisonnables, en leur faisant connoître qu'ils ont tort d'agir avec nous comme ils font. C'est ce qui nous rend si sujets à nous plaindre du procedé des autres, & a faire remarquer leurs défauts, ou pour les corriger de ce qui nous déplaît en eux, ou pour les en punir par le dépit que nos plaintes leur peuvent causer, & par le blame qu'elles leur attirent.

Mais si nous étions nous-mêmes vraiment raisonnables, nous verrions sans peine que ce dessein d'établir la paix sur la reformation des autres, est ridicule, par cette raison même que le succès en est impossible. Plus nous nous plaindrons du procedé des autres, plus nous les aigrirons contre nous, sans les corriger. Nous nous ferons passer pour délicats, fiers, orgueilleux ; & le pis est que cette opinion qu'on aura de nous, ne sera pas tout-à-fait injuste, puisqu'en effet ces plaintes ne viennent que de délicatesse & d'orgueil. Ceux mêmes qui témoigneront entrer dans nos raisons, & qui croiront qu'on nous aura

fait quelque injuſtice, ne laiſſeront pas d'être mal édifiés de notre ſenſibilité. Et comme les hommes ſont naturellement portés à ſe juſtifier, ſi ceux dont nous nous plaindrons ont un peu d'adreſſe, ils tourneront les choſes de maniere que l'on nous donnera le tort. Car ſouvent le même défaut de juſteſſe d'eſprit & d'équité qui fait faire aux gens les fautes dont nous nous plaignons, les empêche auſſi de les reconnoître, & leur fait prendre pour vrai & pour juſte tout ce qui peut ſervir à les en juſtifier. CHAP. I.

Que ſi ceux dont nous nous plaignons ſont élevés au deſſus de nous par le rang, par la créance & par l'autorité, les plaintes que nous en pourrions faire, ſeroient encore plus inutiles & plus dangereuſes. Elles ne nous peuvent donner que la ſatisfaction maligne & paſſagere, de les faire condanner par ceux à qui nous nous en plaindrions; & elles produiſent dans la ſuite de mauvais effets, durables & permanens, en aigriſſant ces gens-la contre nous, & en rompant toute l'union que nous pourrions avoir avec eux.

La prudence nous oblige donc à prendre une route toute contraire; à quitter abſolument le deſſein chimerique de corriger tout ce qui nous déplaît dans les autres, & à tacher d'établir notre paix & notre repos ſur notre propre reformation, & ſur la moderation de nos paſſions. Nous ne diſpoſons ni de l'eſprit ni de la langue des hommes. Nous ne rendrons compte de leurs actions, qu'autant que nous y aurons donné

CHAP. I.

occaſion, mais nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles & de nos penſées. Nous ſommes chargés de travailler ſur nous mêmes, & de nous corriger de nos défauts : & ſi nous le faiſons comme il faut, rien de ce qui viendroit du dehors ne ſeroit capable de nous troubler.

Nous ne manquons jamais dans les affaires temporelles, de preferer un bien certain qui nous regarde, a un bien incertain qui regarde les autres. Si nous en faiſions de même dans les affaires de notre ſalut, nous reconnoîtrions tout-d'un-coup, que le parti de ſe plaindre eſt ordinairement un parti faux, & que la raiſon condanne. Car en ne nous plaignant point, nous profitons certainemen a nous-mêmes. Et il eſt fort incertain qu'en nous plaignant nous profitions au prochain. Pourquoi donc nous privons nous du bien de la patience, ſous prétexte de leur procurer le bien de la correction? Il faudroit au-moins qu'il y eût une grande apparence d'y réuſſir : & a moins que de cela, c'eſt agir contre la vraie raiſon que de renoncer ſur une eſperance ſi incertaine, au bien certain qu'apporte la ſouffrance humble & paiſible.

On peut dire en géneral à l'égard du ſilence, qu'il faut des raiſons pour parler, mais qu'il n'en faut point pour ſe taire : c'eſt-à-dire, qu'il ſuffit pour être obligé au ſilence, de n'avoir pas d'engagement à parler. Mais cette maxime ſe peut encore appliquer avec plus de raiſon à ce ſilence qui étouffe les plaintes. Il faut des raiſons tres-fortes & tres-évidentes pour ſe plaindre :

mais pour ne ſe plaindre pas, il ſuffit de ne pas être dans une neceſſité évidente de ſe plaindre. CHAP. I.

Quelles dettes remettrons-nous à nos freres, ſi nous exigeons d'eux par nos plaintes tout ce qu'ils nous peuvent devoir, & ſi nous nous vengeons d'eux pour les moindres fautes qu'ils commettent contre nous, en les faiſant condanner par tous ceux que nous pouvons? Comment pourrons-nous demander à Dieu avec quelque confiance, qu'il nous remette nos offenſes, ſi nous n'en remettons aucune de celles que nous croyons qu'on nous fait?

Il n'y a rien au-contraire de plus utile que de ſupprimer ainſi ſes plaintes & ſon reſſentiment. C'eſt le meilleur moyen d'obtenir de Dieu qu'il ne nous traite pas ſelon la rigueur de ſa juſtice, & qu'il n'entre pas, comme dit l'Ecriture, en jugement avec nous. C'eſt la voie la plus ſûre d'aſſoupir les differens dans leur naiſſance, & d'empêcher qu'ils ne s'aigriſſent. C'eſt une charité qu'on pratique envers ſoi-même, en ſe procurant le bien de la patience, en ne s'attirant pas la réputation de délicat & de pointilleux, en s'épargnant la peine que l'on reſſent, lorſque l'adreſſe des hommes à ſe juſtifier, fait que l'on nous donne ouvertement le tort dans les choſes où nous croyons avoir raiſon. C'eſt une charité que l'on fait aux autres en les ſouffrant dans leurs foibleſſes, & en leur épargnant, & la petite confuſion qu'ils ont méritée, & les nouvelles fautes qu'ils feroient peut-être en ſe juſtifiant & en chargeant de nou- *Pſ.* 142. 2.

CHAP. I

veau ceux à qui ils ont déja donné sujet de se plaindre. Enfin c'est ordinairement le meilleur moyen de les gagner, l'exemple de notre patience étant bien plus capable que nos plaintes de leur changer le cœur envers nous. Car les plaintes ne peuvent tout au plus que leur faire corriger l'exterieur qui est peu de chose ; & elles augmentent plutôt l'aversion interieure qui produit les choses dont nous nous plaignons.

Que perdons-nous en faisant résolution de ne nous point plaindre ? Rien du tout, je dis de même pour ce monde. On n'en médira pas davantage de nous. Au contraire, si-tôt que l'on s'appercevra de notre retenue, on sera moins porté à en médire. On ne nous en traitera pas plus mal. On nous en aimera davantage. Tout se réduira à quelques incivilités, & à quelques discours injustes auxquels nous ne remedirions pas en nous plaignant. Cette maligne satisfaction que nous recevons en communiquant notre mécontentement aux autres par nos plaintes, vaut elle la peine de nous priver du tresor que nous pouvons acquerir par l'humilité & par la patience ?.

Le tems le plus propre pour nous confirmer dans cette résolution, c'est lorsqu'il nous arrive de nous échapper en quelques plaintes ; car nous ne reconnoissons jamais mieux la vanité & le néant de ce plaisir que nous y avions cherché. C'est alors qu'il faut que nous nous disions à nous mêmes : c'est donc pour cette vaine satisfaction que nous nous sommes privés du bien inestimable de la patience & de la

recompense que nous en pouvions eſpe- CHAP.
rer de Dieu? A quoi nous ont ſervi nos I.
plaintes, & que nous en revient-il? Nous avons taché de faire condanner par les hommes ceux dont nous nous ſommes plaints, & peut-être ils n'ont condanné que nous: mais ce qui eſt certain, eſt que Dieu nous a condannés de malignité, d'impatience, & de peu d'eſtime des biens du ciel. Avant ces plaintes nous avions quelque avantage ſur ceux qui nous avoient offenſé; mais en nous plaignant, nous nous ſommes mis au-deſſous d'eux, parceque nous avons ſujet de croire que la faute que nous avons commiſe contre Dieu, eſt plus grande que toutes celles que les hommes peuvent faire contre nous. Ainſi nous nous ſommes fait beaucoup plus de tort que nous n'en pouvions recevoir par les petites injuſtices des hommes. Car elles ne nous pouvoient priver que des choſes peu conſiderables, au-lieu que l'injuſtice que nous nous faiſons à nous-mêmes par ces plaintes d'impatience, nous privent du bien éternel qui eſt attaché à chaque bonne action. Nous avons donc infiniment plus de ſujet de nous plaindre de nous-mêmes que des autres.

Ces conſiderations peuvent beaucoup ſervir pour reprimer l'inclination que nous avons à nous décharger le cœur par des plaintes, & pour nous regler exterieurement dans nos paroles. Mais il n'eſt pas poſſible que nous demeurions long-tems dans cette retenue, ſi nous laiſſons agir au-dedans notre reſſentiment dans toute ſa force & toute ſa violence. Les plaintes

CHAP. I.

exterieures viennent des interieures, & il eſt bien difficile de les retenir quand on en a le cœur rempli. Elles échappent toujours & ſe ſont ouverture par quelque endroit. Outre que la principale fin de la moderation exterieure étant de nous procurer la paix interieure, il ſerviroit peu de paroître moderé & patient au-dehors, ſi tout étoit au-dedans dans le deſordre & dans le tumulte. Il faut donc tâcher d'étouffer auſſi-bien ces plaintes que l'ame forme en elle-même, & dont elle eſt l'unique témoin, que celles qui éclatent devant les hommes: & le ſeul moyen de le faire, eſt de ſe dépouiller de l'amour des choſes qui les excitent. Car enfin on ne ſe plaint point pour des choſes qui ſont abſolument indifferentes.

Les ſujets de plaintes ſont infinis, puiſqu'ils comprennent tout ce que nous pouvons aimer, & en quoi les hommes nous peuvent nuire ou déplaire. On les peut néanmoins réduire à quelques chefs generaux, comme le mépris, les jugemens injuſtes, les médiſances, l'averſion, l'incivilité, l'indifference ou l'inapplication, la réſerve ou le manque de confiance, l'ingratitude, les humeurs incommodes.

Nous haïſſons naturellement toutes ces choſes, parceque nous aimons celles qui y ſont contraires, ſavoir l'eſtime, & l'amour des hommes, la civilité, l'application à ce qui nous regarde, la confiance, la reconnoiſſance, les humeurs do ces & commodes. Ainſi, pour ſe délivrer de l'impreſſion que font ſur notre eſprit ces ob-

jets de haine, il faut travailler à nous délivrer de l'attache que nous avons aux objets contraires. Il n'y a que la grace qui le puiſſe faire. Mais comme la grace ſe ſert des moyens humains, il n'eſt pas inutile de ſe remplir l'eſprit des conſiderations qui nous découvrent la vanité de ces objets de notre attachement. Et c'eſt la vûe que nous avons dans les reflexions ſuivantes, que nous ferons ſur les cauſes ordinaires de nos plaintes, en commençant par l'amour de l'eſtime & de l'approbation des hommes.

## CHAPITRE II.

### *Vanité & injuſtice de la complaiſance que l'on prend dans les jugemens avantageux qu'on porte de nous.*

RIen ne fait plus voir combien l'homme eſt profondément plongé dans la vanité, dans l'injuſtice & dans l'erreur, que la complaiſance que nous ſentons, lorſque nous nous appercevons qu'on juge avantageuſement de nous & qu'on nous eſtime: parce que d'une part la lumiere qui nous reſte, toute aveugle qu'elle eſt, ne l'eſt point à cet égard, & qu'elle nous convainc clairement que cette paſſion eſt vaine, injuſte & ridicule; & que de l'autre tout convaincus que nous en ſommes, nous ne la ſaurions étouffer, & nous la ſentons toujours vivante au fond de notre cœur. Il eſt bon neanmoins d'écouter ſouvent ce que la raiſon nous dit ſur ce ſujet. Si cela

CHAP. II.

n'eſt pas capable d'éteindre entierement cette malheureuſe pente, c'eſt aſſez au-moins pour nous en donner de la honte & de la confuſion, & pour en diminuer les effets.

Il y a peu de gens aſſez groſſierement vains pour aimer des louanges viſiblement fauſſes, & il ne faut qu'avoir un peu d'honnêteté pour n'être pas bien-aiſe que l'on ſe trompe tout-a-fait ſur notre ſujet. C'eſt une ſotiſe, par exemple; dont peu de perſonnes ſont capables, que d'aimer a paſſer pour ſavant dans une langue que l'on n'a jamais étudiée, ou pour habile dans les Mathematiques, lorſqu'il n'y ſait rien du tout. On auroit peine a ne pas reſſentir quelque confuſion interieure d'une vanité ſi baſſe. Mais pour peu de fondement qu'ait cette eſtime, nous la recevons avec une complaiſance qui nous convainc a peu près de la même baſſeſſe & de la meme mauvaiſe foi. Car pour en donner quelque image, que diroit-on d'un homme qui ſe trouvant frappé & défiguré depuis les piés juſqu'a la tête, d'un mal horrible & incurable, ſans avoir rien de ſain qu'une petite partie du viſage, & ſans ſavoir même ſi cette partie ne ſeroit point corrompue au-dedans, l'expoſeroit a la vûe en cachant tout le reſte, & ſe verroit louer avec plaiſir de la beauté de cette partie? On diroit ſans doute que l'excès de cette vanité approcheroit de la folie. Cependant ce n'eſt qu'un portrait de la nôtre, & qui ne la repreſente pas encore dans toute ſa difformité. Nous ſommes pleins de défauts, de pechés, de corruption.

Ce que nous avons de bon eſt fort peu de choſe, & ce peu de choſe eſt ſouvent gâté & corrompu par mille vûes & mille retours d'amour-propre. Et neanmoins il arrive que des gens qui ne voient pas la plupart de nos défauts regardent avec quelque eſtime ce peu de bien qui paroit en nous, qui eſt peut être tout corrompu ; ce jugement tout aveugle & tout mal fondé qu'il eſt, ne laiſſe pas de nous flatter. CHAP. II.

Je dis que cette image ne repreſente pas notre vanité dans toute ſa difformité. Car celui qui ſe trouvant frappé d'un mal ſi étrange, ſe plairoit dans l'eſtime que l'on feroit de la beauté de cette partie ſaine, ſeroit ſans doute vain & ridicule : mais aumoins il ne ſeroit pas aveugle, & ne laiſſeroit pas de connoitre ſon etat. Mais notre vanité eſt jointe à l'aveuglement. En cachant aux autres nos défauts, nous tachons de nous les cacher à nous-mêmes, & c'eſt à quoi nous réuſſiſſons le mieux. Nous ne voulons être vûs que par ce petit endroit que nous conſiderons comme exemt de défaut : & nous ne nous regardons nous-mêmes que par-là.

Qu'eſt-ce donc que cette eſtime qui nous flatte ? Un jugement fondé ſur la vûe d'une petite partie de nous-mêmes, & ſur l'ignorance de tout le reſte. Et qu'eſt-ce que cette complaiſance ? Une vûe de nous-mêmes pleine d'aveuglement, d'erreur, d'illuſion, dans laquelle nous ne nous conſiderons que par un petit endroit, en oubliant toutes nos miſeres & toutes nos plaies.

Mais qu'y a-t-il de ſi agréable & de ſi di-

CHAP. II.

gne de notre attache dans ces jugemens? Interrogeons-nous nous-mêmes, ou plutôt interrogeons notre propre experience, elle nous dira, qu'il n'y a rien de plus vain & de moins durable que cette estime. Celui qui nous aura approuvé dans quelque rencontre particuliere, n'en sera pas moins disposé a nous rabaisser en une autre. Souvent cette estime même en sera la cause, parce qu'elle excite plutôt la jalousie que l'affection. Après avoir tiré de la bouche des hommes, quelques louanges vaines & steriles, ils nous préfereront les derniers des hommes qui seront plus dans leurs interêts. Ils empoisonneront les témoignages qu'ils ne pourront refuser à ce que nous avons de bon, de la remarque maligne de nos défauts. Ils estimeront en nous ce qu'il y a de moins estimable, & ils y condamneront ce qui meritera d'y être estimé. De bonne foi, ne faut-il pas avoir une extrême bassesse de cœur, ou une petitesse d'esprit bien étrange, pour se plaire à un objet si vain & si mépriſable?

Supposons même l'estime la plus judicieuse & la plus sincere que nous puissions nous imaginer, & que notre vanité puisse souhaiter; relevons-la par la qualité des personnes, par leur esprit & par tout ce qui peut le plus servir a flatter l'inclination que nous y avons; qu'y a-t-il d'aimable & de solide en tout cela, a ne regarder cette estime qu'en elle-même? C'est un regard de ces personnes vers nous, qui suppose que nous avons quelque bien, mais qui ne s'y met pas, & qui n'y ajoute rien. Il nous laisse tels que nous sommes, & ainsi il nous est entiere-

ment inutile. Ce regard ne subsiste qu'autant qu'ils s'appliquent à nous ; & cette application est rare. Tel de ceux dont l'estime nous flatte ne pensera pas à nous deux fois l'an : & quand il y pensera, il y pensera peu, en nous oubliant le reste du tems. CHAP. II.

Ce regard d'estime est de plus un bien si fragile, que mille rencontres nous le peuvent faire perdre, sans qu'il y ait même de notre faute. Un faux rapport, une inadvertance, une petite bizarrerie effacera toute cette estime, ou la rendra plus nuisible qu'avantageuse ; car quand l'estime est jointe à l'aversion, elle ne fait qu'ouvrir les yeux pour remarquer les défauts, & le cœur pour recevoir favorablement tout ce qu'on entend dire contre ceux que l'on estime & que l'on hait, parce qu'on hait même cette estime ; & que l'on est bien-aise de s'en délivrer comme d'une chose dont on se trouve chargé.

Si nous ne voyons point ce regard d'estime dans l'esprit des autres, il est à notre égard comme s'il n'étoit point. Si nous le voyons, c'est un objet dangereux pour nous, dont la vûe nous peut ravir le peu de vertu que nous ayons. Quel est donc ce bien qui ne sert de rien quand on ne le voit pas, & qui nuit quand on le voit, & qui a tout ensemble, toutes ces qualités, d'être vain, inutile, fragile, dangereux ?

## Chapitre III.

*Qu'on n'a pas droit de s'offenser du mépris, ni des jugemens désavantageux qu'on fait de nous.*

Si nous n'aimions point l'approbation des hommes, nous serions peu sensibles à tous les discours desavantageux qu'ils pourroient faire de nous, puisque l'effet n'en seroit tout-au-plus, que de nous priver d'une chose qui nous seroit indifferente. Mais parce qu'il y en a qui s'imaginent, qu'encore qu'il ne soit pas permis de desirer l'estime, on a sujet néanmoins de s'offenser du mépris & de la médisance, il est bon d'examiner ce qu'il y a de réel dans ces objets qui irritent si fort nos passions.

Pour reconnoître donc combien notre délicatesse est injuste sur ce point, & que tous les sentimens qu'elle excite en nous sont contraires à la vraie raison, & ne naissent pas tant des objets mêmes, que de la corruption de notre cœur, il ne faut que considerer que ces jugemens & ces discours qui nous blessent, peuvent être de trois sortes. Car ils sont ou absolument vrais, ou absolument faux, ou vrais en partie, & en partie faux. Or dans toutes ces trois diverses especes, le ressentiment que nous en avons est également injuste.

Si ces jugemens sont vrais, n'est-ce pas une chose horrible de ne se mettre pas en peine que nos défauts soient connus de Dieu,

& de ne pouvoir ſouffrir qu'ils le ſoient des hommes ? Et peut-on témoigner plus viſiblement que l'on préfere ces hommes a Dieu? N'eſt-ce pas le comble de l'injuſtice, de reconnoître que nos pechés meritent une éternité de ſupplices, & de ne pas accepter avec joye une peine auſſi legere que l'eſt la petite confuſion qu'ils nous attirent devant les hommes ? CHAP. III.

Cette connoiſſance que les hommes ont de nos fautes & de nos miſeres ne les augmente pas, elle ſeroit capable au contraire de les diminuer, ſi nous la ſouffrions humblement.

C'eſt donc une folie toute viſible, de n'avoir aucun ſentiment des maux réels que nous nous faiſons nous-mêmes ; & de ſentir ſi vivement des maux imaginaires qui ne nous peuvent faire que du bien ? Et cette ſenſibilité n'eſt qu'une preuve évidente de la grandeur de notre aveuglement, qui doit nous apprendre que ce que les autres connoiſſent de nos défauts, n'en eſt qu'une bien petite partie.

Que ſi ces jugemens & ces diſcours ſont faux & mal fondés, le reſſentiment que nous en avons, n'eſt gueres moins déraiſonnable & moins injuſte. Car pourquoi le jugement de Dieu qui nous juſtifie, ne ſuffit-il pas pour nous faire mépriſer celui des hommes ? Pourquoi ne fait-il pas ſur nous le même effet que l'approbation de nos amis & de ceux que nous eſtimons, qui ſuffit ordinairement pour nous conſoler de ce que les autres peuvent penſer ou dire contre nous ? Pourquoi la raiſon *Rom.* 8. 33.

CHAP. III.

qui nous fait voir, que ces discours ne nous peuvent nuire, qu'ils ne font aucun mal par eux-mêmes, ni à notre ame, ni à notre corps, qu'ils nous peuvent même être très-utiles, a-t-elle si peu de pouvoir sur notre cœur, qu'elle ne nous puisse faire surmonter une passion si vaine & si déraisonnable ?

Nous ne nous mettons pas en colere lorsque l'on s'imagine que nous avons la fiévre quand nous sommes assurés de ne pas l'avoir. Pourquoi donc s'aigrit-on contre ceux qui croient que nous avons commis des fautes que nous n'avons point commises, ou qui nous attribuent des défauts que nous n'avons pas, puisque leur jugement peut encore moins nous rendre coupables de ces fautes, & nous donner ces défauts, que la pensée d'un homme qui croit que nous avons la fiévre, n'est capable de nous la donner effectivement.

C'est, dira-t-on, qu'on ne mépriſe pas une personne qui a la fiévre, & que c'est un mal qui ne nous rend pas vils aux yeux du monde ; qu'ainsi le jugement de ceux qui nous l'attribuent ne nous blesse pas : mais que ceux qui nous imputent des défauts spirituels, y joignent ordinairement le mépris, & causent la même idée & le même mouvement dans les autres.

C'est en effet la veritable cause de ce sentiment ; mais cette cause n'en fait que mieux connoître l'injustice. Car si nous nous faisions justice à nous-mêmes, nous reconnoitrions sans peine, que ceux qui nous attribuent des défauts que nous n'a-

vons pas, ne nous en attribuent pas auſſi un grand nombre d'autres que nous avons effectivement ; & qu'ainſi nous gagnons à tous ces jugemens dont nous nous plaignons, quelque faux qu'ils ſoient. Les jugemens des hommes nous ſeroient infiniment moins favorables, s'ils étoient entierement conformes à la verité, & ſi ceux qui les font connoiſſoient tous nos veritables maux. S'ils nous font donc quelque petite injuſtice, ils nous font grace en mille manieres, & nous ne voudrions pour rien, qu'ils nous traitaſſent avec une exacte juſtice. CHAP. III.

Mais nous ſommes ſi déraiſonnables & ſi injuſtes, que nous voulons profiter de l'ignorance des hommes. Nous ne pouvons ſouffrir qu'ils nous ôtent rien de ce que nous croyons avoir : & nous voulons conſerver dans leur eſprit la réputation de beaucoup de bonnes qualités que nous n'avons pas. Nous nous plaignons de ce qu'ils croyent voir en nous des defauts qui n'y ſont pas, & nous ne comptons pour rien de ce qu'ils n'y voyent pas une infinité de défauts qui y ſont réellement, comme ſi le bien & le mal ne conſiſtoient que dans l'opinion des hommes.

Si nous n'avons donc aucun ſujet de nous plaindre, ni des jugemens veritables, ni même des faux, nous n'en avons point par conſequent de nous offenſer de ceux qui ſont vrais en partie, & en partie faux. Cependant par le plus injuſte partage qu'on ſe puiſſe imaginer, nous nous bleſſons de ce qu'ils ont de faux, & nous ne nous hu-

millions point de ce qu'ils ont de veritable. Et au lieu qu'il faudroit étouffer le ressentiment que nous avons de ce qu'ils ont de faux & d'injuste, par celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de vrai, nous étouffons au contraire, par le vain sentiment que nous avons de quelque fausseté & de quelque injustice qui y est mêlée, celui que nous devrions avoir de ce qu'ils ont de réel & de solide.

---

## Chapitre IV.

*Que la sensibilité que nous éprouvons à l'égard des discours & des jugemens desavantageux que l'on fait de nous, vient de l'oubli de nos maux. Quelques remedes de ces oubli & de cette sensibilité.*

Je ne prétens pas que ces considerations suffisent pour nous corriger de notre injustice, mais elles peuvent au moins nous en convaincre : & c'est quelque chose que d'en être convaincu. Car il y a toujours dans toutes ces plaintes interieures, & dans ce dépit que nous ressentons des jugemens & des discours qu'on fait de nous, un oubli de nos défauts & de nos miseres veritables ; puisqu'il est impossible que ceux qui les connoîtroient dans leur grandeur réelle, & qui en auroient le sentiment qu'ils devroient, pûssent s'occuper des discours & des jugemens des hommes. Un homme chargé de dettes, accablé de procès, de pauvreté, de maladies, ne pense gueres à

ce que l'on peut dire de lui. La réalité de ſes maux veritables ne lui permet pas de s'appliquer à ces maux imaginaires. CHAP. IV.

Auſſi le vrai remede de cette délicateſſe qui nous rend ſi ſenſibles à ce que l'on dit de nous, eſt de nous appliquer fortement à nos maux ſpirituels, à nos foibleſſes, à nos dangers, à nôtre pauvreté & au jugement que Dieu fait de nous, & qu'il nous fera connoître à l'heure de notre mort. Si ces penſées étoient auſſi vives & auſſi continuelles dans notre eſprit qu'elles y devroient être, il ſeroit mal-aiſé que les reflexions ſur les jugemens des hommes y puſſent trouver entrée, ou du moins qu'elles l'occupaſſent tout entier, & le rempliſſent de dépit & d'amertume comme elles font ſi ſouvent.

Il eſt utile pour cela de comparer les jugemens des hommes avec celui de Dieu, & d'en conſiderer les diverſes qualités. Les jugemens des hommes ſont ſouvent faux, injuſtes, incertains, temeraires, & toujours inconſtans, inutiles, impuiſſans. Soit qu'ils nous approuvent, ou nous deſapprouvent, ils ne changent rien à ce que nous ſommes: & ne nous rendent en effet ni plus heureux, ni plus malheureux. Mais c'eſt du jugement que Dieu portera de nous que dépend tout notre bien, ou tout notre mal. Ce jugement eſt toujours juſte, toujours veritable, toujours certain & inébranlable; les effets en ſont éternels. Quelle plus grande folie peut-on donc s'imaginer que de n'appliquer ſon eſprit qu'à ces jugemens humains qui nous importent

CHAP. IV.

si peu, & d'oublier celui de Dieu, d'où dépend tout notre bonheur?

On prétend souvent colorer envers soi-même le dépit interieur que ces jugemens desavantageux nous causent, d'un prétexte de justice, en s'imaginant que nous n'en sommes blessés que parce qu'ils sont injustes, & que ceux qui les font ont tort. Mais si cela étoit, nous serions aussi touchés des jugemens injustes que l'on fait des autres, que de ceux que l'on fait de nous; & comme cela n'est pas, c'est se flatter de ne pas voir, que c'est l'amour propre qui produit ce dépit que nous sentons dans les choses qui nous regardent. Ce n'est pas l'injustice en soi qui nous blesse, c'est d'en être l'objet. Qu'on lui en donne un autre: notre ressentiment cessera, & nous nous contenterons de désapprouver tranquilement & sans émotion cette même injustice qui nous donnoit tant d'indignation.

Cependant si nous raisonnions plus juste, nous trouverions que ces jugemens desavantageux ne nous regardent point proprement, & que c'est le hazard, & non le choix qui les détermine a nous avoir pour objet. Car il faut que ceux qui jugent ainsi de nous, ayent été frappés par quelques apparences qui les y ayent portés. Et quoique ces apparences fussent trop legeres, puisque nous supposons que ces jugemens sont faux, il est pourtant vrai que ces personnes avoient l'esprit disposé a former ces jugemens sur ces apparences; de sorte qu'ils ne sont nés que de la rencontre de ces ap-

parences, avec leur mauvaiſe diſpoſition. Elles auroient produit le même effet, s'ils les avoient vûes en quelque autre. Ainſi nous ne devons point croire que ces jugemens nous regardent en particulier; nous devons ſeulement ſuppoſer, que ces gens étoient diſpoſés à juger mal de toute perſonne qui les frapperoit par telles ou telles apparences. Le hazard a voulu que ce fût nous. Mais cette mauvaiſe diſpoſition & cette legereté d'eſprit qui produit les jugemens temeraires, n'étoit pas moins indifferente d'elle-même, qu'une pierre jettée en l'air, qui bleſſe celui ſur qui elle tombe, non par choix, & parce qu'il eſt un tel homme; mais parce qu'il s'eſt rencontré au lieu où elle devoit tomber. CHAP. IV.

Il y a de plus une bizarrerie ridicule dans le dépit que nous avons des jugemens & des diſcours deſavantageux qu'on a fait de nous. Car il faut avoir peu de connoiſſance du monde pour n'être pas perſuadé qu'il eſt impoſſible qu'on n'en faſſe. On médit des princes dans leurs antichambres. Leurs domeſtiques les contrefont. On parle des défauts de ſes amis, & on ſe fait une eſpece d'honneur de les reconnoître de bonne foi. Il y a même des occaſions où l'on le peut faire innocemment. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain, que le monde eſt en poſſeſſion de parler librement des défauts des autres en leur abſence. Les uns le font par malignité, les autres bonnement: mais il y en a peu qui ne le faſſent. Il eſt donc ridicule de ſe promettre d'être le ſeul au monde qu'on épargnera;

CHAP. IV.

& si ces jugemens & ces discours nous mettent en colere, nous n'en devons jamais sortir. Car il n'y a point de tems où nous ne devions nous tenir assurés en general, ou qu'on parle, ou qu'on a parlé de nous autrement que nous ne voudrions. Mais parce qu'une colere continuelle nous incommoderoit trop : il nous plaît de nous l'épargner sans raison, & d'attendre à nous fâcher, qu'on nous rapporte ce qui se dit de nous, & qu'on nous marque ceux qui en parlent. Cependant ce rapport n'y ajoute presque rien, & avant qu'on nous l'eût fait, nous devions nous tenir presque aussi assûrés que l'on parloit de nous & de nos défauts, que si l'on nous en eût déja averti. Ce petit degré d'assûrance que nous produit le rapport qu'on nous fait, est bien peu de chose, pour changer comme il fait l'état de notre ame.

Ainsi de quelque maniere que l'on considere cette sensibilité que nous éprouvons en ces rencontres, ou trouvera qu'elle est toujours ridicule & contraire à la raison.

---

## CHAPITRE V.

### *Qu'il est injuste de vouloir être aimé des hommes.*

QUand on desire d'être aimé des hommes, & que l'on est fâché d'en être haï, à cause que cela sert ou nuit à nos desseins, ce n'est pas proprement vanité ni

dépit, c'eſt interêt bon ou mauvais, juſte ou injuſte. Et ce n'eſt pas ce que nous conſiderons ici, où nous n'examinons que l'impreſſion que font par eux-mêmes dans nos cœurs les ſentimens d'amour ou de haine qu'on a pour nous, la ſeule vûe de ces objets n'étant en effet que trop capable de nous plaire ou de nous troubler ſans que nous en conſiderions les ſuites. Car, comme l'eſtime que nous avons pour nous-mêmes eſt jointe à un amour tendre & ſenſible, nous ne deſirons pas ſeulement que les hommes nous approuvent, nous voulons auſſi qu'ils nous aiment; & leur eſtime ne nous ſatisfait nullement, ſi elle ne ſe termine à l'affection. C'eſt pourquoi rien ne nous choque tant que l'averſion, ni n'excite en nous de plus vifs reſſentimens. Mais quoiqu'ils nous ſoient devenus naturels depuis le peché; ils ne laiſſent pas d'être injuſtes, & nous ne ſommes pas moins obligés de les combattre; ce qu'on peut faire par des reflexions peu differentes de celles que nous avons propoſées contre l'amour de l'eſtime. CHAP. V.

La recherche de l'amour des hommes eſt injuſte, puiſqu'elle eſt fondée ſur ce que nous nous jugeons nous-mêmes aimables, & qu'il eſt faux que nous ne le ſoyons. Elle naît d'aveuglement & d'une ignorance volontaire de nos défauts. Un homme accablé de maux & dans l'indigence, ſe contenteroit bien que l'on eût de la charité pour lui, & qu'on le ſouffrît. Nous n'en demanderions pas davantage ſi nous connoiſſions bien notre état, & nous le con-

CHAP. V.

noitrions, si nous ne nous aveuglions point volontairement.

Quiconque sait qu'il merite que toutes les créatures s'élevent contre lui, peut-il prétendre que ces mêmes créatures le doivent aimer? Au lieu donc que nous regardons l'amour des hommes comme nous étant dû, & leur aversion comme une injustice qu'ils nous font, nous devrions regarder au-contraire leur aversion comme nous étant dûe, & leur affection comme une grace que nous ne meritons pas.

Mais s'il est injuste en general de se croire digne d'être aimé, il l'est encore beaucoup plus de vouloir être aimé par la force. Rien n'est plus libre que l'amour, & on ne doit pas prétendre de l'obtenir par des reproches ni par des plaintes. C'est peut-être par notre faute que l'on ne nous aime pas, c'est peut-être aussi par la mauvaise disposition des autres : mais ce qui est certain, c'est que la force & la colere ne sont pas des moyens pour se faire aimer.

Nous ne prenons pas garde de plus, que ce n'est pas proprement sur nous que tombe cette aversion : car la source de toutes les aversions est la contrarieté qui se rencontre entre la disposition où l'on est, & ce que l'on croit voir dans les autres. Or cette disposition agit contre tous ceux en qui cette contrarieté paroit. Quand il arrive donc, ou que nous avons en effet ces qualités qui sont l'objet de l'aversion de certaines personnes, ou que nous ne nous montrons à eux que par des endroits qui leur donnent lieu de nous les attribuer, nous

ne devons point nous étonner que leur dis- CHAP. V.
position fasse son effet contre nous ; elle l'auroit fait de même contre tout autre : & ce n'est pas proprement nous qu'ils haïssent, c'est cet homme en general qui a telles & telles qualités qui les choquent.

On hait en general les avares, les gens interessés, les présomptueux. On croit en particulier que nous le sommes: cette aversion generale agit donc contre nous. Qu'est-ce qui nous blesse en cela ? Est-ce cette aversion generale ? Mais elle est juste en quelque maniere ; car un homme en qui ces défauts se rencontrent, merite qu'on ait quelque espece d'aversion pour lui. Est-ce le jugement que l'on fait de nous ? Mais ce jugement est formé sur quelques apparences, qui peuvent être legeres à la verité, mais qui ne laissent pas d'emporter l'esprit de ceux qui les voient. Nous devons donc les plaindre de leur legereté & de leur foiblesse, au lieu de nous plaindre de leur injustice.

Quand les hommes nous aiment, ce n'est pas nous proprement qu'ils aiment, leur amour n'étant fondé que sur ce qu'ils nous attribuent des qualités que nous n'avons pas, ou qu'ils ne voient pas en nous des défauts que nous avons. Ils en font de même quand ils nous haïssent. Ce que nous avons de bon ne leur paroit point alors, & ils ne voient que nos défauts. Or nous ne sommes ni cette personne sans défauts, ni cette personne qui n'a rien de bon. Ce n'est donc pas tant nous, qu'un fantôme qu'ils se sont formés, qu'ils aiment ou qu'ils haïssent : &

CHAP. V.

ainſi nous avons tort, & de nous ſatisfaire de leur amour, & de nous offenſer de leur haine.

Mais quand cet amour ou cette haine nous regarderoient directement dans notre être veritable, que nous en revient-il de bien ou de mal, à ne conſiderer, comme nous avons dit, ces ſentimens qu'en eux-mêmes ? Ce ne ſont que des vapeurs paſſageres qui ſe diſſipent d'elles-mêmes en moins de rien ; les hommes étant incapables de s'arrêter long-tems à un même objet. Quand elles ſubſiſteroient, elles n'auroient aucun pouvoir par elles-mêmes de nous rendre plus heureux ni plus malheureux. Ce ſont des choſes entierement ſeparées de nous, qui n'ont ſur nous aucun effet, à moins que notre ame ne s'y joigne, & que par une imagination fauſſe & trompeuſe, elle ne les prenne pour des biens ou pour des maux. Qu'on uniſſe enſemble l'amour de toutes les créatures, & qu'on le rende le plus ardent & le plus tendre qu'on ſe le puiſſe imaginer, il n'ajoûtera pas le moindre dégré de bonheur, ni à notre ame, ni à notre corps. Et ſi notre ame s'y amuſe, bien loin d'en devenir meilleure, elle en deviendra pire par la vanité qu'elle en concevra. Qu'on uniſſe de même contre nous l'averſion de tous les hommes enſemble, elle ne ſauroit diminuer le moindre de nos veritables biens, qui ſont ceux de l'ame. Cette ſeule conſideration de l'impuiſſance de l'amour & de la haine des créatures à nous ſervir ou à nous nuire ne devroit-elle pas ſuffire, pour nous y rendre indifferens ?

CHAP. V.

Quelle liberté ſeroit celle d'un homme qui ne ſe ſoucieroit point d'être aimé, qui ne craindroit point d'être haï, & qui feroit néanmoins par d'autres motifs tout ce qui eſt neceſſaire pour être aimé, & pour n'être point haï? Qui ſerviroit les autres, ſans en attendre de récompenſe, non pas meme celle de leur affection, & qui feroit toujours ſon devoir envers eux indépendamment de leurs diſpoſitions envers lui? Qui ne ſe propoſeroit dans les offices qu'il leur rendroit, qu'un objet ſtable & permanent, qui eſt d'obéir a Dieu, ſans aucune vûe des créatures, qui ne peuvent que diminuer la récompenſe qu'il doit attendre de Dieu?

Qui pourroit haïr un homme de cette ſorte, & même s'empêcher de l'aimer? Il arriveroit donc qu'en ne craignant point la haine des hommes, il l'éviteroit; & que ſans rechercher leur amour, il ne laiſſeroit pas de ſe l'acquerir; au lieu que ceux que la paſſion qu'ils ont d'être aimés rend ſi ſenſibles a l'averſion, ne font d'ordinaire que ſe l'attirer par cette délicateſſe incommode.

## CHAPITRE VI.

*Qu'il eſt injuſte de ne pouvoir ſouffrir l'indifference. Que l'indifference des autres envers nous, nous eſt plus utile que leur amour.*

IL y a encore quelque choſe de plus déraiſonnable quand nous nous offenſons de ce que les autres ont de l'indifference pour nous. Car s'il étoit a notre choix de leur imprimer tels ſentimens que nous voudrions, ce ſeroit celui-la proprement que notre veritable interét nous devroit faire choiſir. Leur amour eſt un objet dangereux, qui attire notre cœur & qui l'empoiſonne par une douceur mortelle. Leur haine eſt un objet irritant qui nous met en danger de perdre la charité; mais l'indifference eſt un milieu très-proportionné a notre état & à notre foibleſſe, & qui nous laiſſe la liberté d'aller à Dieu, ſans nous détourner vers les créatures.

Tout amour des autres pour nous eſt une eſpece de lien & d'engagement, non ſeulement parce que la concupiſcence nous y attache, & que nous craignons de le perdre, mais auſſi parce qu'il produit certains devoirs dont il eſt difficile de ſe bien acquiter. Comme il ouvre leur cœur pour nous, il nous oblige d'uſer de cette ouverture pour leur bien ſpirituel, & cet uſage n'eſt pas facile. Il eſt vrai que c'eſt un grand bien quand on le ſait ménager: mais c'eſt un

bien qu'il ne faut pas ſouhaiter, parcequ'il eſt accompagné de trop de dangers. On s'arrête d'ordinaire à cette affection, on s'y plaît, on craint de la perdre : & bien loin que ce nous ſoit une occaſion de porter les autres à Dieu, c'en eſt ſouvent une de nous en détourner nous-mêmes ; & de nous amollir en nous faiſant entrer dans leurs paſſions. CHAP. VI.

Mais, dit-on, pourquoi cette perſonne a-t-elle tant d'indifference pour moi, puiſque je n'en ai point pour elle ? Pourquoi n'a-t-elle aucune application à ce qui me touche, puiſque je m'applique avec tant de ſoin à ce qui peut la regarder ? Ce ſont les diſcours que l'amour-propre forme dans le cœur des gens ſenſibles, & qui ont peu de vertu, mais dont il eſt aiſé de découvrir l'injuſtice.

Si notre unique fin dans la complaiſance que nous avons eue pour les hommes, a été de les attacher à nous, & de faire qu'ils nous traitaſſent de la même ſorte, nous méritons bien d'être privés d'une ſi vaine récompenſe.

Mais ſi nous avons eu un autre but ; ſi nous ne nous ſommes appliqués aux hommes que pour obéir à Dieu, cette application ne porte-t-elle pas ſa recompenſe avec elle-même, & pourrons-nous en exiger une autre ſans injuſtice ?

Il eſt vrai qu'il peut y avoir de la faute dans l'inapplication & l'indifference des autres pour nous ; mais c'eſt Dieu, & non pas nous que cette faute regarde. Elle leur nuit à eux, & non pas à nous. Elle nous peut

donner ſujet de les plaindre, mais non pas de nous plaindre d'eux. Et ainſi le reſſentiment qui nous en reſte eſt toujours injuſte, puiſqu'il n'a point d'autre objet que nous-mêmes.

## CHAPITRE VII.

*Combien le dépit qu'on reſſent contre ceux qui manquent de reconnoiſſance envers nous eſt injuſte.*

RIen ne marque plus combien la foi eſt éteinte ou peu agiſſante dans les Chrêtiens, que ce dépit qu'ils ont quand on n'a pas pour eux toute la reconnoiſſance qu'on devroit, parcequ'il n'y a rien de plus oppoſé aux lumieres de la foi.

S'ils regardoient comme ils doivent les ſervices qu'ils rendent aux autres, ils les conſidereroient comme des graces qu'ils ont reçûes de Dieu, & dont ils ſont redevables à ſa bonté; & comme des œuvres qu'ils ont dû lui offrir & conſacrer ſans aucun égard aux créatures.

Ils regarderoient ceux à qui ils ont rendu ces ſervices, comme leur ayant en quelque façon procuré ce bien; & par conſequent ils croiroient qu'ils ont beaucoup plus reçu d'eux qu'ils ne leur ont donné.

Ils craindroient comme le plus grand des malheurs, de recevoir en ce monde la recompenſe de ces œuvres, & d'être privés de celle qu'ils auroient reçûe en l'autre, s'ils avoient regardé Dieu plus purement.

Ils reconnoîtroient que ces œuvres telles qu'elles ſoient ont été mêlées de pluſieurs imperfections ; & qu'ainſi ils ont ſujet de s'en humilier, & de deſirer de s'en purifier par la penitence. CHAP. VII.

Le moyen d'allier avec ces ſentimens où la foi nous doit porter, ce dépit & ce chagrin que nous éprouvons quand les hommes manquent à ce que nous nous imaginons qu'ils nous doivent ? N'eſt-ce pas faire voir au contraire que nous n'avons travaillé que pour les hommes, que nous n'avons regardé qu'eux, & qu'ainſi les œuvres dont nous nous glorifions ſont un larcin que nous avons fait à Dieu, & dont il a droit de nous punir ?

Si dans les ſervices que nous avons rendus aux hommes, nous n'avons eu que les hommes en vûe, c'eſt un bien pour nous qu'ils en ſoient méconnoiſſans, parceque leur ingratitude nous peut ſervir à obtenir miſericorde de Dieu, ſi nous la ſouffrions comme il faut. Si nous n'avons regardé que Dieu, c'eſt encore un bien que les hommes ne nous en récompenſent pas, parceque la vûe que nous aurions de leur reconnoiſſance, eſt plus capable que toute choſe, de diminuer ou d'anéantir la récompenſe que nous attendons de Dieu. De quelque maniere que nous conſiderions donc la gratitude des hommes, nous trouverons que ſi c'eſt un bien pour eux, c'eſt un mal pour nous, & que leur ingratitude nous eſt infiniment plus avantageuſe. Leur gratitude n'eſt capable que de nous ravir le fruit de nos meilleures actions, & d'augmenter le

CHAP. VII.

châtiment des mauvaises. Leur ingratitude nous conserve le fruit des bonnes, & nous peut servir à payer ce que nous devons à la justice de Dieu pour les mauvaises.

On ne feroit jamais cette injure à un Prince qui auroit promis de grandes récompenses à ceux qui le serviroient, & qui s'offenseroit qu'on en attendit d'ailleurs que de lui, de préferer les caresses de quelques-uns de ses sujets aux biens solides qu'on auroit sujet d'esperer de lui. C'est néanmoins la maniere dont nous agissons tous les jours envers Dieu. Il promet un royaume éternel aux services charitables qu'on rend au prochain; mais il veut que l'on se contente de cette récompense, & que l'on n'en attende point d'autre. Cependant l'esprit de la plupart des hommes est continuellement occupé à examiner si l'on leur rend ce qu'on leur doit: Si ceux qu'ils ont servi sentent les obligations qu'ils leur ont, & s'ils s'acquittent ponctuellement des devoirs que les hommes ont établis pour marquer la reconnoissance.

Si l'on avoit donc les vrais sentimens que la foi doit inspirer, on seroit persuadé que comme Dieu nous fait une grande grace lorsqu'il nous donne moyen de servir les autres; il nous en fait une autre qui n'est pas moindre, lorsqu'il permet que les hommes ne nous en témoignent pas la reconnoissance qu'ils devroient. Car c'est mettre ordre en nous donnant un tresor inestimable, que ce tresor nous demeure, & qu'on ne nous le ravisse pas.

CHAP. VII.

Mais notre joie doit être pleine & accomplie, lorſque nous avons lieu de croire que les perſonnes qui ſemblent manquer de reconnoiſſance envers nous, ſont d'elles-mêmes très-reconnoiſſantes, & que cela ne vient que de l'ignorance de l'obligation qu'elles nous ont. Car quoiqu'il nous ſoit toujours réellement avantageux que les autres manquent de gratitude pour nous, néanmoins nous ne le devons pas ſouhaiter, parceque c'eſt ordinairement un mal pour eux. Mais il n'y a rien que de ſouhaitable, lorſque ce n'eſt un mal ni pour eux ni pour nous, & que ſans qu'ils ſoient coupables d'ingratitude, ils ne nous mettent point en danger par une reconnoiſſance humaine, de perdre la récompenſe que nous attendons de Dieu.

Il y a donc non-ſeulement beaucoup d'injuſtice dans cette attente de la reconnoiſſance des autres, mais auſſi beaucoup de baſſeſſe; & ce nous devroit être un grand ſujet de confuſion, quand nous conſiderons pour quelles choſes nous nous privons d'une récompenſe éternelle. Ces devoirs de reconnoiſſance que nous exigeons, ſe reduiſent le plus ſouvent à un ſimple compliment, ou à quelques civilités inutiles: & ce ſont là les choſes que nous préferons à Dieu & aux biens qu'il nous promet.

Souvent-même nous ſommes cauſe du défaut que nous imputons aux autres. Nous éteignons la gratitude dans leur cœur par la maniere dont nous les ſervons, & nous avons preſque toujours lieu de croire, quand

CHAP. VII.

nous voyons que l'on eſt moins reconnoiſſant pour nous que pour d'autres, qu'il y a quelque choſe en nous qui n'attire pas la reconnoiſſance. Mais ſoit que cela arrive par notre faute, ou par celle des autres; c'eſt toujours une foibleſſe que de ſe piquer quand on ne nous rend pas des devoirs que nous voyons clairement ne nous pouvoir être que dangereux.

---

## CHAPITRE VIII.

*Qu'il eſt injuſte d'exiger la confiance des autres, & que c'eſt un grand bien que l'on n'en ait pas pour nous.*

LA confiance qu'on a pour nous étant une marque d'amitié & d'eſtime, ce n'eſt pas merveille ſi elle flatte notre amour-propre, & la reſerve de ceux que nous croyons devoir avoir ces ſentimens pour nous, le bleſſe & l'incommode. Mais la raiſon & la foi doivent nous donner des ſentimens tout contraires, & nous perſuader fortement que la reſerve que les autres auront pour nous, nous eſt beaucoup plus avantageuſe que leur confiance.

Quand il n'y en auroit point d'autre raiſon, ſinon qu'il nous eſt utile d'être privés de ces petites ſatisfactions qui contentent & nourriſſent notre vanité, elle nous devroit ſuffire pour nous porter à embraſſer avec joie ces occaſions d'une mortification ſpirituelle, qui nous pourroit être d'autant plus avantageuſe, qu'elle combat plus directement

directement la principale de nos paſſions. CHAP.
Mais il y en a encore pluſieurs autres auſſi VIII.
ſolides & auſſi importantes que celle-là. Et en voici quelques-unes.

Celui qui s'ouvre à nous, nous conſulte en quelque ſorte, & nous ne lui ſaurions parler après cela, ſans prendre part à ſa conduite, parcequ'il eſt comme impoſſible d'éviter que ce que nous dirons n'ait quelque rapport à ce qu'il nous aura découvert; & il ne ſe peut même que nous ne faſſions par-là quelque impreſſion ſur ſon eſprit, parcequ'il eſt diſpoſé par cette ouverture même à nous écouter & à nous croire. Or ce n'eſt pas un petit danger que d'être obligé de parler dans ces circonſtances, parcequ'il faut beaucoup de lumiere pour le pouvoir faire utilement, & pour ſoi, & pour les autres. Souvent on ne fait qu'autoriſer les gens dans leurs paſſions, parce qu'on eſt naturellement porté à ne les pas contrôller, & l'on ſeconde ainſi le deſir ſecret qu'ils ont de trouver des approbateurs de leur conduite, qui eſt ordinairement ce qui les porte à s'ouvrir.

Il y a peu de gens qui puiſſent recevoir l'effuſion du cœur & de l'eſprit des autres ſans participer à leur corruption. On entre inſenſiblement dans leurs paſſions, on ſe prévient contre ceux contre qui ils ſont prévenus: & comme la confiance qu'ils ont pour nous nous porte à croire qu'ils ne voudroient pas nous tromper, nous embraſſons leurs opinions & leurs jugemens, ſans prendre garde qu'ils ſe trompent ſouvent les premiers. Et nous nous remplifſons

CHAP. VIII.

ainſi de toutes leurs fauſſes impreſſions.

On ſe charge ſouvent par-là de diverſes choſes qu'il faut tenir ſecrettes : ce qui n'eſt pas un fardeau peu conſiderable, puiſqu'il oblige à une application très-incommode pour ne ſe pas laiſſer ſurprendre, & qu'il met ſouvent au hazard de bleſſer la verité. Et comme il arrive d'ordinaire que ces choſes viennent à être ſûes par diverſes voies, le ſoupçon en tombe naturellement ſur ceux à qui on en a fait confidence.

On contracte même par la confiance & l'ouverture des autres pour nous, quelque ſorte d'obligation de s'ouvrir à eux & de s'y confier, parcequ'on les choque ſi on ne les traite comme on en eſt traité : au lieu que ceux qui agiſſent avec plus de réſerve, ne trouvent point mauvais qu'on en uſe de même à leur égard. Or cette obligation eſt ſouvent très-incommode, puiſqu'on n'y ſauroit manquer ſans fâcher les gens, ni s'en acquitter ſans ſe mettre en danger de leur nuire, ou de ſe nuire à ſoi-même, par l'abus qu'ils peuvent faire de ce qu'on leur découvre.

Enfin, ſi nous conſiderons de plus combien le plaiſir que nous avons quand on ſe fie en nous, eſt peu réel & plein de vanité, combien il eſt injuſte d'exiger des autres une choſe qui doit être auſſi libre que la découverte de ſes ſecrets, & ſi nous nous faiſons juſtice à nous-mêmes, en reconnoiſſant que puiſque l'on n'a pas d'ouverture pour nous, il faut qu'il y ait en nous quelque choſe qui l'éloigne : il ſera difficile que nous ne condamnions ces dépits

interieurs que la réserve nous cause, & que nous n'ayons honte de notre foiblesse.

## Chapitre IX.

*Qu'il faut souffrir sans chagrin l'incivilité des autres. Bassesse de ceux qui exigent la civilité.*

LA civilité nous gagne. L'incivilité nous choque. Mais l'une nous gagne, & l'autre nous choque, parceque nous sommes hommes, c'est-à-dire, tous vains & injustes.

Il y a très-peu de civilités qui nous doivent plaire, même selon la raison humaine, parcequ'il y en a très-peu qui soient sinceres & désintéressées. Ce n'est souvent qu'un jeu de paroles, & un exercice de vanité qui n'a rien de veritable & de réel. Se plaire en cela, s'est se plaire à être trompé. Car ceux qui nous en témoignent le plus en apparence, sont peut-être les premiers qui se mocquent de nous si-tôt qu'ils nous ont quitté.

La plus sincere & la plus veritable nous est toujours inutile, & même dangereuse. Ce n'est tout-au-plus qu'un témoignage qu'on nous aime & qu'on nous estime. Et ainsi elle nous presente deux objets qui flattent notre amour-propre, & qui sont capables de nous corrompre le cœur.

Toutes celles qu'on nous rend nous engagent à des servitudes fâcheuses. Car le monde ne donne rien pour rien. C'est un commerce & une espece de trafic qui a pour

CHAP. IX.

juge l'amour-propre ; & ce juge oblige à une égalité reciproque de devoirs, & autorise les plaintes que l'on fait contre ceux qui y manquent.

Les civilités nous corrompent même souvent le jugement, parcequ'elles nous portent souvent à préferer ceux de qui nous les recevons, à d'autres qui ont les qualités essencielles qui méritent notre estime.

Mais comme les civilités qu'on nous rend nous servent peu, l'incivilité nous fait peu de mal, & ainsi c'est une foiblesse extrême que d'en être choqué. Ce n'est souvent qu'un défaut d'application, qui vient de ce que l'esprit est occupé à d'autres choses plus solides. Et ceux qui sont les moins exacts en civilités, sont souvent ceux qui ont le plus de desirs effectifs de nous rendre des services réels & importans.

Quand même elle viendroit d'indifference, & même de peu d'affection, quel bien nous ôte-t-elle ? Quel mal est-ce qu'elle nous apporte ? Et comment pouvons-nous esperer que Dieu nous remette ces dettes immenses dont nous lui sommes redevables par les loix inviolables de la justice éternelle, si nous ne remettons pas aux hommes de petites déferences qu'ils ne nous doivent que par des établissemens humains ?

Ce n'est pas que Dieu n'autorise ces établissemens, & qu'ainsi on ne se doive de la civilité les uns aux autres, même selon la loi de Dieu, comme nous l'avons montré dans la premiere partie de ce Traité.* Mais c'est une sorte de dette qu'il ne nous

* *v. ch. 5.*

eſt jamais permis d'exiger. Car ce n'eſt pas à notre mérite qu'on la doit, c'eſt à notre foibleſſe. Et comme nous ne devons pas être foibles, & que c'eſt par notre faute que nous le ſommes, notre premier devoir conſiſte à nous corriger de cette foibleſſe : & nous n'avons jamais droit de nous plaindre de ce qu'on n'y a pas aſſez d'égard, & moins encore de ſouhaiter ce qui ne ſert qu'à l'entretenir. CHAP. IX.

## CHAPITRE X.

### *Qu'il faut ſouffrir les humeurs incommodes.*

CE n'eſt pas aſſez pour conſerver la paix, & avec ſoi-même, & avec les autres, de ne choquer perſonne, & de n'exiger de perſonne, ni amitié, ni eſtime, ni confiance, ni gratitude, ni civilité ; il faut encore avoir une patience à l'épreuve de toutes ſortes d'humeurs & de caprices. Car comme il eſt impoſſible de rendre tous ceux avec qui on vit, juſtes, moderés, & ſans défauts, il faudroit deſeſperer de pouvoir conſerver la tranquilité de ſon ame ſi on l'attachoit à ce moyen.

Il faut donc s'attendre qu'en vivant avec les hommes, on y trouvera des humeurs facheuſes, des gens qui ſe mettront en colere ſans ſujet, qui prendront les choſes de travers, qui raiſonneront mal, qui auront un aſcendant plein de fierté, ou une complaiſance baſſe & deſagréable. Les uns ſeront paſſionnés, les autres trop froids.

CHAP. X.

Les uns contrediront sans raison, d'autres ne pourront souffrir qu'on les contredise en rien. Les uns seront envieux & malins; d'autres insolens, pleins d'eux-mêmes, & sans égars pour les autres. On en trouvera qui croiront que tout leur est dû, & qui ne faisant jamais réflexion sur la maniere dont ils agissent envers les autres, ne laisseront pas d'en exiger des déferences excessives.

Quelle esperance de vivre en repos si tous ces défauts nous ébranlent, nous troublent, nous renversent, & font sortir notre ame de son assiette?

Il faut donc les souffrir avec patience & sans se troubler, si nous voulons posseder nos ames, comme parle l'Ecriture, & empêcher que l'impatience nous faise échapper a tous momens, & ne nous précipite dans tous les inconveniens que nous avons representés. Mais cette patience n'est pas une vertu bien commune. De sorte qu'il est bien étrange qu'étant si difficile d'une part, & si utile de l'autre, on ait si peu de soin de s'y exercer, au même-tems que l'on s'étudie a tant d'autres choses inutiles & de peu de fruit.

Un des principaux moyens de l'acquerir, est de diminuer cette forte impression que les défauts des autres font sur nous. Et pour cela il est utile de considerer:

1. Que les défauts étant aussi communs qu'ils sont, c'est une sottise d'en être surpris, & de ne s'y pas attendre. Les hommes sont mêlés de bonnes & de mauvaises qualités. Il les faut prendre sur ce pié-la;

& quiconque veut profiter des avantages que l'on reçoit de leur societé, doit se résoudre à souffrir en patience les incommodités qui y sont jointes. CHAP. X.

2. Qu'il n'y a rien de plus ridicule que d'être déraisonnable, parcequ'un autre l'est, de se nuire à soi-même, parcequ'un autre se nuit, & de se rendre participant de toutes les sottises d'autrui, comme si nous n'avions pas assez de nos propres défauts & de nos propres miseres, sans nous charger encore des défauts & des miseres de tous les autres. Or c'est ce que l'on fait en s'impatientant des défauts d'autrui.

3. Que quelque grans que soient les défauts que nous trouvons dans les autres, ils ne nuisent qu'a ceux qui les ont, & ne nous font aucun mal, à moins que nous n'en recevions volontairement l'impression. Ce sont des objets de pitié, & non de colere, & nous avons aussi peu de sujet de nous irriter contre les maladies de l'esprit des autres, que contre celles qui n'attaquent que le corps. Il y a même cette difference, que nous pouvons contracter les maladies du corps malgré que nous en ayons, au-lieu qu'il n'y a que notre volonté qui puisse donner entrée dans nos ames aux maladies de l'esprit.

4. Nous ne devons pas seulement regarder les défauts des autres, comme des maladies, mais aussi comme des maladies qui nous sont communes. Car nous y sommes sujets comme eux. Il n'y a point de défauts dont nous ne soyons capables; & s'il y en a que nous n'ayons pas effectivement, nous

CHAP. X.

en avons peut-être de plus grans. Ainſi n'ayant aucun ſujet de nous préferer à eux, nous trouverons que nous n'en avons point de nous choquer de ce qu'ils font, & que ſi nous ſouffrons d'eux, nous les faiſons ſouffrir à notre tour.

5. Les défauts des autres, ſi nous les pouvions regarder d'une vûe tranquile & charitable, nous ſeroient des inſtructions d'autant plus utiles, que nous en verrions bien mieux la difformité que des nôtres, dont l'amour-propre nous cache toujours une partie. Ils nous pourroient donner lieu de remarquer que les paſſions font d'ordinaire un effet tout contraire à celui que l'on prétend. On ſe met en colere pour ſe faire croire, & l'on en eſt d'autant moins cru qu'on fait paroître plus de colere. On ſe pique de ce qu'on n'eſt pas auſſi eſtimé que l'on croit le mériter, & on l'eſt d'autant moins qu'on cherche plus à l'être. On s'offenſe de n'être pas aimé; & en le voulant être par force, l'on attire encore plus l'averſion des gens.

Nous y pourrions voir auſſi avec étonnement, à quel point ces mêmes paſſions aveuglent ceux qui en ſont poſſedés: car ces effets qui ſont ſi ſenſibles aux autres, leur ſont d'ordinaire inconnus. Et il arrive ſouvent que ſe rendant odieux, incommodes & ridicules à tout le monde, ils ſont les ſeuls qui ne s'en apperçoivent pas.

Et tout cela nous pourroit faire reſſouvenir ou des fautes où nous ſommes autrefois tombés par des paſſions ſemblables

ou de celles où nous tombons encore par d'autres passions qui ne sont peut-être pas moins dangereuses, & dans lesquelles nous ne sommes pas moins aveugles : & par-là toute notre application se portant à nos propres défauts, nous en deviendrions beaucoup plus disposés à supporter ceux des autres. CHAP. X.

Enfin il faut considerer qu'il est aussi ridicule de se mettre en colere pour les fautes & bizarreries des autres, que de s'offenser de ce qu'il fait mauvais tems, ou de ce qu'il fait trop froid ou trop chaud ; parceque notre colere est aussi peu capable de corriger les hommes, que de faire changer les saisons. Il y a même cela de plus déraisonnable en ce point, qu'en se mettant en colere contre les saisons, on ne les rend ni plus ni moins incommodes ; au-lieu que l'aigreur que nous concevons contre les hommes, les irrite contre nous, & rend leurs passions plus vives & plus agissantes.

---

## CHAPITRE XI.

### *CONCLUSION.*

CE que nous avons vû jusqu'ici, suffit pour donner une legere idée des moyens qui peuvent servir à conserver la paix entre les hommes, & ils sont tous compris dans ce verset du Pseaume : *Pax multa diligentibus legem tuam, & non est illis scandalum.* CEUX *qui aiment votre loi jouissent d'une paix abondante, & ils ne sont point* *Ps.* 118. 165.

CHAP. XI.

*scandalisés.* Car si nous n'aimions que la loi de Dieu, nous nous rendrions attentifs à ne pas choquer nos freres; nous ne les irriterions jamais par des contestations indiscretes, & jamais leurs fautes ne nous seroient une occasion de colere, d'aigreur, de trouble & de scandale, puisque ces fautes ne nous empêchent pas de demeurer attachés à cette loi, qu'elle nous oblige de les souffrir avec patience, & que c'est en particulier ce précepte de la tolerance chrétienne que l'Apôtre appelle la loi de JESUS-CHRIST. *Portez*, dit-il, *les fardeaux les uns des autres, & vous observerez la loi de* JESUS-CHRIST Nous devons donc reconnoître que toutes nos impatiences, & tous nos troubles viennent de ce que nous n'aimons pas assez cette loi de la charité, que nous avons d'autres inclinations que celle d'obéir à Dieu, & que nous cherchons notre gloire, notre plaisir, notre satisfaction dans les créatures. Ainsi le principal moyen pour établir l'ame dans une paix solide & inébranlable : c'est de l'affermir dans cet unique amour qui ne regarde que Dieu en toutes choses, qui ne desire que de lui plaire, & qui met tout son bonheur à obéir à ses loix.

*Galat. 6. 2.*

CINQUIE'ME TRAITE'.

# DES JUGEMENS TEMERAIRES.

*Nolite ante tempus judicare, quoadusque veniat Dominus.*

Ne jugez point avant le tems jusqu'à ce que le Seigneur vienne. 1. *Cor.* 4. *v.* 5.

## CHAPITRE PREMIER.

*En quoi consiste l'injustice des jugemens téméraires. Ce qui en augmente ou diminue le peché.*

LES jugemens téméraires étant toujours accompagnés d'ignorance, & de défaut de lumiere, enferment une injustice manifeste, & une usurpation présomptueuse de l'autorité de Dieu. Car il n'appartient qu'à la verité de juger, selon ce que JESUS-CHRIST dit dans l'Evangile, *Que le Pere a donné tout jugement à son Fils*, parcequ'il est la verité même. De sorte que les hommes ne peuvent se mêler de juger qu'autant que ce Fils leur en don- *Joan. 5. 27.*

CHAP. I.

ne le droit en les éclairant par la verité : & entreprendre de juger ſans la connoître, c'eſt renverſer l'ordre de Dieu, c'eſt uſurper injuſtement la fonction de Jeſus-Chriſt, & l'exercer d'une maniere eſſenciellement contraire à la loi éternelle : puiſque Jeſus-Chriſt même n'eſt le juge des hommes, que parcequ'il eſt la verité entant que Dieu, & qu'il a été rempli entant qu'homme, de grace & de verité.

*Joan.* I. 14.

Ainſi le jugement témeraire eſt du nombre des actions qui ſont eſſenciellement mauvaiſes, & qu'aucunes circonſtances ne ſauroient rendre excuſables, parcequ'il eſt directement oppoſé à la juſtice éternelle. Ce peché peut néanmoins recevoir differens degrés, & être tantôt plus grand & tantôt moindre, ſelon la qualité de ſon objet, ſelon les cauſes dont il naît, & les effets qu'il produit.

La qualité de l'objet l'augmente ou le diminue, parceque plus les choſes ſont importantes, plus on eſt obligé d'être retenu & reſervé dans les jugemens que l'on en fait : & ainſi on eſt plus coupable d'en juger témerairement.

Les cauſes dont il naît le rendent plus ou moins grand ; parceque l'ignorance qui en eſt inſeparable, eſt plus ou moins mauvaiſe ſelon les cauſes qui la produiſent, qui peuvent etre fort differentes.

On y tombe quelquefois par une ſimple précipitation, qui fait prendre pour certain ce qui ne l'eſt pas. Quelquefois c'eſt par une attache préſomptueuſe a nos ſentimens, qui empêche de les examiner avec le ſoin qui

qui seroit necessaire pour discerner la verité d'avec l'erreur. Mais la plus ordinaire source de cette ignorance, toujours jointe aux jugemens témeraires, c'est la malignité & l'aversion particuliere qu'on se trouve avoir pour ceux dont on juge de la sorte. CHAP. I.

Car c'est cette disposition qui nous fait voir en eux des taches & des défauts, qu'un œil simple n'y découvriroit jamais.

C'est elle qui applique notre esprit à toutes les choses qui le peuvent porter à en faire un jugement desavantageux, & qui le détourne de tout ce qui nous en pourroit faire juger favorablement. C'est elle qui nous fait sentir vivement les moindres conjectures, & qui grossit a nos yeux les apparences les plus legeres. C'est elle qui nous fait deviner leurs intentions cachées, & penetrer le fond de leurs cœurs. Nous les croyons coupables, parce que nous serions bien-aises qu'ils le fussent, & que tout ce qui tend à nous en persuader, nous plaît & nous entre aisément dans l'esprit. Or qui doute qu'une source si corrompuë n'empoisonne tout ce qui en sort, & ne rende & notre ignorance & les jugemens qui en naissent beaucoup plus mauvais & plus desagreables a Dieu, que s'ils avoient un autre principe ?

Mais ce qui met encore une plus grande inégalité entre les jugemens, c'est qu'il y en a dont les suites sont terribles. Car les divisions & les haines qui troublent la societé humaine, & éteignent la charité, ne viennent d'ordinaire que de quelques paroles indiscretes qui nous échapent : & ces pa-

CHAP. I.

roles indiſcretes viennent des jugemens temeraires qu'on a formés interieurement dans ſon eſprit. On commence par juger témerairement du prochain, ce qui eſt déja un très-grand mal ; enſuite par une effuſion naturelle a l'homme, on en parle témerairement, & ces paroles ſe communiquant des uns aux autres, corrompent ſouvent par un malheureux progrès une infinité d'eſprits. De ſorte qu'un ſeul jugement témeraire ſera peut-être la premiere cauſe de la damnation de pluſieurs perſonnes.

Il faut remarquer de plus, que nous n'en demeurons pas d'ordinaire aux ſimples jugemens. Nous paſſons des penſées de l'eſprit aux mouvemens du cœur. Nous concevons de l'averſion & du mépris pour ceux que nous avons legerement condamnés, & nous inſpirons ces mêmes ſentimens aux autres. Ainſi nous éteignons quelquefois en eux & en nous la charité qui eſt la vie de nos ames.

Ce n'eſt pas encore tout. Nous ne nuiſons pas ſeulement par-là à ceux qui entrent dans nos ſentimens & qui les approuvent : mais nous faiſons ſouvent encore plus de mal à ceux qui ne les approuvent pas, quand ils y ſont intereſſés. Car lorſqu'ils viennent à connoître ces jugemens, notre injuſtice les irrite & leur donne une averſion violente contre ceux qui les approuvent.

## CHAPITRE II.

*Jugemens témeraires, ſources de préventions. Mauvais effet de ces préventions. Tout le monde s'imagine en être exemt.*

LEs jugemens temeraires ſont les ſources de ce qu'on appelle préventions; ou plutôt les préventions ne ſont que des jugemens temeraires que l'on fait de l'eſprit, de la diſpoſition, ou des intentions des autres, dont on ſe laiſſe fortement préoccuper; car au lieu qu'il n'y a point de peintre qui voulût entreprendre de faire le portrait d'un viſage ſur la deſcription qu'on lui en feroit en paſſant, nous nous formons ſouvent en nous-mêmes le portrait des gens, ſur des diſcours inconſiderés qu'on aura faits devant nous, ou ſur quelque action paſſagere. Et après avoir conçu ces impreſſions, nous y ajoutons enſuite toutes les autres actions: & cette idée nous ſert de clef pour expliquer tout le reſte de leur conduite, & de regle pour nous conduire à leur égard. Ainſi, comme nous en avons mal jugé, nous nous conduiſons auſſi mal en leur endroit, & nous les traitons d'une maniere qui leur fait connoître notre prévention, & qui leur donne à leur tour de l'éloignement de nous.

Ces préventions cauſent par-tout de grans deſordres: mais il n'y a point de lieux où elles ſoient ſi ſenſibles que dans les monaſteres. Car comme les perſonnes qui s'y ſont retirées, ſont ſéparées de la plupart des ob-

CHAP. II.

jets du monde, elles s'appliquent auſſi plus que les autres a ce petit nombre d'objets qui leur ſont préſens; & elles ſentent d'une maniere plus vive les jugemens déſavantageux que ceux de leur ſociété font d'elles, parce qu'elles ſont moins diſtraites & moins partagées, & que ce qu'elles ont d'amour-propre ſe réunit tout entier contre cet objet qui les choque. C'eſt ce qui fait ſouvent que les diſcours qui occuperoient peu de gens du monde, rempliſſent entierement l'eſprit des perſonnes retirées, & les affligent ſenſiblement. Une Religieuſe qui croit que ſa Superieure eſt prévenue contre-elle, en eſt quelquefois plus touchée, que les gens de la Cour ne le ſont lorſqu'ils croient que le Roi eſt prévenu contr'eux.

C'eſt une des plus grandes peines & des plus grandes tentations de toutes les ſociétés, & contre laquelle ceux qui s'y engagent devroient le plus ſe fortifier par des reflexions & des prieres continuelles. Car s'ils ſont ſi ſenſibles quand ils s'imaginent qu'on eſt prévenu contr'eux, & ſi cela leur renverſe l'eſprit & les jette dans l'abattement, il y a ſouvent beaucoup de peril pour eux dans ces aſyles mêmes, & dans ces villes de refuge où ils ſe retirent pour éviter les perils du monde; parce qu'il eſt difficile qu'ils évitent ces inconveniens, & qu'il eſt ſi ordinaire aux perſonnes même vertueuſes de ſe prévenir, que nous ne devons pas nous promettre qu'ils ne le ſeront jamais contre nous. De ſorte qu'il vaut beaucoup mieux faire ſon compte ſur cela, & ſe préparer à ſouffrir leurs préventions.

Mais quoiqu'il y ait beaucoup de faute dans ceux qui ſont trop ébranſés par l'imagination qu'on eſt prévenu contre eux, il y en a encore plus dans ceux qui ſe préviennent effectivement, puiſqu'ils ſont chargés de leur propre faute, & de celle des autres, & qu'ils donnent par-là occaſion à de grans déſordres, ſur tout dans les maiſons Religieuſes. Car ſouvent les froideurs y dégenerent en averſions, les averſions en cabales, & les cabales en diviſions, qui abouti ſſent à un renverſement entier de toutes choſes. CHAP. II.

Peut-on aſſez apprehender un peché qui fait de ſi étranges ravages; & y a-t-il perſonne qui n'ait ſujet de craindre qu'à l'heure de la mort Dieu ne lui impute une ſuite malheureuſe de crimes qui ne ſeront que l'effet des jugemens téméraires qu'il aura faits? Cependant la verité eſt qu'il y a peu de fautes qu'on apprehende moins que celles-la. Chacun agit comme s'il étoit infaillible & incapable de ſe prévenir & de ſe tromper. Et au même tems qu'on reconnoît combien ce défaut eſt commun, & qu'on en accuſe fort ſouvent les autres, on s'imagine preſque toujours en être exemt. La raiſon en eſt, qu'il eſt preſque toujours auſſi caché à ceux qui y tombent à l'égard des autres, comme il leur eſt viſible quand on y tombe à leur égard; parce que l'amour-propre produit également ces deux effets, de nous le cacher en nous, & de nous le découvrir dans les autres. Ainſi, comme les diſcours generaux que l'on fait incommodent peu la cupidité, parce qu'elle

ne s'y croit pas intereſſée, ils ſeront auſſi fort peu, parce que nous les appliquons toujours plutôt aux autres qu'a nous.

## CHAPITRE III.

*Comme on ſe cache à ſoi-même ces jugemens temeraires. Remede de ce mal. Ne pas voir ce qui ne nous eſt pas neceſſaire.*

LA maniere dont on ſe cache à ſoi-même la temerité de ſes jugemens, eſt très-fine & très-difficile à éviter. Car c'eſt par le mauvais uſage qu'on fait d'une maxime veritable en ſoi, quand on la regarde en general, mais dont on abuſe en particulier d'une maniere imperceptible. Cette maxime eſt, qu'il eſt bien défendu de juger, mais qu'il n'eſt pas défendu de voir, c'eſt-à-dire, de ſe rendre a l'évidence. Ainſi en prenant nos jugemens pour des vûes & des évidences, nous nous croyons à couvert de tout ce que l'on dit contre la temerité des jugemens. Nous ne jugeons jamais, nous voyons. Toutes nos imaginations ſont des verités évidentes; & par-la nous étouffons tous les reproches que notre conſcience nous pourroit faire.

Mais ſi l'amour-propre ne nous rendoit point aveugles, il ſeroit bien facile de nous faire entrer dans une juſte défiance de cette évidence prétendue: car il ne ſeroit beſoin pour cela que de nous obliger a faire reflexion ſur ceux que nous croyons coupables de temerité dans les jugemens qu'ils

sont de nous, & de nous y faire remarquer toutes les mêmes dispositions sur lesquelles nous prétendons nous justifier. Ils prennent aussi bien que nous leurs jugemens les plus temeraires pour des vûes d'une verité évidente. Qui nous assurera donc que nous n'en fassions pas de même, & que nous soyons les seuls exemts de cette illusion commune ? CHAP. III.

La juste crainte que nous devons avoir de nous tromper aussi-bien que les autres, nous oblige donc de prendre pour nous-mêmes les avis que nous donnerions à ceux qui se laissent aller a des jugemens temeraires, sous pretexte qu'il est permis de voir, quoiqu'il ne soit pas permis de juger. Nous leur dirions sans doute que puisqu'il y a une infinité de gens qui se trompent, en s'imaginant qu'ils ne jugent pas, & qu'ils ne font que voir ce qui est, la prudence chrétienne veut qu'on évite ces mêmes vûes lorsqu'elles ne sont pas necessaires, parce qu'elle défend de s'exposer témerairement au danger. Celui qui croit voir, peut se tromper, en prenant pour vue ce qui n'est en effet qu'un jugement temeraire. Mais celui qui ne voit point, & qui ne s'applique point à voir, ne se trompe point, parce qu'il ne juge point. Il faut donc prendre ce parti toutes les fois que nous ne sommes pas obligés de voir.

On dira sans doute qu'il ne dépend point de nous de voir ou de ne voir pas ; que c'est un effet necessaire des objets qui frappent notre esprit, & qui y font quelquefois une impression si vive, qu'il est impossible qu'il y resiste. Mais cela n'est pas generalement ve-

CHAP. III.

ritable, ou plutôt il eſt rare qu'il le ſoit, parce qu'il n'y a que peu d'objets dont l'eſprit ſoit ſi vivement frappé, qu'il ſoit forcé de prendre parti & de juger. Il faut au contraire le plus ſouvent qu'il s'applique à conſiderer les choſes, & c'eſt cette application volontaire au défaut des autres, que la prudence chrétienne doit retrancher dans les perſonnes qui ne ſont pas obligées par leur charge de veiller à les corriger.

Or quiconque ſera fidelle à ne laiſſer pas aller ſon eſprit à ces reflexions inutiles ſur les actions d'autrui, ſera rarement en état de ne ſe pouvoir défendre d'en juger. Car il y a des raiſons generales qui nous portent à douter des choſes que nous n'avons pas examinées avec ſoin. Et comme c'eſt une réponſe fort raiſonnable, que de dire à ceux qui nous en demanderoient notre avis, que nous n'y avons pas aſſez penſé; il n'eſt pas moins raiſonnable de nous le dire à nous-mêmes, & de ſuſpendre notre jugement par cette conſideration generale qu'il ne faut juger qu'après avoir peſé toutes choſes, & que nous ne l'avons pas fait.

On peut donc déja convaincre d'un grand défaut, ceux qui ſe defendent par cette prétendue maxime, qu'il eſt permis de voir, quoiqu'il ne ſoit pas permis de juger, en leur montrant qu'ils ſont temeraires de s'être appliqués à conſiderer ce qu'ils prétendent voir dans les autres, & que la charité qu'ils ſe doivent à eux-mêmes, les obligeoit d'en détourner la vûe, afin de pouvoir ſuſpendre leur jugement.

Mais il y a encore un autre devoir plus

certain & plus palpable, qui retranche une grande partie des maux qui causent les jugemens temeraires. C'est que quelque évidence que nous croyons avoir des défauts du prochain, la prudence chrétienne nous défend de les faire connoître aux autres, lorsque nous n'y sommes point engagés par notre charge, ou qu'il n'y a point d'utilité évidente qui nous y oblige. Par ce moyen, quand nous en aurions jugé temerairement, nous n'aurions à rendre compte que de notre temerité, sans nous rendre encore coupables des mauvais effets qu'elle peut produire dans les autres. CHAP. III.

Cette pratique ne va pas seulement à regler les paroles, & à retrancher les suites des jugemens temeraires ; elle sert encore infiniment à regler l'esprit, & à corriger la temerité de ses jugemens dans la source même Car on ne permet gueres à son esprit de juger des défauts des autres, que pour en parler, & si l'on n'en parloit point, on cesseroit insensiblement de s'appliquer a en juger. Outre qu'en en parlant on s'y interesse, on s'engage à soutenir ce qu'on en a dit, & l'on se rend par-là moins susceptible de tout ce qui pourroit servir à détremper.

## Chapitre IV.

*Autres remedes contre les jugemens temeraires. Corriger la malignité, la précipitation & l'attache à nos sens.*

Mais comme il y a des rencontres où il n'eſt pas poſſible de ne ſe pas appliquer aux défauts qui ſont comme expoſés aux yeux; qu'il eſt difficile en d'autres de s'exemter d'en parler, & qu'il y a même des perſonnes qui ſont obligées à l'un & à l'autre par le devoir de leur charge; il faut encore trouver d'autres remedes contre le danger des jugemens temeraires.

Les plus utiles ſans doute, ſeroient de remedier aux ſources qui les produiſent, dont les principales ſont, comme nous avons dit, la malignité, la précipitation, & l'attache a notre ſens.

On remedie à la malignité en ſe rempliſſant le cœur de charité, & en l'y attirant du ciel par les voies que l'Ecriture nous en ouvre. On y remedie en faiſant ſouvent reflexion ſur les vertus & les bonnes qualités des autres; en détournant ſa vûe de leurs défauts; en s'appliquant beaucoup à ſoi-même & a ſes propres miſeres.

On remedie a la précipitation, en s'accoutumant a aller moins vite dans ſes jugemens, & a prendre plus de tems pour conſiderer les choſes en penſant que ce qui eſt vrai aujourd'hui le ſera tout autant demain; & qu'ainſi il ne nuira de rien de pren-

dre plus de tems pour l'examiner : en moderant & arrêtant l'impetuosité de son esprit & la legereté de sa langue dans les choses même évidentes, pour l'accoutumer à ne se pas précipiter dans les choses douteuses & obscures. CHAP IV.

On remedie à l'attache à son sens par les reflexions continuelles qu'on doit faire sur la foiblesse de son propre esprit, & par l'experience de ses égaremens & de ceux des autres. Et une des choses les plus utiles que l'on pourroit faire pour en profiter, seroit de tenir regiſtre des surprises où l'on se seroit engagé en suivant trop legerement ses impressions. Je dis qu'il en faudroit tenir regiſtre, & les repasser souvent par sa memoire, comme un objet humiliant. Mais notre amour-propre fait tout le contraire. Il efface de notre esprit tous les jugemens temeraires où notre présomtion nous engage, & il nous conserve une vive idée de ceux qui, quoique peut-être temeraires en eux-mêmes, se sont trouvés veritables par hazard. Nous sommes ravis de dire : Cette personne ne m'a point trompé ; je l'ai toujours connue telle qu'elle étoit ; jamais je n'en ai pu avoir bonne opinion. Et nous ne nous disons jamais à nous-mêmes : Je me suis bien trompé en telle & telle occasion. J'ai soupçonné telle & telle personne de certains defauts sur des apparences que j'ai reconnues depuis très-fausses. J'ai suivi legerement en telle & telle occasion l'impression qu'on m'a voulu donner, & j'ai reconnu depuis que j'avois mal fait de la recevoir si facilement sans en chercher d'autres preuves.

## Chapitre V.

### *Comment il faut combattre directement la temerité de nos jugemens.*

C'Eſt par ces moyens & par d'autres ſemblables, que le deſir de ſe corriger fait inventer à ceux en qui il eſt vif & ſincere, que l'on peut remedier aux cauſes des jugemens temeraires ; mais il faut auſſi les combattre plus directement, en s'appliquant à les découvrir par la lumiere de la verité.

On trouvera dans cette recherche, qu'il y a d'ordinaire quelque choſe de clair qui nous engage dans l'erreur : mais que notre temerité conſiſte en ce que notre jugement va plus loin que notre vûe, & que nous ne prenons pas garde que nous y enfermons des choſes que nous ne voyons pas, c'eſt-à-dire, qui ne ſont pas évidentes.

On condanne, par exemple, certaines actions, parce qu'il eſt clair qu'elles ſont ordinairement mauvaiſes, & l'on ne prend pas garde qu'elles peuvent être accompagnées de quelques circonſtances extraordinaires qui les juſtifient.

Or pour juger équitablement, il ne ſuffit pas de connoître la verité dans de certaines bornes, il la faut connoître dans toute ſon étendue. Ainſi, quand il s'agit de condanner quelque action ou quelque autre choſe ; il faut ſe demander à ſoi-même ſi cette

action ou cette choſe ne peut être bonne en aucune rencontre, & examiner enſuite, non pas ſi les circonſtances qui la pourroient rendre bonne s'y trouvent effectivement, mais ſi l'on eſt bien aſſuré qu'elles ne s'y trouvent pas. CHAP. V.

Car il faut toujours avoir dans l'eſprit, qu'il ſuffit pour ne pas juger, de n'être pas aſſuré de la faute : mais que pour juger il faut qu'il ne manque rien à la certitude que nous en avons.

Si l'on avoit ſoin de ſe faire ſouvent ces ſortes de queſtions, on retrancheroit une grande partie des jugemens témeraires, qui ne ſe cachent à nous que parceque nous ne voulons pas y faire réflexion.

De plus, comme l'on fonde ſouvent ſes jugemens ſur les propoſitions générales, qui ne ſont vraies qu'avec certaines limitations, ſouvent auſſi on devine témerairement les intentions cachées, en ſuppoſant qu'une action exterieure dont on eſt choqué, a été faite par un certain deſſein, & l'on ne prend pas garde qu'une même action exterieure peut naître d'un grand nombre d'intentions differentes, & que nous ſommes même incapables de comprendre la diverſité infinie des reſſorts & des vûes qui l'ont pu produire.

C'eſt pourquoi il n'y a point de jugemens plus viſiblement temeraires, que ceux par leſquels nous prétendons penetrer ainſi les motifs & les intentions des autres, principalement lorſque nous leur en attribuons qu'ils deſavouent : & l'on peut di-

CHAP. V.

re même qu'il y a quelque choſe de plus injurieux à Dieu dans ces ſortes de jugemens que dans les autres, parcequ'il s'eſt particulierement reſervé la connoiſſance du ſecret des cœurs, & qu'il ne l'a donnée ni aux démons ni aux Anges mêmes, ſelon les Peres.

Il arrive encore ſouvent que ne ſe trompant pas abſolument en condamnant certaines choſes, parcequ'elles ſont en effet mauvaiſes, on porte néanmoins ſon jugement trop loin, en déterminant en quel degré elles le ſont, & c'eſt une témerité viſible. Car il n'y a que Dieu qui ſache la meſure de nos fautes, y ayant mille choſes inconnues aux hommes qui les diminuent ou les augmentent. Souvent ce que nous prenons pour un grand peché n'en eſt pas un ſi grand qu'on le croit, parceque le défaut de lumiere, l'inapplication, la bonne intention, les tenebres d'une tentation violente, le rendront beaucoup moindre devant Dieu, & ſouvent au-contraire des fautes que l'on regarde comme très legeres ſont très-conſiderables au jugement de Dieu par le mauvais fond dont elles naiſſent.

C'eſt encore une eſpece de jugement téméraire, lorſque l'on regarde certaines fautes dans le prochain comme fixes & ſubſiſtantes, quoique l'on ne ſoit pas aſſuré ſi elles ſubſiſtent à l'égard de Dieu, & ſi elles ne ſont point ou détruites par la penitence, ou couvertes par une abondance de charité. Car c'eſt encore paſſer les bornes de la lumiere humaine, & ju-

ger de ce que l'on ne voit pas. Tout ce que l'on peut dire de ces personnes, en cas que l'on soit obligé d'en parler, c'est qu'elles ont commis telle ou telle faute : mais qu'on ne voit pas si elles ne les reparent point par la penitence, par la charité, & par les autres voies que Dieu nous a données pour les effacer. Ainsi les jugemens que nous faisons, ou que cette personne est très-coupable, ou qu'elle est moins agreable à Dieu qu'une autre, sont temeraires & injustes. CHAP. V.

Car il faut remarquer qu'ordinairement on ne se contente pas de juger des actions particulieres, mais que l'on forme un jugement absolu des personnes mêmes. On regarde les unes comme imparfaites & mépriſables, & les autres comme dignes d'estime. On dit des unes qu'elles ne sont bonnes à rien, & l'on releve les autres comme de fort grans sujets. Or souvent il n'y a rien de plus temeraire que ces sortes de jugemens. Car il y a des personnes qui font peu paroître ce qu'elles ont de bon, & d'autres où il paroît plus de bien qu'elles n'en ont. Il y en a qui ont des défauts plus visibles & plus importuns aux autres, qui ne laissent pas d'avoir un fond de lumiere & d'équité, & une attache à leurs devoirs essenciels, qui les soutient dans les occasions importantes : & d'autres au contraire qui faisant peu de fautes exterieures, ont un certain défaut de raison & de lumiere, ou certains interets secrets qu'elles ne connoissent pas elles-mêmes,

qui produiſent de grans renverſemens dans les grandes occaſions. Il n'y a que Dieu qui puiſſe diſcerner ces differentes diſpoſitions : mais plus les hommes ſont obligés de reconnoître leur ignorance & leurs tenebres en ce point, plus ils devroient être retenus dans la comparaiſon qu'ils font des perſonnes, & dans les jugemens qu'ils en portent ſur leurs actions particulieres.

---

## Chapitre VI.

### *Combien il eſt difficile d'éviter les jugemens temeraires quand on les fonde ſur des rapports.*

S'Il eſt difficile d'éviter la temerité des jugemens, lorſqu'on eſt ſoi-même témoin des choſes dont on juge, & que l'on ſe fonde ſur ſa propre lumiere ; il l'eſt encore beaucoup plus quand on ſe fonde ſur le rapport & ſur la lumiere des autres. Car outre qu'on en a bien moins d'évidence, on ſe laiſſe encore aller avec plus de liberté à juger, comme ſi le peché ne regardoit que celui qui forme le premier jugement, & qui le communique aux autres. Cependant il n'en eſt pas ainſi. Les rapports qu'on nous fait du prochain ne tiennent lieu que de ſignes ſur leſquels nous devons juger. Il y en a de certains & d'incertains. Et comme l'on peut s'arrêter à ceux que l'on a droit de juger certains, c'eſt auſſi juger temerairement que de juger ſur ceux qui ne le ſont pas.

CHAP. VI.

Or non-seulement il y a des rapports incertains, mais ils le sont presque tous. Et dès qu'on approfondit les choses, on ne manque gueres de trouver du plus ou du moins. La passion & le peu de justesse d'esprit altere presque toujours la verité dans les discours que les hommes font les uns des autres. Ceux qui paroissent les plus sinceres, & que l'on ne sauroit soupçonner de mensonge & d'imposture, ne laissent pas de nous tromper, parce qu'ils se trompent souvent les premiers. Il y en a qui mêlent par tout leurs reflexions & leurs jugemens, comme des faits; & qui ne distinguant point entre ce qu'il y a d'effectif dans les choses qu'ils rapportent, & les raisonnemens qu'ils font sur ces mêmes choses, ne font de tout cela qu'un même corps d'histoire. Ainsi on ne peut presque faire aucun fondement certain, sur ce que les hommes rapportent; & comme on est temeraire quand on juge sur des signes incertains, & que la plupart des rapports sont de ce genre, il s'ensuit que la plupart des jugemens fondés sur ces rapports sont temeraires.

## Chapitre VII.

*Resolution d'une difficulté qui semble obliger les hommes à ne juger jamais sur des rapports.*

IL semble qu'on doive conclure de-là qu'il ne faut donc croire les hommes en rien, & qu'il faut tout examiner par soi même quand on ne peut pas s'abstenir de juger. Cependant il est clair, que le commerce de la vie & la societé établie entre tous les hommes ne le permettent pas. Il faut necessairement fonder sur le rapport des hommes une infinité de choses, & même les plus importantes, jusqu'à décider souvent par-là de leur vie & de leur mort. On condamne un homme à la mort sur la déposition de deux témoins. On reçoit les uns aux charges de l'Eglise & de l'Etat, & on en exclut les autres sur les témoignages qu'on en rend. Et ces témoignages ne sont que des rapports, entre lesquels on ne peut nier qu'il n'y en ait de fort incertains. Comment donc accorder l'obligation indispensable de ne juger que sur des signes certains, avec la necessité où l'on est de s'arreter souvent aux rapports que les hommes font les uns des autres?

Cette difficulté se resout en distinguant la lumiere suffisante pour agir, de celle qui est necessaire pour porter un jugement absolu de la verité des choses. Il suffit pour fonder sa conduite sur un rapport, de n'a-

voir pas de moyens pour s'éclaircir davantage de la verité, & d'être obligé néanmoins d'agir. Je suis obligé de pourvoir à une charge. On me présente un homme dont les gens de bien me rendent de bons témoignages. Je sai que ces témoignages sont incertains, & je les prens même pour tels : mais parceque je n'ai point de voie pour avoir une plus grande certitude, celle-là doit suffire pour me déterminer à agir, supposé qu'il soit nécessaire que je le fasse. Et ce jugement sur lequel ces sortes d'actions sont fondées n'est point incertain, parcequ'il n'enferme autre chose sinon que l'on a pris les plus grandes assurances qu'on a pu du mérite de ceux qu'on choisit. CHAP. VII.

Ainsi un juge qui condanne un accusé, ne fait point de jugement téméraire, quand même il condamneroit un innocent, parcequ'il ne juge pas absolument qu'il soit coupable, mais seulement qu'il est convaincu de l'être selon les formes de la justice.

Ainsi une Abbesse qui exclut une fille d'un monastere sur le témoignage de celle à qui la conduite de cette fille a été commise, ne fait point de jugement téméraire, parcequ'elle ne juge pas absolument que cette fille mérite l'exclusion, mais seulement que celle à qui elle s'en doit rapporter en ayant ainsi jugé, la volonté de Dieu n'est pas qu'elle demeure dans ce Monastere.

On peut juger de même, qu'il n'est pas de la prudence de se servir de telles & telles personnes dont on aura entendu faire quelque rapport desavantageux, sans juger pour cela que le rapport soit veritable. Il suffit

CHAP. VII.

que nous ne sachions pas qu'il soit faux, pour donner droit d'user de cette précaution.

Car il faut mettre une très-grande difference entre les jugemens absolus, par lesquels on condanne une personne, & les précautions raisonnables dont on peut user a son égard sans en juger. Il faut une certitude entiere pour la condamnation absolue ; mais les signes & les preuves apparentes sont des motifs suffisans pour prendre de justes précautions.

On m'a dit, par exemple, qu'un homme est un fourbe, & ceux qui me l'ont dit, sont des gens croyables. Je n'ai pas droit pour cela de le condanner, ni de le traiter de fourbe & d'infidelle. Mais il ne m'est pas défendu de craindre de m'engager avec lui, & d'y regarder de plus près que je ne ferois en traitant avec un autre.

A la verité, il est injuste de former un jugement absolu qu'un homme est coupable, sur un signe qui n'est pas certain ; mais il est impossible aussi de le juger certainement innocent, lorsqu'il y a contre lui des conjectures assez fortes, & que rien ne détruit. Or les rapports des personnes que l'on croit sinceres, tiennent lieu de conjectures. Ils mettent donc nécessairement l'esprit dans le doute ; & quand on y est, il n'est pas défendu d'agir conformément à cet état, quoiqu'il ne soit pas permis de juger absolument en cet état.

Voilà le parti qu'il y a à prendre dans ces rencontres où l'on est forcé d'agir, quoiqu'on n'ait point de lumiere certaine dans

l'esprit ; mais hors de cette necessité, il faut ordinairement peu déferer aux rapports qu'on nous fait, parcequ'il y en a peu d'exactement veritables, comme l'experience nous le confirmeroit incessamment, si nous avions soin de le remarquer. On doit même souhaiter de ne se trouver jamais obligé d'agir sur ces sortes de fondemens. On doit ajoûter le moins de croyance que l'on peut à ces rapports, & tenir toujours son esprit dans la disposition de recevoir avec joie une impression contraire, au cas qu'il arrive par quelque rencontre que l'on apprenne quelque chose qui les détruise. CHAP. VII.

Mais quoique la défiance qu'on peut concevoir sur les rapports qu'on nous fait des actions du prochain, ne soit pas absolument défendue, comme je l'ai deja dit, & qu'elle soit inévitable & involontaire, il n'est pas toujours permis de la communiquer aux autres, parcequ'il y a peu de gens qui en demeurent là, & qui ne portent la défiance jusqu'à la condannation, & qu'il y en a encore moins qui se puissent empêcher d'en faire part à d'autres a leur tour. Outre qu'on ne repare pas aisément ces impressions desavantageuses, comme on y est obligé, quand on vient à être éclairci de l'innocence de ceux qu'on a ainsi décriés ; & que l'esprit de ceux qui ont été frappés de ces soupçons y conservent toujours de la pente, & est porté à prendre en mauvaise part des actions indifferentes d'elles-mêmes, & à les rapporter à la prévention qu'on lui a donnée. Ainsi il faut de grandes

CHAP. VII.

raisons pour être en droit de communiquer à d'autres ces bruits & ces rapports qui ne sont pas tout-a-fait certains, & qui donnent lieu de concevoir des soupçons. Il faut que celui à qui on les découvre ait un interêt notable d'en être averti. Il faut que l'on soit assuré de sa discretion, & que de plus on ait soin de parler de telle maniere, & avec tant de moderation, qu'on ne le porte pas a former un jugement fixe & arrêté.

Voila une partie de ce que l'on peut dire sur ces sortes de jugemens téméraires, dont les personnes de pieté font scrupule quand ils s'apperçoivent qu'ils y sont tombés. Mais il y en a d'autres auſquels on ne fait presque point de réflexion, qui ne laissent pas d'être aussi dangereux, & qui ne corrompent guere moins l'esprit de ceux a qui on les communique.

---

## CHAPITRE VIII.

*Qu'il n'est pas permis de juger témerairement des morts ni de nous-mêmes. Qu'il n'est pas permis non plus de juger témerairement en bien. Mauvaises suites de ces jugemens téméraires en bien.*

PRemierement on s'imagine que les jugemens téméraires ne se doivent éviter qu'a l'égard des vivans, & qu'après que les gens sont morts, ils sont comme en proie aux jugemens des hommes, parceque ces jugemens ne sont plus capables de leur nuire. Mais cette pensée est très-fausse,

CHAP. VIII.

auſſi-bien que les raiſons dont on ſe ſert pour la colorer. Le jugement téméraire eſt mauvais eſſenciellement, parcequ'il eſt contraire à la verité de Dieu : & cette raiſon a lieu auſſi bien a l'égard des morts que des vivans. Il n'eſt pas vrai de plus que nous ſoyons entierement ſeparés d'eux. Si le commerce que nous avons ici entre nous eſt ceſſé a leur égard, la liaiſon que nous avons avec eux ne laiſſe pas de ſubſiſter. Ils ſont toujours nos freres & membres du même corps quand ils ſont à Dieu, comme nous le devons préſumer : & tant s'en faut que nous ayons plus de droit de les condamner, parcequ'ils ſont morts, que nous en avons au-contraire beaucoup moins, puiſque le tems de l'autre vie eſt proprement celui où Dieu exerce ſon jugement, & où celui des hommes n'a point de lieu.

2. Non-ſeulement il nous eſt défendu de juger des autres, ſoit qu'ils ſoient morts ou vivans, parcequ'ils ont leur juge, qui eſt Dieu : mais il nous eſt même défendu de juger de nous-mêmes dans les choſes où nous ne nous connoiſſons pas. Il s'en paſſe une infinité de cette ſorte dans notre cœur qu'il faut abandonner au jugement de Dieu, parceque nous ne ferions que nous embaraſſer inutilement ſi nous les voulions diſcerner, & qu'il ne nous eſt jamais permis de paſſer dans nos jugemens les bornes de notre lumiere. Il y a ſeulement cette difference entre la diſpoſition où nous devons être a notre égard ſur ce point, & celle où nous devons être pour

CHAP. VIII.

les autres, que nous devons desirer de nous connoître dans tous nos défauts, & que nous devons au-contraire être bien-aises de n'avoir point à juger des autres, & d'ignorer tout ce qui nous obligeroit de les condanner. Il faut que ce soit les tenebres involontaires où nous sommes plongés, qui nous empêchent de nous juger nous-mêmes, & il faut au-contraire que ce soit l'évidence qui nous force de juger les autres. Mais soit à l'égard des autres, ou de nous-mêmes, nous sommes obligés par une même loi, de ne point juger de ce que nous ne connoissons pas avec assurance, & de rendre ce respect à la verité Dieu, de lui reserver le jugement des choses obscures.

3. On croit ordinairement que les jugemens téméraires ne sont blamables que lorsque l'on juge en mal, & que l'on condanne le prochain: & on ne fait aucun scrupule de juger témerairement en bien, parcequ'il n'y a point en cela de malignité. Mais si c'est une moindre faute, c'en est une néanmoins, parceque c'est toujours une action contraire a la verité & a la raison.

Il y a un milieu entre juger en mal & juger en bien, qui est de ne juger point: entre blamer & louer, qui est de ne faire ni l'un ni l'autre. Il faut de la connoissance pour juger en mal, il en faut aussi pour juger en bien & pour louer, & ainsi ce qui convient à ceux qui n'en ont point, c'est de suspendre leur jugement.

Car outre le respect que nous devons à la loi éternelle, qui nous oblige de regler nos

nos paroles selon notre lumiere, & de n'aller jamais au-dela, nous sommes encore obligés a cette réserve par l'interêt du prochain. Puisque souvent on ne lui nuit pas moins par les louanges téméraires, que par des condannations mal fondées. Parceque ces louanges inconsiderées portent a imiter ceux dont on fait tant tant d'état; & qu'on croit ne pouvoir manquer en suivant leurs exemples ou leurs maximes : & c'est proprement autoriser leurs défauts, & les rendre contagieux. CHAP. VIII.

Il ne faut donc pas croire que ce soit une petite faute que de louer un Ecclesiastique qui ne reside pas, qui amasse du bien, ou qui vit dans les divertissemens du monde, principalement si on le loue en géneral, & que ces louanges ne soient pas bornées à quelques actions, ou a quelques qualités particulieres qui les meritent.

C'en est aussi une fort grande que de louer la pieté d'une femme qui ne garde pas dans ses habits les regles d'une exacte modestie, qui passe son tems au jeu & dans les autres divertissemens, & qui veille peu sur sa famille. Car c'est tromper tout à la fois & celles qu'on loue de la sorte; parcequ'on leur fait croire par-la qu'il n'y a rien à redire a leur conduite, & que ces louanges contribuent a leur acquerir une vaine réputation dont elles se repaissent; & celles devant qui on les loue, parcequ'on les porte à croire que l'état de ces femmes est bon, & qu'elles ne sont pas obligées de se corriger des défauts qui leur sont communs avec elles, puisqu'ils n'empêchent

pas qu'elles n'ayent l'eſtime & l'approbation publique.

Il faut faire état que l'on croit difficilement que Dieu blâme ce que les hommes louent, ou que ſi on le croit, on en eſt peu touché. Ainſi pour éviter le dommage que l'on peut cauſer aux autres en louant ce que Dieu blâme, il faut tâcher à ſe rendre exact à ne louer que ce qu'il approuve.

---

## Chapitre IX.

### *Jugemens témeraires en matiere de maximes & de regles de conduite, plus inconnus & plus dangereux que les autres.*

Mais les jugemens témeraires les plus inconnus de tous au commun du monde, ſont ceux qui ont pour objet les regles de la conduite & de la morale. Car il n'y a preſque perſonne qui ſe faſſe ſcrupule d'avancer dans l'entretien quantité de jugemens de cette ſorte; c'eſt-à-dire, des maximes ſur les actions des hommes, & ſur les choſes bonnes ou mauvaiſes dont ils ne ſont pas aſſurés, qu'ils n'ont jamais examinées, & qui ſont ſouvent très-dangereuſes & très-fauſſes.

Pour bien comprendre combien cette faute eſt grande, & quelles en ſont les ſuites, il faut ſavoir que la loi de Dieu, ſelon laquelle nous devons regler nos actions, n'eſt autre choſe que la juſtice & la verité éternelle qui preſcrit tous les devoirs des hommes, & qui fait que les choſes ſont

bonnes ou mauvaises, selon qu'elle les approuve ou qu'elle les condanne; & que cette justice, & cette verité ne sont autre chose que Dieu même : ensorte que de combattre la verité & la justice, c'est combattre Dieu même, & s'opposer à sa volonté. Or cette loi & cette justice éternelle, à laquelle nous nous devons conformer, ne consiste pas seulement dans les préceptes généraux du Decalogue, & ne condanne pas seulement certains pechés grossiers qui sont connus de tous les Chrétiens, comme de voler, de tuer, de rendre de faux témoignages : mais elle comprend encore toutes les conséquences qui se tirent de ces préceptes généraux, & particulierement du commandement de l'amour de Dieu & du prochain : & ainsi elle défend généralement toutes sortes de pechés, quels qu'ils soient ; n'y en ayant point qui n'y soient contraires, & tous même n'étant pechés que parcequ'ils y sont contraires. CHAP. IX.

Il y a peu de Chrétiens qui ne connoissent, comme j'ai dit, les préceptes du Decalogue à l'égard de certains devoirs grossiers : mais il n'y en a aucun qui les connoisse parfaitement à l'égard de toutes les conséquences prochaines ou éloignées qui s'en tirent. Et c'est dans la penetration plus ou moins profonde de ces consequences que consiste principalement cette diversité de degrés de lumiere qui se rencontre dans les Chrétiens.

Or il faut savoir que lorsqu'ils ignorent quelques-unes de ces consequences, & que cette ignorance les y fait manquer, ils

CHAP. IX.

ne ſont pas pour cela excuſables, ni exemts de fautes, parceque cette ignorance ne vient que de leur cupidité qui le leur cache, & du peu de ſoin qu'ils ont eu de demander a Dieu la lumiere qui leur étoit néceſſaire pour connoitre leur devoir ; & enfin de ce qu'ils ne deſirent pas aſſez de ſortir de cette ignorance, qu'ils aiment leurs tenebres, & que ſouvent ils ſont bien-aiſes de ne pas ſavoir les loix qu'ils n'ont pas envie d'obſerver.

Si nous avions le cœur pur, la loi de Dieu ſeroit pour nous toute lumineuſe, cette pureté porteroit le jour par tout, & nous verrions en toutes choſes ce que Dieu deſire de nous. Si nous ne la voyons donc pas, c'eſt l'impureté de notre cœur qui l'empêche, & qui nous cauſe ces tenebres.

Il eſt donc certain que cette ignorance n'excuſe point les pechés que l'on commet contre la loi de Dieu, même dans ces conſequences les plus cachées, quoiqu'ils ſoient plus ou moins grans, ſelon que ces conſequences ſont plus proches, ou plus éloignées, plus claires ou plus obſcures, qu'il eſt plus difficile de nous en inſtruire, & enfin ſelon que cette ignorance eſt plus ou moins volontaire.

Mais ſi l'on eſt coupable pour les moindres actions oppoſées a la loi de Dieu, on l'eſt encore plus quand on l'attaque, & qu'on la combat directement en ſoutenant les maximes qui y ſont contraires. Car cette loi étant Dieu même, & la verité même, c'eſt combattre Dieu & la verité, que de la combattre. Et tant s'en faut

que cela puiſſe être quelquefois innocent, qu'il eſt impoſſible que Dieu l'approuve, parceque ce ſeroit ſe deſavouer ſoi-même. CHAP. IX.

Cependant ſi l'on examine les diſcours des hommes, on les trouvera tous pleins de maximes contraires à la loi de Dieu. Les Chrétiens charnels la combattent dans ſes conſequences claires & prochaines. Quelques-uns de ceux mêmes qui veulent paſſer pour ſpirituels, la combattent ſouvent dans les conſéquences éloignées & obſcures. Enfin il n'y a preſque perſonne qui ne meſure cette loi divine a ſa propre intelligence, & qui ne condanne tout ce qui lui en déplaît, ou qu'il n'entend pas.

Combien trouve-t-on, par exemple, de gens qui font profeſſion de la Religion Catholique, qui ne ſe contentent pas de blâmer les vices des Religieux, mais qui condannent abſolument la vie religieuſe, comme une vie de gens oiſifs & inutiles? A quoi bon, diſent-ils, des gens qui s'amuſent à chanter, ſans rien faire pour les autres? Et par-la ils condannent un genre de vie que l'Eſprit de Dieu a inſpiré, que l'Egliſe approuve, & qui eſt très-conforme à l'état de l'homme dans ce monde. Ils contrediſent donc directement la verité de Dieu, & tombent par conſequent dans un jugement très-faux & très-téméraire.

D'autres condannent en general les grandes auſterités, & traitent ceux qui les pratiquent, de gens inſenſés, & ils condannent par-là les principes de la Religion, qui obligent l'homme à une pénitence continuelle, & qui le portent a réparer ſes

CHAP. IX.

fautes en les punissant severement dans ce monde.

Combien se mêle-t-il de même dans les discours, de maximes d'interêts contraires aux regles que la loi de Dieu prescrit pour entrer dans toutes les charges, & principalement dans les charges Ecclesiastiques.

Il est vrai que ceux qui font profession de pieté ne tombent pas dans des défauts si grossiers, mais ils ne prennent pas garde souvent qu'ils tombent en d'autres qui ne laissent pas d'être très-importans.

Ils font agir Dieu à leur fantaisie, comme s'ils disposoient de sa misericorde & de sa justice. Dieu pardonnera ces sortes de pechés, disent-ils ? Dieu n'imputera pas ces sortes de fautes : il suffit pour reparer tels ou tels pechés de pratiquer telle ou telle chose. Ils bornent la vertu à ce qu'ils en connoissent, comme si la loi de Dieu ne pouvoit aller plus loin que leur petite lumiere. Ils parlent de la maniere de conduire les ames, comme s'ils en savoient toutes les regles. Ils approuvent les unes, ils condannent les autres. Ils disent que la conduite de certains Directeurs est trop severe : ils louent la douceur & l'indulgence des autres. Ils mettent les gens en paix, sans savoir s'ils ont sujet d'être en paix. Ils donnent des assurances que Dieu ne donne point. Ils décident une infinité de cas de la conduite ordinaire sans consulter personne, & sans les examiner, en s'arrêtant aux premieres lueurs dont leur esprit est frappé. Qui ne voit que tout cela est témeraire, & par consequent mauvais.

CHAP. IX.

L'excuſe ordinaire de ceux qui en uſent ainſi, eſt qu'ils ne ſont pas établis pour enſeigner les autres, qu'ils diſent ce qu'ils penſent, & que ſi on vouloit parler ſi exactement, on ne parleroit point-du tout; qu'au reſte perſonne ne défere a leurs ſentimens, & qu'ainſi ils n'ont point à en répondre.

Mais ces excuſes ſont vaines & frivoles. Car tant s'en faut qu'il ſoit plus permis d'avancer des maximes fauſſes, parcequ'on n'eſt pas établi pour enſeigner les autres; qu'au-contraire, comme ceux qui ſont en cet état ont moins d'obligation de parler, ils ont moins d'excuſe lorſqu'ils parlent temerairement. Ceux qui ſont dans un emploi qui les oblige de juger de pluſieurs choſes, peuvent s'excuſer ſur la neceſſité de leur engagement, s'il leur échape quelquefois des déciſions témeraires. Mais ceux qui n'y ſont pas, doivent étre d'autant plus exacts à parler des choſes dans la verité, que leur propre emploi eſt de veiller ſur eux-mêmes, & d'avoir une attention continuelle à leurs penſées & à leurs paroles.

Il n'eſt pas veritable non plus que cette exactitude aille ſi loin, qu'en l'obſervant on ne puiſſe plus parler. Elle ne conſiſte qu'à ne rien avancer comme vrai dont on ne ſoit aſſuré, & a garder le ſilence ſur ce que l'on ne ſait pas, & que l'on n'a pas examiné. ou à ne propoſer au-moins ſes ſentimens que par forme de doute, ou plutôt pour s'en éclaircir que pour en inſtruire les autres. Or il n'y a rien de fort gênant dans cette pratique, & elle devient même

CHAP. IX.

plus facile à meſure qu'on y eſt fidelle. Car en examinant ſouvent les maximes que l'on avance, on devient plus ferme dans celles qui ſont certaines, on ſe défait de celles qui ne le ſont pas, & l'on apprend à propoſer les unes & les autres ſelon le degré de certitude qu'elles ont ; & que l'on en doit avoir.

Enfin, il eſt tiès-faux que ces maximes contraires à la verité avancées par des perſonnes qui n'ont point d'autorité, ne nuiſent point aux autres, & que ceux qui les avancent, n'en répondent pas.

Car toute fauſſeté eſt toujours capable de nuire, & principalement celles qui regardent les mœurs, & qui ſont des principes & des regles d'action. Toute fauſſeté propoſée fait ſon impreſſion dans l'eſprit lorſqu'elle n'eſt pas reconnue. Elle y eſt reçûe avec approbation : & ceux qui l'ont ainſi reçûe, en ſont plus diſpoſés a la ſuivre dans leurs actions. Et comme les actions ſont liées entr'elles, & que les tenebres attirent les tenebres ; quelque leger que ſoit un peché, il peut devenir le principe & la ſource de pluſieurs autres.

## CHAPITRE X.

*Retenue qu'on doit garder dans les jugemens qu'on porte à l'égard des choſes indifférentes ou humaines. Utilité du ſilence. Que la connoiſſance de Dieu & de JESUS-CHRIST nous y porte.*

UN homme de Dieu auſſi penetré qu'il le doit être de l'amour de la verité, & de la crainte de la bleſſer, doit encore porter ſa retenue plus avant dans ſes jugemens. Car il ne doit pas ſeulement s'abſtenir d'avancer des propoſitions téméraires en ce qui regarde les mœurs; mais dans les matieres mêmes les plus indifférentes, dans les queſtions purement philoſophiques, dans les hiſtoires, dans les jugemens qu'il fait de l'éloquence ou de l'eſprit des Auteurs : & enfin generalement dans toutes les choſes où la verité & la fauſſeté peuvent avoir lieu, il doit éviter d'en porter des jugemens téméraires & précipités, parceque la temerité eſt toujours contraire a la raiſon, & qu'en s'accoutumant à ces ſortes de déciſions téméraires dans les matieres moins importantes, on contracte une mauvaiſe habitude qui ſe répand enſuite dans les choſes mêmes où la témerité eſt plus dangereuſe; au-lieu qu'en honorant la verité juſques dans les plus petites choſes, on ſe diſpoſe à l'honorer dans les plus grandes, & l'on engage Dieu à nous en faire la grace.

CHAP. X.

Il est vrai que l'état de l'homme dans cette vie ne permet pas que l'on évite entierement toutes sortes de témerités, mais il oblige néanmoins a desirer de les éviter; à y travailler; à demander sincerement à Dieu la force & la lumiere necessaire pour cela; à lui demander pardon des fautes que l'on y fait, quand on les connoît, & à gemir de celles que l'on ne connoit pas. Ce travail, cette priere, cette vigilance font éviter un grand nombre de ces fautes, & obtiennent le pardon de celles qu'on n'évite pas. Mais ceux qui ne travaillent point, qui ne veillent point, qui ne prient point pour cela, n'ont pas droit d'esperer la même indulgence de la misericorde de Dieu.

Il ne faut donc pas que les difficultés qui se rencontrent dans la pratique de ces veritès, nous donnent sujet de les desavouer & de les combattre. Mais il en faut conclure que puisqu'il est difficile de parler comme il faut, on ne doit parler que le moins que l'on peut, & veiller avec grand soin sur ce qu'on dit, quand on est obligé de le faire. Aussi est-ce pour cela que l'Ecriture recommande tant le silence aux Chrétiens, & que saint Jacque dit en termes exprès, qu'il faut être prompt à entendre, & lent à parler.

*Jac.* 1. 19. *Sit autem omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum;* parcequ'en écoutant on témoigne, & que l'on ignore la verité, & que l'on desire de l'apprendre, ce qui est très-conforme a l'état de l'homme dans cette vie; au-lieu qu'en parlant on fait profession de la savoir, ce que peu de personnes peuvent prétendre sans préson-

tion, & qui n'eſt jamais ſans danger. CHAP. X.

Ainſi la pente & l'inſtinct d'un homme de bien eſt de tendre au ſilence autant qu'il lui eſt poſſible, parceque la lumiere de cette vie conſiſte principalement à bien connoître la profondeur de ſon ignorance. De ſorte qu'au-lieu que ceux qui avancent dans les ſciences humaines en deviennent ordinairement plus déciſifs, ceux qui avancent dans la ſcience de Dieu, deviennent au-contraire plus retenus, plus reſervés, plus portés à ſe taire, moins attachés à leurs ſens, & moins hardis à juger des autres; parcequ'ils découvrent de plus en plus combien nos connoiſſances ſont obſcures & incertaines; combien on ſe trompe ſouvent dans les choſes que l'on croit le mieux ſavoir, combien la précipitation à juger fait commettre de fautes; combien on cauſe ſouvent de deſordres par des avis & des jugemens temeraires.

La deviſe d'un payen étoit qu'à meſure qu'il vieilliſſoit, il apprenoit toujours pluſieurs choſes, γηράσκω δὲ ἀεὶ πολλὰ διδασκόμενος Mais un Chrétien pourroit en quelque ſorte en prendre une toute contraire, & dire, qu'à meſure qu'il vieillit dans l'exercice de la vertu, il deſapprend toujours pluſieurs choſes; c'eſt-à-dire, qu'il reconnoit toujours de plus en plus qu'il y a une infinité de choſes que le monde avance hardiment, & qu'il ſoûtenoit autrefois avec les autres, comme des veritès certaines, qui non-ſeulement ne le ſont pas, mais qui ſont au-contraire très-fauſſes; ce qui lui donne une averſion extrême de

CHAP. X.

cet air préſomptueux & déciſif, & de cette multitude de maximes téméraires que les perſonnes peu éclairées propoſent d'ordinaire ſans défiance & ſans ſcrupule.

C'eſt peut-être la raiſon pour laquelle l'Ecriture repreſentant l'état d'un homme qui a commencé a porter le joug du Seigneur dès ſa jeuneſſe, & qui a ainſi augmenté la grace de l'innocence par une pratique continuelle des vertus, ne lui donne point d'autre exercice que de ſe tenir en repos & de ſe taire. *Bonum eſt viro, cùm portaverit jugum ab adoleſcentia ſua. Sedebit ſolitarius & tacebit.* La ſolitude & le ſilence ſont le terme & la recompenſe où l'accroiſſement de la pieté nous conduit, & où l'on arrive par l'innocence de toute la vie; parcequ'il n'y a que cet état qui ſoit conforme aux ſentimens que la grace nous inſpire, & aux lumieres qu'elle nous donne.

*Jerem. Thren.* 3. *v.* 27. *&* 28.

Plus on connoît Dieu, plus ſa loi paroit profonde, admirable, infinie; plus on la reſpecte, plus on craint de la bleſſer; plus on regarde avec étonnement l'infinité des voies de Dieu, & l'impuiſſance où l'homme eſt de les comprendre, plus on eſt perſuadé des tenebres & de la foibleſſe de l'eſprit humain, plus on hait ſa préſomption & ſa hardieſſe. Et toutes ces diſpoſitions portent a parler le moins que l'on peut. C'eſt ce qui eſt admirablement exprimé par ces paroles de l'Ecriture: *Deus enim in cœlo, & tu ſuper terram; idcirco pauca ſint ſermones tui*: C'eſt-a-dire, que Dieu eſt dans le ciel où habite une lumiere inacceſſible

*Eccl.* 5. 1.

CHAP. X.

ceſſible aux hommes, & que nous ſommes ſur la terre plongés dans les tenebres & dans l'ignorance : & que cette double connoiſſance nous oblige de parler peu de ce qui regarde Dieu : *Idcirco ſint pauci ſermones tui.*

Plus auſſi on aime Jeſus-Chriſt, plus on le regarde dans ſes freres ; & ainſi on craint plus de les bleſſer, de les condanner, & de les ſcandaliſer par des jugemens temeraires, ou par de fauſſes maximes.

Ce ſont des mouvemens naturels de la grace chrétienne ; ceux qui ne les ſentent pas doivent les exciter en eux en conſiderant les verités qui les produiſent, & tâcher d'éteindre ou d'amortir de plus en plus chaque jour cette préſomption inconſiderée, qui porte à condanner temerairement les autres, ou à avancer ſur la morale chrétienne des maximes au hazard, que l'on n'a jamais examinées, & que le plus ſouvent même on ſe doit croire incapable d'examiner, parce que l'on n'a pas aſſez de connoiſſance des principes dont elle dépend. Qu'ils ſe défaſſent aujourd'hui d'un de leurs jugemens temeraires, & demain d'un autre : & par ce progrès continuel ils arriveront enfin à une diſpoſition de retenue & d'humilité, qui leur fera regarder avec étonnement cet état, dans lequel ils parloient de toutes choſes au hazard, qui leur étoit inſenſible, lorſqu'ils y étoient.

FIN.

# TABLE

## DES ENDROITS DE L'ECRITURE sainte expliqués dans ce Volume.


GENESE, chap. 17. vers. 1. *page* 88
JOB, chap. 38. & 39. 11
PSEAUME 118. vers. 1. 75
vers. 3. 75
vers. 120. 135
PROVERBES, chap. 10. vers. 5. 166
15. vers. 2. 191
28. vers. 5. 93
SAGESSE, chap. 9. vers. 15. 38
ECCLESIASTIQUE, ch. 3. v. 19. 186
22. vers. 33. 107
ISAIE, chap. 2. vers. 3. 65
HABACUC, chap. 2. vers. 4. 173
ACTES des Apôtres, ch. 9. v. 6. 69. & *s.*
14. vers. 15. 65
EPITRE aux Romains, ch. 1. vers. 17. 70
aux Philippiens, chap. 4. vers. 7. 117
aux Colossiens, chap. 1. vers. 9. 82.
EPITRE de S. Jacque, chap. 1. v. 19. 341
APOCALYPSE, ch. 14. v. 19. & 20. 156

# TABLE

## DES MATIERES CONTENUES dans ce premier Volume.

A

*Accident.* Honorer la volonté de Dieu dans les accidens qui nous arrivent, *page* 107

*Actions*, il y en a de purement machinales, 7 d'autres qui viennent de la volonté, 9. On doit consulter Dieu sur chaque action particuliere, 71. C'est une obligation, 73. Ce qui rend une action bonne, *ibid.* On connoît mieux si les actions exterieures sont conformes à la volonté de Dieu, 75

*Affection.* On doit tâcher de gagner celle des autres, 100. *& suiv.* Voyez *Amour.*

*Aigreur.* Comment on doit se conduire quand on la sent contre quelqu'un, 75. Voyez *Aversion*, *Haine.*

*Alet* Conduite exterieure de Monsieur l'Evêque d'Alet, 75

*Ambition*, *ambitieux.* Quelle est la cause des desseins ambitieux, 2. & 3. foiblesse des ambitieux, 48. 49

*Ame*, ce que c'est, 7. Union du corps avec l'ame, *ibid.* Sa foiblesse est de chercher de mauvais apuis, 40. Ressent differens mouvemens, 118. tous ses maux viennent d'insensibilité, 119. Combien ses plaies sont dangereuses, 190. La nourriture corporelle lui est necessaire, 18. Consequence que l'on doit tirer de son immortalité, 222

*Amour de Dieu.* Etat de ceux qui meurent dans cet amour, 118. De ceux qui meurent sans l'avoir, *ibid.* Il y a une suite necessaire entre connoître Dieu & l'honorer, 122.

*Amour.* On ne nous aime pas, parce que nous ne nous faisons pas aimer, 155. L'amour des hommes vaut mieux que leur estime, 158. Il est injuste de vouloir être aimé des hommes, 129. *& suiv.* On ne nous aime pas, mais nos bonnes qualités, 231. Inconstance de cet amour, 232. Combien cet amour est dangereux, 232. C'est un lien, 228. Liberté d'un homme, qui ne se soucieroit pas d'être aimé de personne, 231. Bien des choses ne se payent que par amour, 205.

*Amour-propre*, comment il represente l'homme à lui-même, 9. Il est aveugle, insensible, &c. 116.

*Animaux.* On apprend à les dompter, on n'apprend pas à se rendre les hommes utiles, 156.

*Apuis*, bons, 40. mauvais, *ibid.* leur foiblesse, *ibid. & suiv.* 50. On s'y attache, 38. On s'en dégoûte, 43. Voyez *Attache.*

*Armée* regardée dans l'ordre de Dieu, ce que c'est, 49.

*Arts.* Les hommes les choisissent mal, 156.

*Attache.* La volonté de Dieu défend toute attache, 59. elle retranche l'attache que l'on a à ses pratiques de devotion, 79. 80. attaches indifferentes, 199. les attaches sont quelquefois necessaires, *ibid.* les détruire avec prudence, *ibid.* Voyez *Apuis.* Comment remedier à celle que l'on a à son propre sens, 263.

*Avenir*, ce que c'est, 96. *& suiv.* comment on doit le regarder, *ibid.* Difference entre l'avenir & le passé, 96. & 97.

*Aversion*, comment on doit agir quand on en a quelque sentiment, 76. Il faut combattre, 229. combien elle est dangereuse, 191. est cause des jugemens temeraires, 253. *& suiv.*

*Aveuglement.* Nous ſommes aveugles ſur nous-mêmes, 218
*Auſteres*, le monde les condanne, 281

B

*Bal*, Belle deſcription d'un bal, 120
*Bibliotheque*, ce que c'eſt, 25
*Bienheureux*, quel ſera leur plaiſir dans l'éternité, 85. 86
*Biens*, augmentent nos ſervitudes, 50
*Bienſéance*, nous la devons aux autres, 201 ſelon differens degrés, *ibid.*
*Bonheur.* Les Philoſophes n'ont point connu le bonheur de l'homme, 117. L'homme ne peut ſe rendre heureux ni malheureux, *ibid.* Dieu ſeul le peut, *ibid.*

C

*Caprice*, il n'eſt jamais permis de le ſuivre, 82
*Caton.* Foibleſſe dans le prétendu courage de ſa mort, 46
*Chaleur*, l'éviter quand on ſoutient ſes opinions, 186
*Charité*, eſt fondée ſur l'amour de la loi de Dieu, 63. on l'a quelquefois ſans le ſavoir. 61. on en manque quand on croit la ſuivre, *ibid.* en quoi elle conſiſte, 148. eſt un remede à l'inſenſibilité, 150. eſt une ſource d'union, 159 conſerve la paix avec les autres, *ibid.*
*Chaſſe.* L'aimer eſt une foibleſſe, 179
*Chrétiens.* Portrait d'un vrai Chrétien, 73. ce que c'eſt que d'être Chrétien, 56. pourquoi on ne l'eſt pas, 73. Vie Chrétienne, ce que c'eſt, 74. 112. Juſtice ſevere de Dieu dans les mauvais Chrétiens, 229
*Civilité*, nous la devons aux autres, 201 203, 244. pourquoi, 204. *& ſuiv.* ſelon dif-

ferens dégrés, 201. 203. les hommes la demandent, 204. peu de sinceres, 243. celle qui est sincere nous est dangereuse, *ibid.* engage à une servitude fâcheuse, *ibid.* corrompt le jugement, 244

*Cœur* a ses pas & sa voie, qui sont ses affections, 69. il faut les rendre conformes à la loi de Dieu, *ibid.* on en a deux, 71. demander un cœur simple, *ibid.* la concupiscence empêche de connoître son état, 75. ordinairement peu touché de crainte, 115. la crainte du cœur amortit les tentations, *ibid.* Ouverture de cœur bonne, mais dangereuse, 134

*Compassion*, la soumission à la volonté de Dieu ne la détruit pas, 101

*Condescendance* sert d'excuse à bien des fautes, 29

*Confiance*, on la doit aux autres selon differens degrés, 201. *& suiv.* injuste de l'exiger des autres, 240. *& suiv.* pourquoi, *ibid.* combien dangereuse, 241

*Confiance en Dieu.* Les foiblesses des justes excitent leur confiance en Dieu, 53. 54. la crainte établit la vraie confiance, 136. Voyez *Misericorde de Dieu.*

*Confidence.* combien difficile, 178. on ne peut s'en passer, 179

*Conscience*, ce que c'est que ses remords, 87 effets qu'ils produisent, *ibid.*

*Conseil.* combien dangereux d'en donner, 241

*Contradiction*, *contredire*, pourquoi on ne veut pas les souffrir, 165 *& suiv.* on y est porté naturellement, 176 pourquoi on contredit, *ibid.* c'est un défaut de contredire tout ce qui paroît faux, 177. *& suiv.* comment on peut contredire, 183. *& suiv.* 189. combien il est dangereux de le faire, 173 189. *& suiv.*

*Contrainte*, détruit la societé, 183

*Converſation*, comment on doit s'y conduire, 79
*Converſion.* On peut de tout état retourner à Dieu, 84
*Corps.* Deſcription du corps humain, 5. *& ſuiv.* ſujet de le détruire, 7. 17. ſes maladies, 8. ſa force, 9. ſecours lui ſont neceſſaires, *ibid* combien on le hazarde, 15 16. étonnant comme il ſubſiſte, 13. ſa foibleſſe, 19. il abat l'ame, 118. Il faut honorer Dieu, même dans les défauts corporels, 107. Voyez *Societé.*
*Correction.* Il eſt ridicule de vouloir corriger les défauts des autres, 208, ſuites mauvaiſes de cette correction, *ibid.* ſe corriger ſoi-même, 206
*Correction fraternelle*, c'eſt un devoir, 162. on tombe dans l'excès en la faiſant, 29. ne la pas faire quand on a lieu de croire qu'elle ne ſe a pas bien reçue, 180. *& ſuiv.*
*Corruption.* Senſibilité de l'homme, & ſon inſenſibilité ſont des preuves de ſa corruption: 116 117.
*Courage.* Le courage des hommes n'eſt que lâcheté, & baſſeſſe, 44. d'un homme qui va à l'aſſaut, 45. d'un guerrier malade, 46 Comment regarder les morts courageuſes des payens, 45. 46.
*Courtiſans*, ſont ſans humeur, 76
*Crainte.* Utilité de la crainte, 126. *& ſuiv.* C'eſt une illuſion que d'éviter ce qui peut cauſer la crainte, 127. Sujets de craindre, 140. quelle doit être cette crainte, *ibid.* elle amortit les tentations, 115
*Crainte de Dieu.* Le traité 3. en eſt tout entier, depuis la pag. 114. On en eſt peu touché, 115. la joindre avec la confiance, 136. Détruire les faux prétextes qui diſſipent la crainte, *ibid. & ſuiv.* Abus des vertés & des graces, eſt un ſujet de craindre, 139. *& ſuiv.* Abus de l'Eu-

charistie en est encore un sujet, 141
*Créance.* Pour décider, il faut avoir gagné la créance des autres, 189
*Créatures.* Nous les regardons comme causes des évenemens sans recourir à Dieu, 100
*Cupidité* est la source de la desunion, 159

D

*Damnés*, quel sera leur supplice, 86. se précipiteront eux-mêmes dans l'enfer, *ib.* quoiqu'ils n'aiment pas l'ordre, ils ne peuvent souffrir leurs desordres, 88
*Dangers.* On aime à parler de ceux qu'on a courus, 4. *& suiv.*
*Danse*, quelle foiblesse c'est de l'aimer, 49
*David*, combien il étoit touché d'amour pour la loi de Dieu, 62. *& suiv.*
*Décider*, *décision.* On doit éviter l'air décisif, 185. ceux qui y sont plus obligés, 188. pour décider faut avoir autorité, & s'être acquis la créance, 189
*Défauts.* La foiblesse de l'homme paroît dans ses défauts, 48. Il y en a que nous aimons & que nous nous cachons, 70. *& suiv.* Honorer la volonté de Dieu dans nos défauts corporels, & dans ceux de l'esprit, 107. On ne croit pas avoir ceux que l'on blâme dans les autres, 141 Il y en a dans les autres, qu'il ne faut pas s'efforcer de détruire, 177. Exemple de Jesus-Christ, 78. Comment nous conduire en cela, *ibid. & suiv.* Défauts exterieurs doivent empêcher l'air décisif, 189. Nous ne devons pas regarder ceux des autres, 193. il faut les supporter, 197 c'est un moyen de pratiquer plusieurs vertus, *ibid.* profiter de ceux des autres, pour se corriger, 147. *& suiv.*
*Défiance.* Il faut se défier de ses propres lumieres, 170

*Dégoût*, pourquoi on en trouve dans les petites choſes, 4

*Demon* nous environne, 123. conſequence qu'il en faut tirer, *ibid.*

*Dépenſes*. Folles dépenſes des hommes, 38

*Deſcartes* change la Philoſophie, 24

*Deſir* eſt une priere, 64. La ſoumiſſion à la volonté de Dieu, n'empêche pas que l'on n'ait certains deſir, 102

*Déſunio* La ſuidité eſt eſt une ſource, 16

*Devoirs*. Il faut connoître ſes devoirs particuliers, 65. *& ſuiv.* on connoît ceux des autres, & non les ſiens, 66. on doit s'appliquer à ce que l'on connoît de ceux des autres, *ibid.* devoirs de civilité, de bienſéance, leurs differens degrés, 200. s'y rendre exact, 202

*Devotion* ſenſible nous trompe ſouvent, 61. 62

*Dieu*, ſa grandeur nous rend petits, 10. notre force eſt en lui ſeul, 50. 51. 54. il y a une ſuite neceſſaire entre le connoître & l'honorer 122. peut ſeul rendre l'homme heureux ou malheureux, 117

*Diſcours des hommes* ne nous peuvent nuire, 39. pleins de fauſſes maximes, 228. *& ſuiv.*

*Diſtractions* viennent aiſément, 36

*Divertiſſemens*, les aimer c'eſt une foibleſſe, 49

*Diviſions*, ce qui les cauſe, 164. les arrêter dès leur naiſſance, 208

*Dogmes*, dans ceux qui ſont conteſtés, difficile de diſcerner le vrai d'avec le faux, 31 comment les Heretiques les regardent, 32

*Dominer*, on voudroit dominer tous les hommes, 195. on ſe couvre pour cela d'un voile de juſtice, *ibid.*

*Don*, chacun a le ſien, 66. ne pas ſervir Dieu dans le don d'un autre, *ibid.*

*Doute*. On doit parler comme en doutant, 185

*Duels*, Leur folie, 38

E

*Ecriture sainte* nous manifeste la volonté de Dieu, 69. La rencontre de certains versets n'est pas toujours une marque de la volonté de Dieu, 183. *& suiv.*

*Eglise*, distribue diverses graces en divers tems de l'année, 140. 141

*Enfer*, est le centre de la nature corrompue, 43. 44

*Elevation* est dangereuse, 201

*Eloquence* ceux qui en ont, sont ordinairement attachés à leur sens, 169

*Entreprises* se font temerairement, 14. 15

*Entretiens* des hommes pleins de maximes contraires à la loi de Dieu, 335 *& suiv.* fausses excuses qu'on en apporte, 336

*Erreurs*, on se les communique, 29. 30. on se trompe dans la condannation de celles des autres, *ibid.* Voyez *Défaut*.

*Esperance*, sujets d'esperer, 110. *& suiv.*

*Esprit*, ses qualités bien peu de chose, 10. *& suiv.* est fort borné, 28. *& suiv.* est trompé quelquefois par la verité même, 29. combien foible dans la recherche de la verité, 30. *& suiv.* encore plus foible quand il n'agit que par les sens, 33. *& suiv.* Voyez *Esprit*. Abatu par les necessités de la vie présente, 33. aisément distrait, 36. presque stupide dans la plupart des hommes, 52. *& suiv.* Honorer Dieu dans les défauts de l'esprit, 107. son aveuglement & sa foiblesse, 120. comment il considere le peché, les plaisirs, &c. *ibid. & suiv.* connoît les verités, sans en tirer les consequences, 122. danger d'être maître des esprits, 194. gemir cependant quand on a perdu cet avantage par sa faute, *ibid.*

*Esprit de Jesus-Christ*, ce que c'est que l'avoir, 145

*Estime* de soi-même, 1. *& suiv.* pourquoi on estime celle des autres, 3. amour des hommes preferable à leur estime, 168. On aime l'estime, 215. *& suiv.* le ridicule de cette passion, *ibid.* raison de l'éteindre, 216. *& suiv.* mauvaises suites de cette estime, 217. son peu de solidité, *ibid. & suiv.* sa fragilité, *ibid.*

*Etat.* On peut de tout état retourner à Dieu, 84. *& suiv.* comment, *ibid.* Moyens de reparer la mauvaise entrée dans un état, *ibid.* & 85.

*Etendue* de l'esprit, 20

*Eternité* du tems, 10. *& suiv.*

*Etudes.* Les hommes les choisissent mal, 156.

*Eucharistie*, abus que l'on en fait est un grand sujet de crainte, 141. 142.

*Evenemens.* Nous regardons les creatures comme en étant la cause, sans remonter à Dieu, 102

*Exercices.* Les hommes les choisissent mal, 156.

*Exercices du matin*, quel il doit être 72

*Exterieur* doit être regié, 75. même quand l'interieur ne le seroit pas encore, *ibid. & suiv.* ce n'est qu'une hypocrisie, *ibid.* c'est le moyen de parvenir à une vraie pieté, *ibid.*

F

*Faim.* La faim est une maladie incurable, 18. *& suiv.*

*Faits.* La science des faits, peu solide, 21

*Fausseté*, c'est un défaut de contredire tout ce qui paroît faux, 177. *& suiv.* La fausseté est toujours capable de nuire, 284

*Fautes*, il faut souffrir celles des autres, 107. *& suiv.* 187

*Femmes*, ſont ordinairement attachées à leurs ſens. 171

*Fêtes*. L'Egliſe y diſtribue diverſes graces, 140. 141.

*Fineſſe*, en quoi conſiſte la veritable, 69

*Foi*, ce que c'eſt que de vivre de la foi, 146. eſt d'accord avec la raiſon ſur les devoirs & les actions des hommes, 154

*Foibleſſe*. Voyez le premier Traité, il en traite tout entier, depuis la page 4. foibleſſe de l'homme, 10 *& ſuiv.* l'homme la tient, 49. 50, les remedes qu'il y apporte l'augmentent, *ibid.* elle paroît encore plus par la grace, 51. foibleſſes des juſtes, *ibid. & ſuiv.* foibleſſe de la raiſon, 31 *& ſuiv.*

*Folie*, ce que c'eſt, 36. il y en a une commencée dans tous les hommes, *ibid.*

*Force* de l'homme eſt bien petite, 9. a beſoin de ſecours, *ibid.* Voyez *Courage*. Force d'eſprit bien peu de choſe, 20. *& ſuiv.*

*Fortune*, grandes fortunes, combien fragiles, 14. 15.

G

*Général d'armée*, quelle ſorte d'orgueil lui eſt ordinaire, 2. & 3

*Generoſité* Voyez *Courage*.

*Grace*, elle eſt notre force, 50. 51. 54. ſa force, 50. 51. fait paroître notre foibleſſe, *ibid. & ſuiv.* Dieu opere par elle le vouloir & l'action, 123. conſequence qu'on en doit tirer, *ibid.* Abus des graces, ſujet de crainte, 119. *& ſuiv.* compte que Dieu en demandera, 140.

*Grandeur*, petiteſſe de la grandeur humaine, 16. 17. grandeur qui n'eſt pas Dieu, n'eſt que foibleſſe, 44. *& ſuiv.* grandeur de l'homme, 127

*Grans*, en quoi conſiſte leur orgueil, 2. leurs

dangers, 97. leurs devoirs, *ibid.* ce que nous leur devons, *ibid.* ordinairement attachés à leur sens, & pourquoi, 172

*Gratitude.* Voyez *Reconnoissance.*

*Guerre*, on y va avec temerité, 16. pourquoi on y va, 45. on la doit craindre, 158

H

*Haines*, d'où elles viennent, 191. sont causes de jugemens temeraires, 253 *& suiv.* comment se conduire quand on la sent en soi, 75. en combatre les ressentimens, 229 Il est injuste de ne vouloir pas être haï, 231. Liberté d'un homme, qui ne craindroit pas d'être haï, 243

*Hauteur*, combien a éviter dans les manieres, 184

*Heretiques*, comment ils regardent les dogmes contestés, 32

*Histoire*, ce que c'est, 95. est peu certaine, 21. Tout Historien est menteur, *ibid.* est un sujet d'humiliation, 22

*Homme*, foiblesse Voyez le premier Traité tout entier, 1. son excellence, 5. n'est point semblable aux bêtes, 6. Mauvais effet de cette imagination, *ibid.* sa foiblesse veritable. 7. 10. *& suiv.* combien il est petit, 11. comparé aux autres créatures, a de quoi s'humilier, *ibid.* sa foiblesse dans ses défauts, 48. 49. sa sensibilité & son insensibilité prouvent sa corruption & sa grandeur, 116. ne peut se rendre heureux ni malheureux, 117. Les hommes ne ne se conduisent, ni par la foi ni par la raison, 154. comment ils se conduisent, *ibid.* comment nous devons regarder les hommes, 192. sont liés entr'eux par une infinité de besoins, 205.

*Honneurs*, augmentent nos servitudes, 50.

ce qui a produit les titres d'honneurs, 3
*Humeur*. Moyens pour ne pas suivre son humeur 76. n'en avoir qu'une, conforme aux circonstances ou aux actions presentes, *ibid. & suiv.* Souffrir les humeurs incommodes, 245. *& suiv.*
*Humilier, humilité*. Moyens d'humilier l'homme. 5. mauvaise maniere de le faire, 6. 7. On s'humilie par orgueil, 6. Pensées propres à humilier, 10. L'humilité est le plus grand bonheur des Chrétiens. 194
*Hypocrite*, nous le sommes tous, 143

I

JEu, pourquoi on aime à y gagner, 1
*Ignorance*, l'homme ne connoît pas la sienne, 25. c'est une science rare que de la connoître, *ibid.* l'ignorance des consequences que l'on doit tirer des préceptes n'excuse pas, & pourquoi, 279
*Imagination*, ceux qui l'ont vive, sont attachés à leur jugement, 172
*Immortalité* de l'ame, consequence que l'on en doit tirer, 121
*Impatience*. On doit l'éviter dans les tenebres de l'esprit, 150
*Imperfections*, la volonté de Dieu nous les fait supporter en paix, 109
*Incertitude* si l'on est juste ou non, 137
*Incivilité*, on en doit éviter les termes dans les disputes, 186. fait peu de mal, 244
*Inclination*, examiner ce que l'on doit aux inclinations des autres, 196. *& suiv.* Il y en a de differentes sortes, *ibid.* comment s'y conduire, 197. les indifferentes, quelles elles sont, 199. s'y opposer moins, *ibid. & suiv.*
*Indifference*. Il est injuste de ne la pouvoir souffrir, 234. elle nuit aux autres, & non pas

à nous, 235
*Indiscretion*, on y tombe souvent, 199
*Ingratitude*, dépit que l'on en a est opposé à la foi, 236. *& suiv.* c'est un bien pour nous, *ibid.*
*Inimitiés*, d'où elles viennent souvent, 191
*Injures*, on en doit éviter les termes dans les disputes, 186. on les peut employer quelquefois dans les écrits. *ibid.*
*Innocence* exterieure, signe équivoque de l'interieure, 137
*Inquietude*, ne remedie pas aux maux, 127. les inquiétudes viennent de ce qu'on ne se ménage pas avec les autres, 155
*Insensibilité* est prodigieuse dans l'homme, 116. est un des plus grans maux de l'ame, 19. *& suiv.* vient de la foiblesse & de l'aveuglement de l'esprit, 120. la mort du peché la cause, 125. se trouve même dans les personnes reglées, 126. *& suiv* pourquoi on la doit craindre, *ibid* obligation d'en sortir, *ibid.* & 136. 149. tous les maux en viennent, 119. avantage qu'on en peut tirer, 149
*Interieur*, comment le reformer, 190
*Judas*, pourquoi il se pendit, 88
*Jugemens de Dieu*, la soumission à la volonté de Dieu. nous fait adorer celui qu'il fera de nous, 110. est toujours juste, &c. 225
*Jugement des hommes.* Voyez *Opinion*; incapables de nous nuire. 45. on peut bien juger & mal vivre, 148. sont faux & injustes, &c. 225.
*Jugemens desavantageux*, on y doit être peu sensible, 220 *& suiv.* le ressentiment en est injuste, *ibid.* soit que nous le meritions, *ibid.* soit que nous ne le meritions pas, 221. La sensibilité vient d'oubli de nos maux, 24. remedes à cet oubli & à cette sensibilité, *ibid. & suiv.* le dépit que nous en sentons ne vient que

d'amour-propre, 216. *& suiv* combien ce dépit est bizarre, 227. Ces jugemens viennent du hazard, 216 ils sont très contraires, 237. impossibilité que l'on n'en fasse pas, *ibid.*

*Jugemens temeraires.* Voyez tout le cinquiéme Traité, depuis la page 251. ce que c'est, 254 comment on y tombe, 252. ont de terrible suites, 253 on les craint peu, 257, on se les cache, 258. *& suiv.* Remedes contre les jugemens temeraires, *ibid. & suiv.* ne sont jamais permis à l'égard des morts, 274, ni à l'égard de nous mêmes, 275. ni en bien, & pourquoi, 276. *& suiv.* ceux que l'on fait des maximes de conduite, sont plus inconnus & plus dangereux, 278 *& suiv.* être retenu dans les jugemens des choses indifferentes, 85. *& suiv.* difficile d'éviter toute sorte de temerité, 286. remede pour cela, *ibid.*

*Justes*, leurs foiblesses, 51. *& suiv.* ils les sentent, parce qu'ils s'efforcent de les surmonter 52. les surmontent imparfaitement, 53. marchent dans les voies de Dieu, *ibid.* comment ils croissent dans la justice, 60

*Justice de Dieu* Voyez *Volonté de Dieu* Ne détruit sa misericorde, 111. ne change pas les reprouvés, *ibid.* sa severité, 29. *& suiv.* dans les hommes abandonnés à eux mêmes, *ibid.* dans les infideles, les heretiques & les mauvais Chrétiens, *ibid.*

## L

*Langue*, ony doit veiller, 191. cette vigilance est une heureuse necessité, 193

*Liaison* de tous let hommes, les uns avec les autres, 152

*Livres*, il servitoit peu de les avoir tous dans la tête, 26

*Loi de Dieu*, Voyez *Volonté de Dieu*, ce que c'est

c'eſt, 279. ſes éloges, 62. *& ſuiv.* eſt le fondement de la pieté, *ibid.* la mediter continuellement, 63. elle doit regler nos mouvemens interieurs, 69. Il faut y conformer ſes affections, *ibid.* elle ne comprend pas ſeulement les préceptes, mais encore leurs conſequences, 279. Il y a des loix de Dieu generales, il y en a de particulieres, 65

*Louanges.* Voyez *Eſtime.*

*Lumiere* de l'eſprit, peu de choſe, 20. *& ſuiv.* on la loue, & on s'en eſtime davantage, *ib.* qui ſont celles que nous devons rechercher, 150. On doit demander des lumieres de pratique 68. On doit ſe défier de ſes propres lumieres, 170

M

*Maladies*, leurs cauſes, 8. ſe font ſentir à l'eſprit, *ibid.* on aime à parler de celles qu'on a eues, 4. elles avertiſſent de la mort, 17

*Manieres*, on doit veiller ſur ſes manieres, 199.

*Matin.* Voyez *Exercice-*

*Maux.* Nos maux pourroient être plus vifs 117.

*Mediſance*, preſque impoſſible de l'éviter, 227.

*Memoire*, ſon étendue, 21

*Ménagemens*, viennent d'eſtime, 187

*Mepris*, on en doit éviter les termes dans les diſputes, 186. on peut s'en ſervir dans les écrits, *ibid.* Voyez. *Jugemens deſavantageux.*

*Meurtres*; ce que c'eſt, étant regardés dans l'ordre de Dieu, 94

*Miſericorde de Dieu*, ſa grandeur, 111. *& ſuiv.* motifs de s'y confier, *ibid.* ſa juſtice ne la détruit pas, 112. envers les reprouvés, *ibid.* fauſſe confiance que l'on y a, 129. 154. Il faut détruire cette fauſſe confiance, 136. *& ſuiv.*

La crainte de Dieu établit la vraie confiance, *ibid.* ſur quoi on l'appuie d'ordinaire, 337. *& ſuiv.*

*Modeſtie* eſt un des principaux moyens pour ne point choquer, 189

*Moyens humains*, la ſoumiſſion à la volonté de Dieu ne les retranche pas, 104

*Moiſſon* ſpirituelle, tems de la faire, 140

*Monaſteres*, leur relâchement, 68. à quoi nous engage, *ibid.* marque de la colere de Dieu, *ibid.* deſordres que les préventions y cauſent, 255. on y eſt plus ſenſible aux jugemens, 255. c'eſt une des plus grandes tentations, *ibid.*

*Monde*, tout ce qui y eſt, eſt peu ſolide, 38. eſt un lieu de ſupplice, 130. *& ſuiv.* deſcription des maux qui s'y commettent, *ib. & ſuiv.* On a beſoin d'une grande grace pour le vaincre, 50. 51

*Mort*, comment on la conſidere, 120. comment on verra tout à la mort, 117. morts courageuſes. Voyez *Courage*. Les morts ne ſont morts que pour nous, 11. ſont toujours unis à nous, 275. Le jugement temeraire n'eſt pas permis à l'égard des morts, *ibid.*

*Mortification*, c'en eſt une de n'avoir d'humeur que par rapport à chaque action, 77. 78

*Mots*. Science de mots, 10. eſt une preuve de l'ignorance de l'homme, *ibid.* difficile & longue, *ibid.* fruit qu'on en tire, *ibid.* c'eſt celle dont on tire plus de vanité, 20

*Mouvemens*, ceux de la nature, 9

N

*Neceſſité*. Neceſſités humaines, preuves de la fragilité de la vie, 17. *& ſuiv.* on en fait des ſujets de vanité, 21

*Negligence* dans la recherche des lumieres, il faut l'éviter, 150

*Nourriture* corporelle neceſſaire à l'ame, 18

*Nuire*, ce que c'eſt, 161. *& ſuiv.* Si on ne

peut servir aux hommes, au moins ne leur pas nuire, *ibid.*

O

*Obéissance*, ce que c'est que l'obéissance religieuse, 81. ses avantages, *ibid.*

*Occupations*, les hommes les choisissent mal, 156.

*Oiseaux*, maniere dont ils volent, est l'image de notre foiblesse, 43

*Opinion*. Juger sur l'opinion d'autrui, grande foiblesse, 20. vanité de la science des opinions des hommes, 22. contredire les opinions des hommes, cause leur aversion & leur éloignement, 166. pourquoi les hommes y sont attachés, *ibid. & suiv.* & les personnes de pieté plus que les autres, 167. Dangereux de contredire les opinions universelles, 173. on le peut quelquefois, & comment, 183. opinions font partie des passions, 195

*Ordre* doit être suivi même dans les choses indifferentes, 79

*Orgueil*, ce que c'est, 1. *& suiv.* des riches, 2. des Grans, *ibid.* vient des qualités de l'esprit, 4. titres d'orgueil, 3. celui que l'homme tire de sa force est mal fondé, 9. 12. comment il se forme, *ibid.* Dans les mouvemens d'orgueil, il faut agir humblement au-dehors, 75

*Oubli*. Sensibilité vient de l'oubli de nos maux, 224. *& suiv.* remedes à cet oubli, *ibid.*

*Ouverture* de cœur, bonne, mais dangereuse, 234

*Ouvrage* d'une extrême delicatesse, 13

P

*Payens*, c'est vivre en payen que de suivre sa propre volonté, 55

*Paix*, moyens de conserver la paix avec les hommes. *Voyez le 4. Traité page 151. & suiv.* la connoissance de la volonté de Dieu donne la

paix, 85. quand on ne peut la procurer, il faut prier, 153. pourquoi c'eſt un devoir, *ibid.* comment on ſe la procure à ſoi-même, *ibid.* comment Jeſus-Chriſt & l'Ecriture la recommandent, 156. *& ſuiv.* raiſons de la conſerver avec les hommes, *ibid.* la conſerver au moins à l'exterieur, 161. pour l'amour de la verité, *ibid.* pour pouvoir exercer la correction fraternelle, 163. pour conſerver la charité dans nous-mêmes, *ibid.* interieure, en quoi elle conſiſte, 99, *& ſuiv.* 112. fauſſe des Chrétiens dans les maux de l'ame, 134. la détruire dans ſon eſprit, 136. *& ſuiv.*

*Parole*, ceux qui parlent bien ſont ordinairement attachés à leurs ſens, 169

*Paſſé*, ce que c'eſt, 96. *& ſuiv.* comment le regarder, *ibid.* difference entre le paſſé & l'avenir, 97

*Paſſions*, on les ſuit, 37. *& ſuiv.* elles ſont un peuple avec lequel nous avons à vivre, 152. s'oppoſer à celles des hommes, eſt cauſe de leur averſion, 165. combien on les doit menager dans les autres, 195. ſe mêlent par tout, 181. on s'y oppoſe par malignité, *ibid.* indifferentes, quelles elles ſont, 199. il s'y faut moins oppoſer, *ibid.* ſuivre celles des autres qui ſont juſtes, 201

*Patience*, combien neceſſaire, 245. *& ſuiv.* reflexions propres à cela, 246. *& ſuiv.*

*Peché.* Dieu le permet & le hait, 98. Adorer Dieu dans les accidens qui en ſont la ſuite, 107. les ſupporter avec paix, *ibid. & ſuiv.* porte la mort avec ſoi, 115. commis après le Batême, ſes effets, *ibid.* craindre toujours pour ceux que l'on croit pardonnés, 116. incertain ſi l'on n'en a pas commis de mortels, 138. un leger peut devenir la ſource de pluſieurs autres, 139. la plupart des reproches & des menaces de Jeſus-Chriſt regardent les pechés ſpirituels, 144.

*Pecheurs*, marchent dans leurs propres voies, 55. comment ils sont pecheurs, 61
*Pelagiens*, nous le sommes dans la conduite, 123
*Peines*, viennent de ce que l'on ne se ménage pas assez avec les autres, 155. Il y a toujours de notre faute, *ibid.*
*Pensées*, sont un peuple avec lequel nous avons à vivre, 152
*Persecutions* utiles à l'Eglise, 133. Persecutions invisibles du demon, *ibid. & suiv.*
*persuader*, deux moyens de le faire, autorité & raison, 280. 281
*Pharisiens*, quels ils étoient, 143
*Philosophes*, n'ont connu ni le bonheur ni le malheur de l'homme, 116
*Philosophie*, ce que c'est, 24. elle est un sujet d'humiliation, 25. entêtemens sur les opinions de Philosophie, 168
*Pieté*, en quoi consiste principalement, 74. moyen de parvenir à une veritable, 75. Il y en a plus dans une stupidité simple que dans une activité artificieuse, 35. 36. Regler l'exterieur est un moyen de parvenir à la vraie pieté, 76. exterieure, signe équivoque de l'interieure, 137. Personnes de pieté souvent plus attachées que d'autres à leurs sentimens, 167
*Plaies*, de l'ame, combien dangereuses, 190
*Plaintes* que nous faisons des autres sont mauvaises, 208. *& suiv.* leurs mauvais effets, *ibid.* utilité qu'il y a de les supprimer, 211. *& suiv.* les supprimer même au-dedans de nous, 213. moyens de le faire, 214. *& suiv.* les sujets de plaintes sont infinis, *ibid.*
*Plaire.* Si on ne plaît pas aux hommes, tâcher au-moins de ne leur pas déplaire, 196. 198
*Plaisirs*, pourquoi on en trouve dans les petites choses, 4. plaisir des sciences, plus dans l'acquisition que dans la possession, 24. Plaisirs sensibles ne peuvent rendre heureux, &

pourquoi, 117.
*Préceptes* de Jesus Christ, la plupart ont pour objet des vertus interieures, 147
*Prédestination*, la soumission à la volonté de Dieu, nous la fait adorer, 110. son incertitude doit empêcher d'y trop penser, 111. sujet qu'elle donne d'esperer, *ibid. & suiv.*
*Presence de Dieu*, ce que c'est que l'exercice de la presence de Dieu, 74
*Pressentimens* ne doivent regler notre conduite, 302
*Prêtrise*. Difficulté de cet état, 67. ce que nous devons faire à cette vûe, *ibid.* ne pas la desirer, *ibid.*
*Préventions*, viennent de jugemens temeraires, 254. *& suiv.* combien causent de desordres, sur tout dans les Monasteres, 255. personnes de pieté y sont plus sujettes, 256
*Prévoyance*, la soumission à la volonté de Dieu ne la détruit pas, 101
*Priere*, ses effets, 170
*Prince*, ce qu'il est, étant regardé dans l'ordre de Dieu, 94
*Prochain*. L'attention à la loi de Dieu nous apprend comment nous devons agir avec le prochain, 79
*Propheties*, ne doivent regler notre conduite, 102. n'en pas faire de temeraires, *ibid.*
*Puissance de Dieu*, comment se fait voir dans le monde, 94.

Q

*Qualités* spirituelles, combien peu de chose, 19. *& suiv.* on les loue, *ibid.* on s'en estime davantage, 20. touchent peu, 189. exterieures, nous rendent attachés à notre sens, 168. *& suiv.*
*Querelles*, les arrêter dès leur naissance, 208

R

*Raison* de l'homme, plus foible que son corps, 16. *& suiv.* son usage, 37. l'homme

s'en lasse, 49. on ne la suit pas, 154. est d'accord avec la foi sur les devoirs & les actions des hommes, *ibid.* & 155. est le plus foible moyen de persuader, 182.

*Rapports.* Difficile d'éviter les jugemens temeraires quand on les écoute, 168. *& suiv.* peu certains, *ibid.* Comment il faut faire quand il est necessaire de juger ou d'agir sur des rapports, 169. *& suiv.* jamais permis de les communiquer aux autres, 273

*Reconnoissance.* La loi éternelle nous y oblige, 203. *& suiv.* même à l'égard des hommes, *ib.* Dieu la demande aussi bien que les hommes, *ib.*

*Reformation.* Ridicule de vouloir reformer les autres, 206. *& suiv.* suites mauvaises qui en viennent, 208. se reformer soi-même, 210

*Refroidissement*, d'où peut venir, 190. ses effets, 191

*Regne de Dieu*, comment se fait voir dans le monde, 94

*Religieux.* On condanne leur vie, 281

*Remords.* Voyez *Conscience.*

*Rencontres* fortuites ne sont pas toujours des marques de la volonté de Dieu, 103. *& suiv.* non plus que celle de quelques versets de l'Ecriture sainte, *ibid.*

*Renouvellement* de l'esprit, fait connoître la volonté de Dieu, 81. 82

*Repos* de l'ame dure peu, 41

*Réprouvés.* Disposition de Dieu à leur égard, 111.

*Respect* dû à tous les hommes, au-moins inrieurement, 192. 193.

*Richesses* élevent le cœur, 2. pourquoi, *ibid.*

S

*Saisons.* Honorer la volonté de Dieu dans les saisons, 106

*Sanctification*, 83.

*Science*, combien peu de chose, 19. *& suiv.* ce que c'est, 21. sujet d'humiliation, 24. *& s.* 29. Voyez *Faits*, *Morts*, *Opinions*. Science des choses est plus solide, 23. qui les sait n'en est pas plus estimable, *ibid.* ni plus heureux, *ibid.* plaisir des sciences est plus dans l'acquisition que dans la possession, 24. leur inutilité, *ibid.* leur obscurité, *ibid.* leur incertitude, 28. resserrées dans des bornes étroites, 27. Savans aiment à décider, 188 Les hommes n'accordent ce privilege qu'à la science reconnue, *ibid*

*Secheresse dans les manieres*, en quoi consiste, 187. on doit l'éviter, *ibid.*

*Secret*, est un fardeau, 242. combien difficile à garder, 179

*Sens*. Voyez *Opinion*.

*Sensualité*, l'homme en a une prodigieuse, 116. est une preuve de sa corruption & de sa grandeur, 117. vient de l'oubli de nos maux, 224. remedes à cette sensibilité, *ibid. & suiv.*

*Sentiment*. Nous voudrions que tous les autres fussent du nôtre, 176

*Services*. On peut servir les autres en plusieurs manieres, 160. c'est une grace de Dieu que de rendre service aux autres, 188. comment les regarder, *ibid.*

*Silence*, est un des principaux moyens pour ne pas choquer, 189. Il faut des raisons pour parler, non pour se taire, 210. le regarder autant qu'on peut, 287. son utilité, *ibid. & suiv.*

*Societé*. On est sensible aux interêts du corps dont on est. 173. Chaque corps a certaines maximes *ibid. & suiv.* User de ménagement pour les combattre, 175

*Socrate*. Fausse tranquilité de sa mort, 47

*Soif*, est une maladie incurable, 18. *& suiv.*

*Sommeil*, combien necessaire, *ibid.*

*Songes*, en quoi ils sont vains, 104

*Soumission.* Voyez, *Volonté de Dieu.*
*Superieurs*, regarder tous les hommes comme l'étant, 192. 193

T

*Temerité.* Voyez *Jugement téméraires.*
*Tems*, combien il doit être menagé, 80. comment, *ibid.*
*Titres d'honneurs*, ce qui les a produits, 3
*Traverses.* Voyez *inquietudes, peines.*
*Trouble*, qui vient des fautes, commens l'appaiser, 99

V

*Vanité.* Voyez *Estime.*
*Verité* nous trompe quelquefois, 29. pourquoi, *ibid.* difficile à connoître, 30. difficile à distinguer du vraisemblable, *ibid.* L'homme en ignore les caracteres, 32. La volonté de Dieu est la verité, 60. On la connoît, sans en tirer les consequences, 122. nous oblige à ne pas aigrir les hommes, 161. comment elle nous oblige d'agir avec eux, 162. On ne la cherche pas, mais on se cherche soi-même, 176. Elle seule a droit de juger, 251. *& suiv.* l'honorer dans les plus petites choses, 285
*Vertus*, ne sont que des vices sans le secours de Dieu, 44. l'attention à la loi de Dieu nous les découvre, 79. *& suiv.*
*Vie*, combien peu de chose, 12. sa fragilité, 21. *& suiv.* on se la cache, 15. *& suiv* connue par les necessités humaines, 17. 18. tout ce qui en dépend est mépriſable, 18. Le tems de cette vie est un tems de stupidité, 117. *& suiv.* Combien fâcheuse & triste, 191. 192
*Vie de l'ame*, marques pour la connoître, 145. *& suiv.*
*Ville.* Toutes les choses avec lesquelles nous avons liaison, sont autant de villes, 152

*Uniformité.* L'attention à la volonté de Dieu nous y maintient, 79. *& suiv.* nous la fait quitter quelquefois, 80. jamais il n'eſt permis de la quitter par caprice, 81

*Union.* La charité en eſt la ſource, 159. du corps & de l'ame, 7

*Voyages*, leur temerité, 15

*Voies*, ce que c'eſt que de marcher dans ſes propres voies, 56. celles de Dieu, *ibid.* chacun a ſa voie particuliere, 66. voie du cœur, 69.

*Voir.* Nous nous imaginons voir, & ſur cela nous jugeons temerairement, 257. *& suiv.* remede à ce mal, 257. ne point voir quand on n'y eſt pas obligé, *ibid.* utilité de cette pratique, 261

*Voleur*, ce qu'il eſt, étant regardé dans l'ordre de Dieu, 94

*Volonté*, ſa foibleſſe, 37. *& suiv.* 44. ſon déreglement, 124. on la veut toujours ſuivre, 198. la ſuivre c'eſt vivre en payen, 55. elle cherche ſans ceſſe à revivre, 57

*Volonté de Dieu.* Soumiſſion à la volonté de Dieu *Voyez le 2. Traité*, v. 55. *& ſ.* la ſuivre c'eſt être Chrétien, 57. 59. renferme toutes les vertus, 57. eſt d'obligation, *ibid.* toujouts deſirer de la connoître, 57. ce que c'eſt que la ſuivre. *ibid.* elle eſt, ou regle de nos devoirs, ou cauſe de tout ce qui ſe fait, excepté le peché, *ibid.* eſt la loi éternelle, 58 eſt la juſtice divine, *ibid.* elle eſt les jugemens & les juſtifications, dont parle David, 59. elle eſt la ſageſſe, *ibid.* elle eſt les préceptes éternels, *ibid.* elle eſt la lumiere, *ibid.* n'éclaire les hommes qu'entant qu'elle luit dans leurs cœurs, 60. elle eſt la verité, *ibid.* comment elle eſt manifeſtée, *ibid.* rien n'eſt de plus important que de la connoître, 65. en demander la pratique, 68. demander à la connoître ſans reſerve, 69. On de-

mande à la connoître sans la desirer, 70. Le meilleur exercice du matin est de demander à la connoître, 72. tous sont obligés de la consulter, 73 ne la perdre jamais de vûe, *ibid.* attention à cette volonté nous découvre une infinité de vertus à pratiquer, 79. *& suiv.* doit toujours être la regle, en quelque état que nous soyons, 81. quelquefois difficile à découvrir, & pourquoi, *ibid* Simplicité de cœur la fait découvrir, *ibid.* desir de la connoître regarde principalement le present, 83. *& suiv.* donne la paix, 85. en découvre le chemin, *ibid.* renouvellement d'esprit nous la fait découvrir, 81. 82. comme justice, elle fait le paradis & l'enfer, 83. *& suiv.* cause de tous les évenemens, 93. *& suiv.* il faut s'y soumettre, 91. *& suiv.* comprend tous les tems, 97. toujours adorable, *ibid.* La soumission à la volonté de Dieu ne détruit ni la penitence, 98. ni la compassion, 101. ni la prévoyance, *ibid.* n'empêche pas certains desirs, 120. ne retranche pas l'usage des moyens humains, 104. *& suiv.* l'adorer presente & dans l'avenir, 105. comment se conduire dans ses effets de misericorde, & de justice, *ibid.* ils sont difficiles à distinguer, *ibid.* l'honorer dans les plus petits évenemens, 106. *& suiv.* dans les saisons, *ibid.* dans les défauts corporels ou de l'esprit, *ibid.* nous fait supporter en paix nos imperfections, 109 nous fait adorer l'arrêt de notre predestination, 110. facilite la conduite du Chrétien, 112. sentimens & dispositions qu'elle cause, *ibid. & suiv.*

*Vûe de Dieu*, il y en a deux, une qui porte à s'unir à lui, & l'autre qui porte à le fuir, 86

Y

*Yeux* corporels sont courts, 28

*Fin de la Table.*